GEO HISTOIRE
HORS-SÉRIE

Mars -avril 2019

Le Japon

LES NEUF SIÈCLES QUI ONT MARQUÉ LE PAYS DU SOLEIL-LEVANT

1185-1989

BEL : 10,90 € – CH : 15 CHF – CAN : 14,99 CAD – D : 13 € – LUX : 10,90 € – Port. cont. : 10,90 € –
DOM : Bateau : 9,90 € – Maroc : 109 MAD – Tunisie : 20 TND – Zone CFP Bateau : 1600 XPF.

GROUPE PRISMA MEDIA
M 04131 - 8H - F: 9,90 € - RD

LE SABRE ET L'ESPRIT

Quels sont les grands personnages qui ont marqué l'histoire du Japon ? Faites le test autour de vous : rares sont vos interlocuteurs qui citeront Oda Nobunaga, un stratège qui a unifié le pays de 1560 à 1582, ou Miyamoto Musashi, le samouraï qui n'a jamais connu la défaite. Chefs militaires, souverains, artistes, penseurs... les noms des personnages clés du Japon nous sont inconnus. Il en va de même pour les événements marquants de l'histoire de l'archipel. Hiroshima, Nagasaki, soit, mais encore ? Qui connaît la bataille de Sekigahara, qui a scellé le destin du pays en 1600, comme Waterloo a déterminé celui de l'Europe un peu plus de deux siècles plus tard ? La mémoire que nous avons de l'histoire du Japon est courte. Elle remonte, pour l'essentiel, au XXe siècle.


Derek Hudson

Et pourtant ! Comme souvent, parce que le vide aimante, parce que l'inconnu attire, le Japon fascine. Ce pays qui avait attiré 2,3 millions de visiteurs toutes nations confondues en 1985 en a vu débarquer 28 millions en 2017 et vise 40 millions en 2020 ! Notre vocabulaire intègre une pléiade de mots japonais, karaoké, kamikaze, tsunami ou futon. Le judo est le quatrième sport le plus pratiqué par nos compatriotes. Les expositions sur l'art et l'histoire du Japon se multiplient. Ajoutons notre affection pour l'univers culturel nippon, les mangas ou les sushis, le théâtre nô ou le jardin sec. Ou le zen, qui vient à l'origine de Chine (le chan), mais qui est arrivé chez nous via le Japon. Sans parler du succès immense des écrivains et cinéastes japonais.

Cette passion est d'autant plus étonnante qu'elle ne trouve pas racine dans le système éducatif français. Les nouveaux programmes d'histoire et de géographie pour les classes de lycée le disent : nos élèves devront étudier la Méditerranée antique et médiévale, la Renaissance, les Etats français et britannique, les migrations internationales, l'Afrique australe... Du Japon, nulle trace. De l'Asie dans son ensemble d'ailleurs non plus, hormis la Chine. L'éducation officielle des jeunes Français se fait comme si cette partie de l'histoire du monde n'existait pas. Comme si l'Extrême-Orient n'avait pas fait naître des civilisations, des penseurs, des artistes ou des poètes qui, pour nous aussi, comptent. Comme si – en 2019 encore ! – pour «apprendre» le Japon, il fallait compter sur la lecture des mangas, sur les films, les romans ou la fréquentation des centres de méditation.

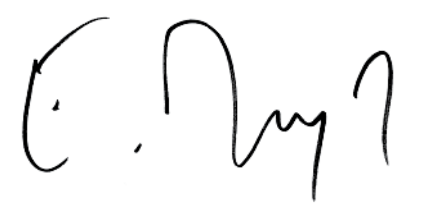
La lecture de ce grand album de l'histoire du Japon que nous vous proposons nous livre un second enseignement : la fragilité des empires, et les ressources qu'ils trouvent pour renaître. Le Japon, dont la puissance civile et militaire s'étendait sur la quasi-totalité de l'Asie du Sud-Est en 1941, s'est retrouvé quatre ans plus tard, en 1945, anéanti. Mais il se releva. Il devint, en un peu plus de deux décennies seulement, de 1945 à 1968, la deuxième puissance économique mondiale. A un géant défait en succédait un autre. La volonté a compté, la fameuse ardeur au travail que l'on prête aux Japonais. A joué aussi, dans ce renouveau, l'ouverture

au monde, l'afflux des travailleurs des campagnes vers de nouvelles industries. L'appui des Américains a eu aussi son importance, car bien qu'ils aient quitté le pays en 1952, ils avaient tout intérêt à voir se développer dans cette partie de la planète et à cette époque une puissance alliée solide face au monde communiste. Le Japon, enfin, fit le choix de sacrifier son budget militaire et a donc pu disposer de ressources qu'il pouvait consacrer à des investissements d'une autre nature.

Mais le décollage du pays s'explique aussi par des facteurs moins visibles. L'historien Michael Lucken, avec qui nous nous sommes entretenus, attire notre attention sur le fait que le Japon avait réalisé, «au fil des siècles, un gigantesque travail de traduction des rapports scientifiques, des normes et des avancées techniques présentes en Occident». Et que ce savoir n'a pas été détruit par la guerre. Il a ensuite greffé sur ce socle de connaissances un effort massif d'éducation et de formation, sous la bannière d'un mot d'ordre politique : «Construire une nation de culture.» Et voilà comment fut constituée l'architecture qui a permis de bâtir le Japon de la seconde moitié du XXe siècle, innovant et conquérant, dans l'industrie automobile, l'électronique, les jeux vidéo…

L'éducation, la formation, les institutions furent finalement plus puissantes que la force armée. Cette leçon de l'histoire du Japon rappelle le dialogue entre Napoléon et son Grand Maître de l'Université impériale, Louis de Fontanes, entre les victoires d'Iéna et de Wagram : «Savez-vous, disait l'Empereur, ce que j'admire le plus dans le monde ? C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit. A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit.»

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



JAPON

日本

SOMMAIRE


8

MNAAG, Paris, RMN-Grand-Palais/Musée Guimet


42

Daniel Arnaudet/RMN

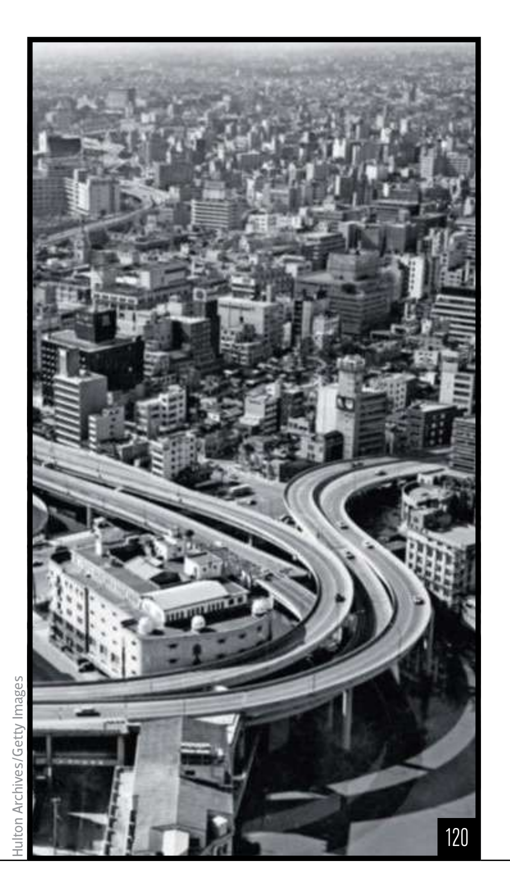

50

AKG-Images

En couverture : photo colorisée d'une Japonaise prise en 1869 par le Franco-Britannique Felice Beato. Crédit : UIG via Getty Image.


Fine Art Images/Leemage
68


Hulton Royales Collection/Getty Images
88

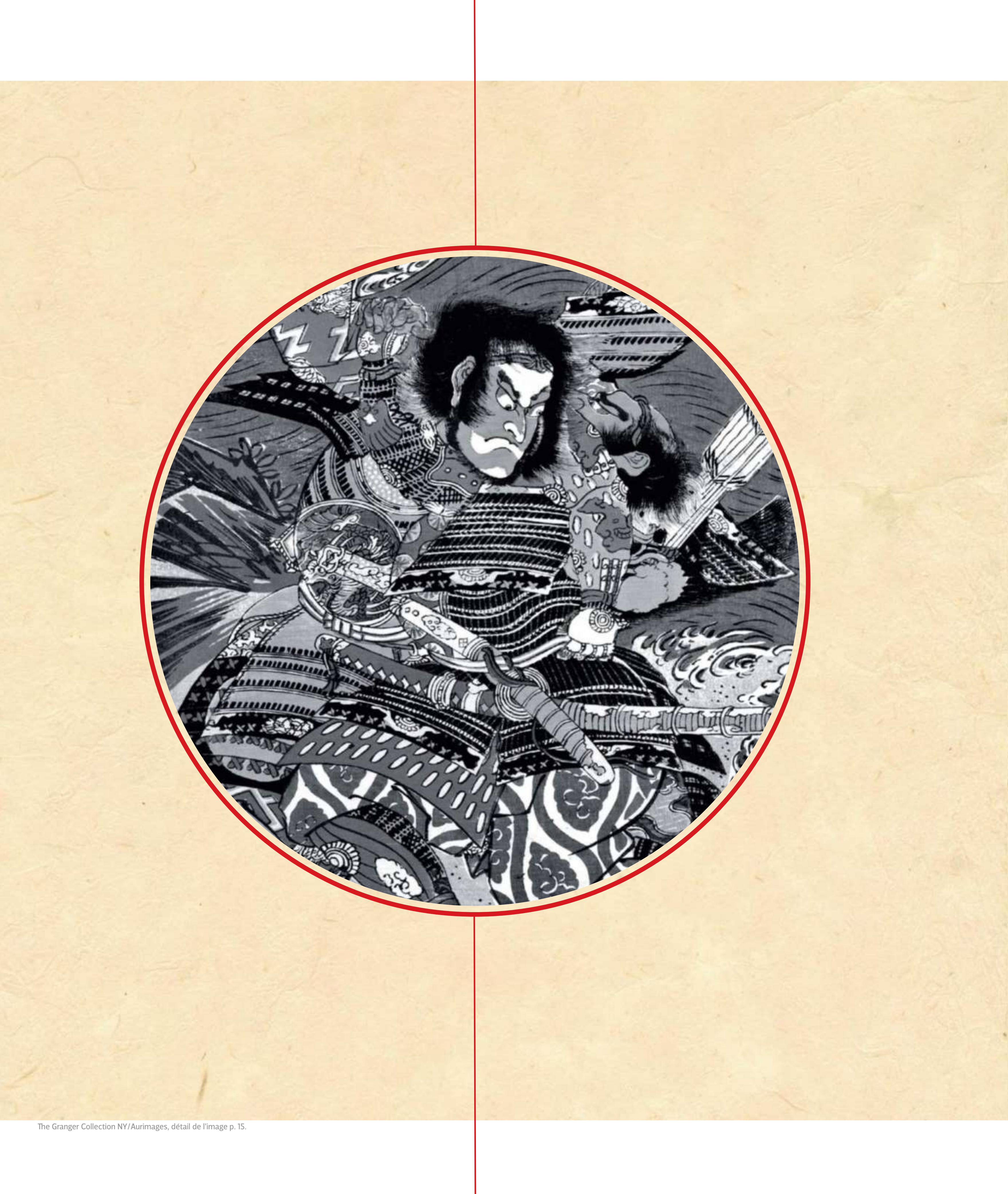

Hulton Archives/Getty Images
120

DE L'ISOLEMENT À L'OUVERTURE

L'ESPRIT CONQUÉRANT

DE LA GUERRE À LA PROSPÉRITÉ

Cahier pédagogique



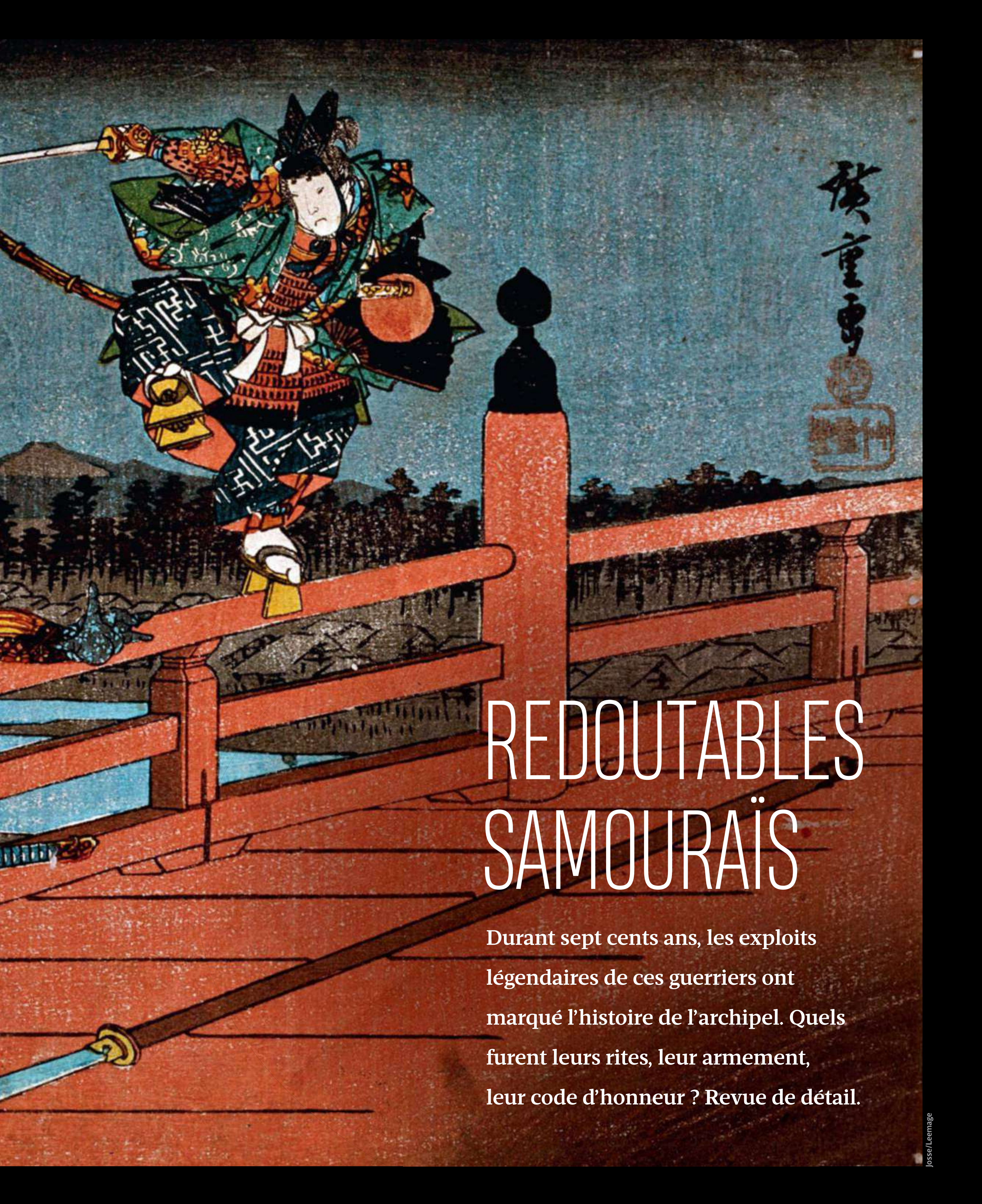
The Granger Collection NY/Aurimages, détail de l'image p. 15.

L’héritage des dynasties

Les **samouraïs (p. 8 à 19) !** Ces redoutables guerriers des premiers royaumes ont été des figures emblématiques durant sept cents ans. Dans une société encore féodale, où se côtoyaient **chefs militaires, artistes et maîtres spirituels (p. 20 à 25),** ces hommes d’armes ont marqué les esprits par leur bravoure. Mais un bon samouraï ne devait pas se contenter d’être un illustre chevalier. Homme de culture, il lui fallait aussi savoir lire, calligraphier à la perfection et composer des poésies. Passant du statut de combattant à celui d’administrateur, ces hommes ont ainsi pu diriger le pays jusqu’à la restauration du pouvoir impérial de l’ère Meiji, en 1868. Un précieux héritage qui imprègne encore et toujours l’**imaginaire nippon (p. 26 à 29).**



UN DUEL SANS PITIÉ
Sur cette estampe signée Utagawa Hiroshige (1797-1858), deux samouraïs s'affrontent en pleine nuit au sabre long (aussi appelé *katana*). Une *naginata*, l'arme des moines guerriers, gît sur le sol. Dans *Le Traité des cinq roues* (1645), le maître Musashi Miyamoto encourageait les combattants à éliminer rapidement leur adversaire, en mettant à profit le terrain : le samouraï de droite, en équilibre sur la rambarde du pont, s'apprête à porter un coup, peut-être fatal, à son ennemi.



REDOUTABLES SAMOURAÏS

Durant sept cents ans, les exploits légendaires de ces guerriers ont marqué l'histoire de l'archipel. Quels furent leurs rites, leur armement, leur code d'honneur ? Revue de détail.

Josse/Leemage

L'ARMURE IMPARABLE



BLASON CLANIQUE
Ce casque était celui de la famille Honda, soutien du shogun Tokugawa durant la période d'Edo, au XVIIIe siècle. On y retrouve leur *mon* (ou *kamon*), l'insigne héraldique en forme d'arbre utilisé par le clan pour se reconnaître plus facilement sur les champs de bataille.



FACE AUX FLÈCHES
Voici le cliché d'un archer réalisé en 1864 par Apollinaire Le Bas, officier français installé au Japon. Avant le sabre, l'arc était l'arme traditionnelle du samouraï. Pour se protéger des flèches adverses, les guerriers étaient dotés d'un équipement *o-yoroi* («grande armure»).



Ira Block/Rapho

AU CŒUR DES BATAILLES



LE CHOC D'OSAKA
Ce fut l'un des plus grands rassemblements de samouraïs sur un champ de bataille. En 1614, l'armée du shogun Tokugawa Ieyasu (à droite), forte de 150 000 guerriers, affronta les 60 000 hommes du clan Toyotomi, qui défendaient le château d'Osaka. Ce dernier bastion de résistance au shogun s'effondra après des mois de siège : sans opposants, les Tokugawa instaurèrent un régime stable. Débuta alors la période d'Edo qui s'écoula jusqu'en 1867.

LE MASQUE DE COMBAT



VISION D'ÉPOUVANTE
Fabriqué en fer et en cuir, ce *menpo* (masque) de type *somen* (qui couvre l'ensemble du visage) servait de protection faciale pour les samouraïs. Tout comme le casque à cornes qui évoque un dragon, il devait aussi impressionner les ennemis sur le champ de bataille.



SANS PITIÉ
Sur cette gravure sur bois de Katsukawa Shuntei (datant de 1820), ces deux samouraïs ne semblent faire plus qu'un. On est loin des combats à la loyale glorifiés par le bushido, le code d'honneur de ces guerriers. Dans le Japon médiéval, tous les coups étaient permis.

Photo à gauche : Ira Block/Rapho. Ci-contre : The Granger Collection NY/Aurimages/Dolfy

FACE À LA DÉCHÉANCE



DU GUERRIER RESPECTÉ AU PARIA
Un rônin est un samouraï victime de la déchéance, qui n'a plus ni terre ni maître. Son nom signifie «ballotté par les vents». Dans ce petit village du XVIIIe siècle, un notable dans une chaise à porteurs est arrêté par l'un d'entre eux, qui vient le racketter (à gauche). Cette gravure est tirée du *Chushingura*, célèbre fable où 47 rônins se vengent du seigneur responsable de leur déclassement.



假名手本忠臣蔵 六段目
貞秀画



UN SUICIDE CODIFIÉ
Sur cette reconstitution de la fin du XIXe siècle, un samouraï simule un seppuku, un suicide rituel par éventration (on parle d'«hara-kiri» si le geste est pratiqué par un civil). Cette pratique s'est développée au XIIe siècle et elle a été codifiée au XVIIIe siècle : avant de mettre fin à ses jours, suite à une faute ou une humiliation, le samouraï endossait un kimono blanc et procédait aux libations de saké. Il était assisté d'un compagnon qui lui tranchait la tête afin d'abréger ses souffrances.

POUR L'HONNEUR !

Interfoto/La Collection





HUIT SIÈCLES, SIX FIGURES

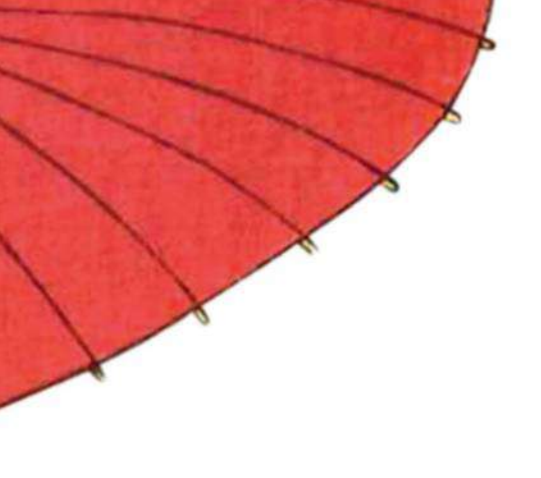
Princes intrépides, maître de l'estampe, danseuse et moine inspirés… Voici six personnages au destin exceptionnel qui ont façonné le Japon.

PAR CLÉMENT IMBERT

Oda Nobunaga

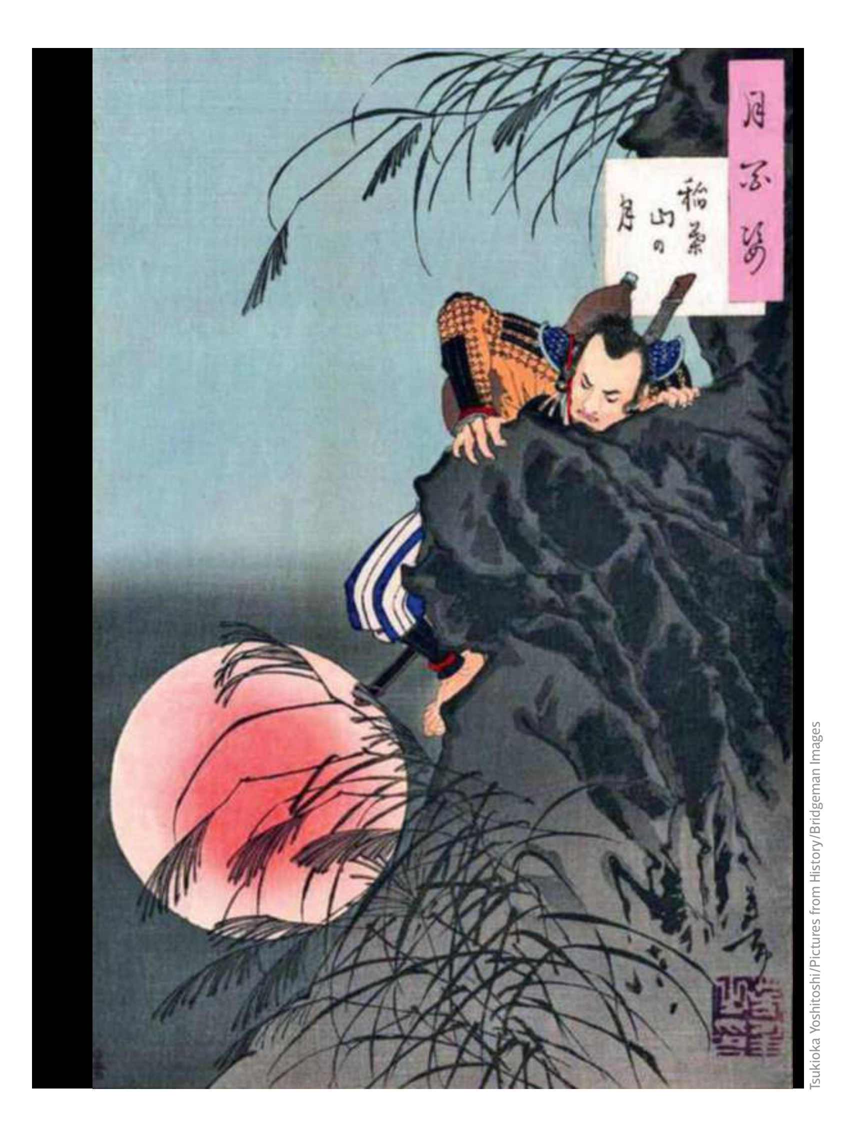
[1534-1582]

IL UNIFIA L'ARCHIPEL SOUS SA BANNIÈRE
Avec une armée de 3 000 soldats, ce modeste seigneur local mit en déroute un puissant seigneur de guerre, Yoshimoto Imagawa, en 1560. La bataille d'Okehazama fut la première d'une série de victoires qui mèneront le jeune stratège au pouvoir. Celui-ci mit fin à la division du Japon en une multitude de clans.





Gift of Mr. & Mrs. William Hepler, Art Gallery of Greater Victoria



Tsukioka Yoshitoshi/Pictures from History/Bridgeman Images

Toyotomi Hideyoshi

[1537-1598]

LE «SINGE» CONQUIT LE POUVOIR PAR LA RUSE
Souffrant d'un visage ingrat, qui lui valut le surnom de «*saru*» (singe), ce fils de fermier se fit engager comme serviteur dans le clan de Nobunaga. Il parvint à s'attirer la confiance de son maître lorsque, en 1567, il prit la tête d'un commando lors de la prise du château d'Inabayama. Après la mort de Nobunaga, en 1582, l'empereur en fit un *kuge* (un aristocrate). Arrivé au sommet du pouvoir, il désarma les paysans, contrôla les samouraïs et modernisa l'archipel.

[1760-1849]

L'ARTISTE IMMORTALISA LES PAYSAGES JAPONAIS
En 1834 commença la parution des *Cent vues du mont Fuji*, consacrée à cette montagne qui obsédait Hokusai. Celui-ci était alors au sommet de son art, celui de *l'ukiyo-e*, des estampes gravées sur bois qui cherchaient à figer par le dessin le spectacle de la nature ou des scènes de la vie quotidienne. Son talent fut tel qu'il influença des peintres européens comme Gauguin et Van Gogh.

Katsushika Hokusai







Shizuka Gozen

[1165-1211]

LA DANSEUSE QUI FAISAIT TOMBER LA PLUIE
La légende prétend qu'en dansant devant l'empereur du Japon, Shizuka fit tomber la pluie après une terrible période de sécheresse. Cette *shirabyoshi* (danseuse de cour) fut la maîtresse d'un samouraï qui menaça de la tuer une fois qu'elle fut enceinte. Elle accoucha malgré tout d'un garçon et s'enfuit de Kyoto pour échapper à la colère du guerrier.

Bridgemanimages.com

Shinran

[1173-1263]

CE MOINE SURDOUÉ RÉFORMA LE BOUDDHISME Au monastère de Shoran-in, à Kyoto, il comprit que le Tendai, le courant bouddhiste dominant, était élitiste et ne parvenait pas à réconforter le peuple en cette période de troubles. En 1201, il décida de se faire le disciple d'une nouvelle secte bouddhiste : le Jodo-shu. Il consacra dès lors sa vie à diffuser son enseignement qui promettait le Nirvana à chacun.



Utagawa Kumiyashi/Quint & Lox/Photoshot/Aurimages



[1584-1645]

CE FUT LE PLUS GLORIEUX DES SAMOURAÏS

Après avoir écumé le pays et gagné 60 duels, le rônin (samouraï sans maître) débarqua le 16 avril 1612 sur l'île de Funa, à l'ouest d'Hiroshima. Son adversaire ? Une autre fine lame, Sasaki Kojiro, qui lui non plus n'avait jamais connu la défaite. Musashi l'emporta au bout de quelques secondes. Après cette victoire fulgurante, le combattant renonça à son sabre… pour la calligraphie et la peinture.

Miyamoto Musashi


Fred Merz/Lundi13

L'ENTRETIEN

Pierre-François Souyri

Après avoir enseigné à l'Inalco et dirigé la Maison franco-japonaise de Tokyo, Pierre-François Souyri est aujourd'hui à la tête de la section d'études japonaises à l'université de Genève. Il est l'auteur, entre autres, de *Histoire du Japon médiéval – le monde à l'envers* (éd. Tempus) et d'une *Nouvelle Histoire du Japon* (éd. Perrin).

“LA TRADITION GUERRIÈRE HANTE L'IMAGINAIRE COLLECTIF”

Durant l'époque médiévale (1185-1573), l'archipel a vécu au rythme des conflits et des divisions, avant de basculer dans un régime autoritaire mais stable qui dura jusqu'en 1867. Pierre-François Souyri analyse ces huit siècles d'histoire.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC GRANIER

GEO HISTOIRE : De 1185 à 1573, le Japon est en proie aux guerres, aux trahisons, aux rivalités… Ce pays est-il violent par nature ?

Pierre-François Souyri : Non ! La brutalité n'a pas toujours rythmé son histoire. La société japonaise à la période de Heian (794-1185), qui marque l'apogée de la cour impériale, est l'une des plus stables dans le monde à cette époque. En trois siècles, la peine de mort n'y a jamais été appliquée, tandis qu'à Byzance, considérée alors comme le cœur de la civilisation occidentale, on torture, on mutile et on assassine sans états d'âme.

De même, au cours de la période d'Edo (1603-1867), pendant deux siècles et demi, même s'il règne un ordre policier autoritaire, le Japon ne connaît quasiment pas la guerre, alors qu'au même moment, les conflits sont incessants en Europe.

En 1185, pour la première fois, le pouvoir central, jusque-là détenu par l'empereur, se retrouve partagé entre ce dernier et un chef militaire, le shogun. Pourquoi ?

A partir des XIe-XIIe siècles, de plus en plus de notables provinciaux s'émancipent, s'arment et se regroupent dans les *bushidan*, des hordes de guerriers dirigées par des chefs patriarcaux. Deux clans, les Taira et les Minamoto vont s'opposer durant plusieurs années, jusqu'à la victoire de ces derniers, qui imposent une nouvelle organisation politique. L'empereur n'est alors plus le seul à exercer le pouvoir : Minamoto no Yoritomo est nommé «général en chef chargé de la pacification des barbares», terme un peu ronflant qui désigne le shogun, c'est-à-dire le seul autorisé à entretenir une force militaire dans le pays. Il obtient le droit de nommer des intendants militaires, ses vassaux, chargés de maintenir l'ordre dans les fiefs de l'aristocratie, et s'engage auprès de l'empereur à collecter l'impôt. Ce compromis va perdurer pendant la période de Kamakura (1185-1333). C'est un système inédit en Asie : le Japon est alors le seul pays où existe une militarisation de la classe dirigeante aussi avancée.

Peut-on parler de féodalité comme en Europe à la même époque ?

Tout à fait. Lorsque les premiers missionnaires débarquent au Japon au milieu du XVIe siècle, ils sont surpris par les points de convergence. Ils ont perçu qu'il existait une classe de chevaliers qui structurait la société japonaise, une aristocratie guerrière comme c'était le cas en Occident. Certaines similitudes sont flagrantes : un empereur qui bénéficie d'une aura religieuse (et que ces premiers observateurs nomment d'ailleurs «pape»), une hiérarchisation des seigneurs qui exercent une grande partie des pouvoirs régaliens, des guerriers, les samouraïs, structurés selon des liens vassaliques… Les Européens découvrent aussi un pouvoir fondé sur des bases régionales, comme chez eux.

Au milieu du XIIIe siècle, les Mongols ont conquis la moitié du continent eurasiatique. Le Japon a-t-il été préservé ?

Oui, par miracle… Les Mongols se sont servis de navires qu'ils avaient fait construire en Chine et en Corée pour atteindre le Japon. Le *bakufu* (gouvernement shogunal) a donné l'ordre de fortifier les côtes et s'est préparé à affronter la première invasion de son histoire. Mais les deux tentatives mongoles de 1274 et 1281 se sont soldées par des désastres : des typhons ont détruit leur flotte. Les survivants, abandonnés sur les plages, ont été sabrés sans ménagement par les samouraïs. Pour la cour impériale, il n'y avait pas de doute : les divinités avaient sauvé l'archipel grâce au «vent divin» (*kami kaze*).

La double victoire des Japonais sur l'armée mongole a-t-elle permis de construire une identité nationale ?

C'est en tout cas le discours que reprendront les nationalistes au début du XXe siècle… Les guerres mongoles, c'est un peu comme Jeanne d'Arc qui a bouté les Anglais hors de France. Là, on aurait bouté les Mongols hors du Japon, ce qui aurait provoqué un grand réveil national. Mais, en réalité, seuls les guerriers et l'aristocratie se sont sentis concernés par cette guerre. Les paysans ne se sont pas battus. Si l'armée mongole avait réussi son invasion et occupé le pays, il y aurait peut-être eu un sursaut comme on a pu l'observer en Corée, où la population a massivement résisté, parce que les Mongols étaient d'une brutalité épouvantable et qu'ils ont augmenté les impôts. La tentative d'invasion du Japon a constitué indéniablement un choc, mais de là à dire qu'elle a unifié le pays en une nation… Au contraire, la victoire a déstabilisé un peu plus le régime.

> « Au Moyen Age, les samouraïs font la guerre pour obtenir de leur seigneur des terres prises sur les vaincus »

Pourquoi le pays a-t-il alors sombré dans la crise ?

Parce que les guerriers n'ont pas pu être récompensés comme ils le souhaitaient… La société vassalique japonaise est en effet fondée sur l'attribution de bénéfices fonciers : les samouraïs se mobilisent en cas de guerre et, en échange, ils comptent bien obtenir la promesse de nouvelles terres octroyées sur les vaincus, ou au moins un renouvellement des garanties sur leurs domaines. Mais les guerres mongoles ont été défensives, et la victoire n'a entraîné aucune confiscation de terres. Le shogun a donc été confronté à une crise sans précédent. Il a bien essayé de tempérer le mécontentement des samouraïs en abolissant leurs dettes, mais cela n'a fait que retarder l'inévitable. Le régime s'est effondré en 1333, laissant place à une éphémère restauration impériale.

Pendant le Moyen Age, le pays est instable. Vous attribuez cette situation au système de rétribution des samouraïs…

En effet. Le système nécessitait des conflits permanents pour s'autoréguler. Par ailleurs, il n'y avait pas de •••



●●● système de primogéniture dans le Japon médiéval. Contrairement aux sociétés occidentales, le fils aîné n'héritait pas nécessairement du fief. A chaque génération, celui-ci était donc divisé entre tous les héritiers, dont parfois les filles et les enfants des concubines. Avec le temps, les propriétés seigneuriales se réduisaient comme peau de chagrin, et les cousins finissaient par se constituer en familles autonomes qui allaient s'opposer pour le contrôle du territoire. Le Japon va donc devenir le terrain d'incessantes querelles au sein des lignages seigneuriaux.

Pourquoi parlez-vous de «monde à l'envers» pour qualifier le Japon féodal ?
Le terme est une expression japonaise de l'époque. Entre le XIVe et le XVIe siècle, le monde rural est très bien organisé, bien plus qu'en Occident : lorsqu'un seigneur est trop faible pour les protéger, il arrive souvent que les paysans ferment leur territoire à ses hommes. Ces organisations «horizontales» comme les guildes, les corporations ou les communautés villageoises réunies en assemblées, sont donc capables de bouleverser l'ordre établi. Avec la chute du shogunat en 1333, le pouvoir central perd tout prestige. Les rapports de confiance sont fluctuants, la fidélité du vassal au seigneur ne va plus de soi : ce qui compte avant tout, c'est de protéger son domaine des ambitions de son voisin. Les paysans se retournent contre les seigneurs, les samouraïs changent d'alliance selon leur intérêt du moment… Ce «monde à l'envers» renvoie à une quête d'autonomie de la société locale, à un niveau rarement atteint en Occident.

Comment devient-on samouraï ?
Il suffit de le proclamer. Le paysan ou le notable de village peut simplement affirmer : j'ai les moyens de m'offrir un cheval et un sabre, je suis donc un samouraï. Mais c'est un jeu dangereux, car il risque alors de se faire réquisitionner dans une armée seigneuriale et de mourir au combat. Contrairement aux chevaleries européennes, les samouraïs ne constituent pas un groupe fermé : la période médiévale voit donc l'apparition de «samouraïs de la terre», c'est-à-dire des guerriers issus de la paysannerie locale. On garde une image d'un Japon très ordonné et strict, alors qu'en réalité, la société de cette époque est relativement libre et offre de vraies perspectives d'ascension sociale. N'importe qui peut porter des armes, pour peu qu'il en ait les moyens, et imposer sa domination sur un domaine s'il a la puissance militaire. Le revers de la médaille, c'est l'apparition, dès la fin du XIIIe siècle, des *akuto* («vauriens»), des guerriers insoumis et violents qui se déplacent en bande et font régner la terreur dans les campagnes. Ils harcèlent les paysans, agressent moines et fonctionnaires… Durant cette période, la violence est à son summum. Ce n'est pas un hasard si la philosophie zen connaît un essor aux XIVe et XVe siècles. Le zen est souvent utilisé comme technique de respiration et de méditation. Les guerriers vivent des situations de stress intenses, parce que la guerre est là, on se bat, on tue ou on doit parfois se suicider… Le zen, c'est un peu la psychanalyse du guerrier !

La notion de justice est-elle abstraite dans le Japon médiéval ?
Je cite souvent une anecdote tirée du *Tsurezure gusa* (*Les Heures oisives*), un texte du XIVe siècle : un Japonais revendique la propriété d'une rizière mais perd son procès. Furieux, il envoie ses hommes de main détruire la rizière en question pour se venger. Les hommes partis, ils commencent par toutes les rizières qui se trouvent sur le chemin en déclarant : «Il n'y a pas plus de raison de couper le riz de la rizière en cause, mais puisque nous allons pour mal faire, pourquoi ne pas couper le riz en d'autres endroits ?» Cette histoire est révélatrice : il n'existe plus au XIVe siècle de véritable justice dans un Japon plongé dans une guerre civile permanente, où chacun obéit à ses intérêts… A nos yeux, le «monde à l'envers» peut être considéré comme positif, parce qu'il s'appuie sur des pratiques relativement démocratiques de contestation de la hiérarchie. Mais pour les puissants, ce chaos est perçu alors comme le règne de l'égoïsme le plus total : peu à peu, une élite va prendre conscience qu'il est temps de reprendre le pays en main et d'installer un pouvoir fort.

Trois seigneurs, Nobunaga, Hideyoshi et Ieyasu, vont «moderniser» le pays à la fin du XVIe siècle. Comment imposent-ils leur autorité ?
Face à cette instabilité permanente est née une forme de lassitude dans toutes les couches de la société. Au début du XVe siècle, on observe déjà l'apparition des *ikki*, des ligues de petits seigneurs fondées sur des serments sacrés, qui ont permis de pacifier provisoirement certains territoires. L'autre élément déterminant, c'est l'arrivée des Occidentaux à partir de 1543, qui introduisent les armes à feu dans l'archipel. Pour la première fois, celui qui gagne sur le champ de bataille n'est plus nécessairement le plus fort, mais le mieux organisé. Ce nouveau mode de combat, qui implique des armées qui manœuvrent, voit l'émergence des grands seigneurs de la guerre, qui cherchent à mettre en place non pas seulement des principautés mais un véritable Etat.

Qui met un point final à l'instabilité ?
Tokugawa Ieyasu qui, en 1600, remporte la bataille de Sekigahara, notamment grâce à l'aide de seigneurs qui se sont retournés au dernier moment contre leurs propres alliés – on est bien loin de l'idéal de loyauté du

samouraï qui sera véhiculé plus tard dans le code du bushido ! Tokugawa Ieyasu élimine donc les vaincus, rétablit le shogunat et fonde une dynastie qui durera deux siècles et demi. Commence alors pour le Japon la période pré-moderne, dite «d'Edo» (1603-1867). C'en est fini du «monde à l'envers» qui avait mis le pays à feu et à sang : désormais les fiefs sont contrôlés par le pouvoir central et les statuts sociaux sont clarifiés, voire rigidifiés, apportant à la population une forme de sécurité.

Comment la dynastie Tokugawa réussit-elle à tempérer les ardeurs des grands seigneurs ?
Grâce à un système ingénieux : celui de la «résidence alternée» des daimyos. Il s'agit d'obliger ces grands seigneurs et potentiels concurrents à résider alternativement une année dans leur fief et une autre dans la capitale Edo, auprès du shogun. Chaque année, les daimyos défilent donc sur les routes avec leur suite, parfois de plusieurs centaines de personnes. Les Tokugawa ont mis en place un système d'auberges pour accueillir ces daimyos et leur entourage. Les seigneurs, qui doivent mener un grand train de vie, y dépensent des fortunes. Pour ceux qui possèdent une terre à l'autre bout du Japon, cela signifie des mois et des mois sur les routes... Et gare à ceux qui souhaitent s'émanciper : les membres de leur famille, résidant en permanence à Edo, constituent des otages, et les biens du seigneur peuvent être saisis.

Dans cette société pacifiée, un samouraï a-t-il encore un rôle à jouer ?
Depuis les réformes datant de la fin du XVIe siècle, menées notamment par Toyotomi Hideyoshi, on n'entre plus dans le groupe des samouraïs autrement que par la naissance. Le statut s'apparente dorénavant à celui d'une noblesse militaire facilement contrôlable... Mais la force de ce groupe, qui représente alors environ 7 % de la société, est de savoir s'adapter au changement.

Les daimyos ont en effet contraint leurs samouraïs à s'installer dans les cités, au pied des châteaux. De spécialistes de la guerre vivant dans leur manoir, les samouraïs se transforment donc en administrateurs vivant dans les villes. Certains deviennent de grands intellectuels, car cette bureaucratisation les oblige à acquérir des savoirs pratiques : compter, écrire, réaliser un arpentage... Durant toute la période d'Edo, les samouraïs constituent une couche moyenne supérieure qui encadre la société et la tire vers le haut. Mais, parmi eux, certains sont moins bien lotis : la chute des familles seigneuriales au début du XVIIe siècle a entraîné le licenciement de guerriers qui se sont retrouvés déclassés, contraints d'errer dans un pays qui n'avait plus besoin d'eux. Ce sont les rônins.

Pourquoi le Japon se referme-t-il durant deux siècles et demi ?
Tout d'abord, le phénomène d'autarcie touche à peu près tout l'Extrême-Orient au XVIIe siècle (Chine, Corée...) L'objectif était de contrôler les élites marchandes qui, quand elles s'occupent de commerce international, deviennent ingérables. Par ailleurs, l'aristocratie, traumatisée par des siècles de guerre, aspirait au calme, quitte à prendre les décisions les plus radicales, comme le massacre des missionnaires. On craint en effet que le christianisme soit l'avant-garde de la colonisation pure et simple du Japon.

La fermeture du pays signifie-t-elle le repli sur lui-même ?
Non, puisque le Japon va connaître un développement interne extraordinaire, avec des échanges intrarégionaux comme on n'en avait jamais vus. Pour la plupart des Japonais d'aujourd'hui, la période d'Edo reste l'âge d'or de leur civilisation. D'une certaine façon, le Japon fonctionne alors comme une microéconomie monde, pour reprendre le concept de Fernand Braudel. On assiste même à des prémices d'industrialisation, bien avant l'arrivée des Occidentaux, dans les années 1850. Mais, à partir du moment où les Américains et les Européens forcent le shogun à ouvrir les portes du Japon, le pouvoir perd toute légitimité. Il s'effondre en 1867, ouvrant une nouvelle ère, celle de Meiji (1868-1912), qui marque le retour de l'hégémonie impériale.

> « Pour la plupart des Japonais, la période d'Edo (1603-1867) reste l'âge d'or de leur civilisation »



La période féodale hante-t-elle toujours l'archipel ?
D'un point de vue architectural, il ne reste plus grand-chose des vestiges de l'ancien temps, car les structures des châteaux et temples étaient en bois... Mais le Japon des samouraïs reste très présent dans la culture populaire et fascine toujours les jeunes, au Japon comme en Occident. De nombreux mangas et jeux vidéo s'inspirent des grandes figures de cette époque.

La violence des siècles précédents a-t-elle laissé des traces ?
Oui, mais pas seulement à cause de l'époque médiévale. L'époque moderne, qui a abouti à la catastrophe de la capitulation en 1945, a créé un traumatisme encore vivace. Le Japon aspire à la paix : ce n'est pas un hasard si le parti libéral-démocrate est resté quasi continuellement au pouvoir depuis sa création en 1955... Quant à l'article 9 de la Constitution du pays, entrée en vigueur en 1947, il stipule que le Japon «renonce à jamais à la guerre». Depuis son arrivée au pouvoir en 2012, le Premier ministre Shinzo Abe a tenté de revoir cette doctrine pacifiste, mais l'opposition d'une grande partie des Japonais montre bien que le sujet reste sensible. On ne sort pas indemnes de plusieurs siècles de violence et d'instabilité. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FRÉDÉRIC GRANIER



Daniel Arnaudet/RMN, détail de l'image p. 44.

Les influences fondatrices

La Chine et le Portugal. Deux pays. Deux influences capitales qui modifièrent en profondeur la société. Au grand **voisin chinois (p. 32-33),** le Japon emprunta, à partir du VIe siècle, son calendrier et son système d'écriture, calqué sur les sinogrammes. Puis, au XIIe siècle, le **zen (p. 34 à 41),** doctrine issue du bouddhisme, qui imprègne toujours la culture. Les **Portugais (p. 42 à 47),** premiers Occidentaux à débarquer sur l'archipel au XVIe siècle, apportèrent les armes à feu et leurs techniques de fabrication. Sans oublier ces 600 mots d'origine lusitanienne qui enrichirent la langue japonaise. Surtout, à partir de 1549, les jésuites, dont François-Xavier, introduisirent dans le pays le christianisme, qui se développa dans certaines régions. Jusqu'en 1614, début des persécutions des catholiques.

À L'ÉCOLE DU MAÎTRE CHINOIS

Ecriture, religion, art : le Japon commença par copier avec application son puissant voisin continental à partir du VIe siècle. Avant de se forger sa propre identité.

PAR CLÉMENT IMBERT

En 605 de notre ère, une lettre du Japon provoqua un esclandre à la cour des Sui, la dynastie régnant sur la Chine. L'objet du scandale ? L'auteur de la missive, le prince japonais Shotoku, avait eu l'outrecuidance de s'adresser à l'empereur chinois en se plaçant sur un pied d'égalité avec lui. «Du *tianzi* (souverain céleste) du pays du Soleil-Levant au *tianzi* du pays du Soleil-Couchant», commençait-il dans sa correspondance. Or le terme *tianzi* – que le Shotoku avait rédigé, comme le reste de sa lettre, en chinois, les Japonais ne possédant pas d'écriture – ne pouvait désigner, dans l'esprit des Sui, qu'un seul empereur : celui de la Chine.

Derrière le scandale diplomatique se cache un processus historique de grande ampleur : la tendance qu'eut l'archipel nippon, à partir du VIe siècle, à copier son voisin chinois dans des domaines aussi variés que la politique, l'économie, la religion. Mais pourquoi le Japon décida-t-il de suivre l'exemple de son grand frère du continent ? Sans doute parce que ce dernier connaissait alors un rayonnement sans précédent. Réunifié sous les Sui, l'Empire chinois devint sous la dynastie Tang (618-690) un modèle pour l'Asie. Il pratiquait une politique d'expansion, imposant sa culture aux territoires conquis. Craignant une attaque de cette Chine conquérante, le Japon se dota progressivement des fondements sur lesquels celle-ci appuyait sa puissance. Plutôt que de se soumettre à elle, l'archipel choisit de se siniser par lui-même. «Toutes proportions gardées, on peut comparer cette acculturation volontaire à celle qui aura lieu à partir du milieu du XIXe siècle vis-à-vis de l'Occident», écrit l'historien François Macé. Certaines de ces transformations remodelèrent en profondeur la société nippone, à l'image de l'adoption du bouddhisme, ainsi que d'un système d'écriture calqué sur les sinogrammes. D'autres peuvent paraître mineures (l'introduction du thé, des baguettes…), mais ancrèrent solidement l'archipel dans la sphère d'influence de la Chine.

En 592, le bouddhisme devint religion d'Etat

Si l'on en croit le *Nihon Shoki* (*Chroniques du Japon*), l'une des rares sources connues sur l'histoire du Japon des origines, le bouddhisme arriva pour la première fois dans l'archipel en 552. Cette année-là, Syöng Myöng, roi du Paekche (un royaume coréen) avait envoyé à l'empereur japonais Kinmei une statuette en or du Bouddha ainsi que des rouleaux sur lesquels figuraient des sutras. Contre l'avis de ses conseillers, qui craignaient la colère des kamis (les dieux du shinto), le souverain mit ces croyances à l'essai en fondant un premier monastère. Cette expérience porta ses fruits, puisqu'en 592, le prince Shotoku fit du bouddhisme une religion d'Etat, qui se mélangea avec le shintoïsme plutôt qu'elle ne le supplantât. Débarqué au Japon via la Corée, ce bouddhisme appartenait au Mahayana («Grand Véhicule»), une tradition du nord de l'Inde qui avait pris son essor en Chine. Les écoles qui se développèrent dans l'archipel s'inspirèrent du grand frère chinois. A commencer par le Tendai, rapporté par un moine parti en pèlerinage en Chine, et qui devint l'école dominante de l'époque de Heian (794-1185). Apparaîtra plus tard la doctrine de la «Terre pure», découlant d'une forme de dévotion chinoise au bouddha Amida. Quant au zen, il est un emprunt au chan, un bouddhisme teinté de taoïsme.

L'élite nippone séduite par l'écriture han

Jusqu'au milieu du premier millénaire de notre ère, les Japonais ne savaient ni lire ni écrire. Les archéologues ont bien retrouvé des objets datés des premiers siècles après Jésus-Christ (sceaux, pièces, épées…), et sur lesquels figuraient des caractères chinois, mais ceux-ci n'avaient qu'une valeur décorative. Pour apprendre à manier les mots, il fallut d'abord se mettre à l'école de la Chine. A partir du VIe siècle, à la faveur d'intenses échanges avec le continent, l'élite nippone s'appropria ainsi le système d'écriture de son professeur, qu'elle nomma kanji (littéralement «les caractères des Hans»). Problème : la langue parlée japonaise, polysyllabique, sans ton et très différente du chinois, s'accommodait mal de ces idéogrammes étrangers. Dans un premier temps, ceux qui savaient lire et écrire le faisaient en réalité uniquement en chinois, langue qui resta d'ailleurs celle de l'administration nippone


Musée Nicéphore Niépce/Ville de Chalon-sur-Saône/Adoc-photos

Importé de Chine, le culte du bouddha Amida s'est répandu dans tout le Japon. Sa statue monumentale, ici sur un cliché de 1900, trône à Kamakura.

jusqu'au XIXe siècle. Les Japonais parvinrent toutefois à s'affranchir de ce corset trop étroit, en inventant, au IXe siècle, leur propre alphabet (sous la forme de deux syllabaires, l'hiragana et le katagana), qui permettait enfin de retranscrire leur phonétique. Plus tard, au cours de la période Kamakura (1185-1333), des centaines de mots d'origine chinoise vinrent enrichir le vocabulaire japonais. On lisait ces sinogrammes non plus dans leur langue d'origine, mais à la japonaise. Subtil mélange de caractères chinois et de syllabes du cru, le japonais moderne était né.

Et les baguettes s'invitèrent à la table…

C'est la Chine qui a inventé ces couverts et le procédé qui en découle pour saisir la nourriture. On trouva une paire de baguettes datant d'au moins 1 200 avant Jésus-Christ, dans les ruines de la cité de Yin (Hennan). Utilisées à l'origine pour attraper les aliments au fond du chaudron, on s'en servit, à l'époque des Hans (206 avant J.-C.-220 après J.-C.), pour porter la nourriture à la bouche. Vers le VIe siècle, alors que l'Europe mangeait avec ses doigts, les couverts se diffusèrent dans tout l'Extrême-Orient, et notamment au Japon. Les *ryoribashi*, comme on les appela dans l'archipel, se firent plus courtes que leurs ancêtres chinois, et furent dotées d'un bout pointu pour enlever les arêtes de poisson. Jusqu'au Xe siècle, les deux bâtonnets étaient attachés par un lien, qui disparut ensuite. Les plus communes étaient en bois et en bambou, les plus recherchées en jade, en ivoire et, à partir du VIIe siècle, en laque. En 1878, les Japonais inventèrent les baguettes jetables…

Quand les moines introduisirent le thé

L'arrivée de la plante dans l'archipel est liée au développement du bouddhisme. Ce furent des moines nippons, partis étudier les textes sacrés dans les temples chinois, qui rapportèrent les premiers du thé compressé, sous forme de briques, et des graines. Selon le *Dit du Genki* (chroniques du XIe siècle), l'empereur Saga (786-840) fut un grand amateur de la boisson et ordonna le développement des plantations sur son territoire. A la fin du XIIe siècle, le prêtre zen Eisai, auteur d'un ouvrage sur les vertus du thé *(Kissa Yojoki)*, en popularisa l'usage parmi les samouraïs. Inspirée de ces nobles passe-temps que l'aristocratie chinoise commençait à codifier (calligraphie, peinture, poésie), la consommation du thé allait se muer en une cérémonie complexe et raffinée.

Un calendrier reprenant le zodiaque chinois

Au cours du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, la Chine élabora un mode de calcul du temps fondé sur le mouvement des astres et bien différent de la méthode occidentale. Le cycle sexagésimal combinait deux séries de signes : les «dix tiges célestes», correspondant à la répétition des cinq éléments (bois, feu, terre, métal, eau) et les «douze branches terrestres» (les animaux du zodiaque chinois). De cette numérotation, on tirait soixante variations qui scandaient le déroulement des années, des mois, des jours et des heures. Les Japonais adoptèrent ce système au cours du VIe siècle. A partir de 701, ils se mirent aussi à découper, comme les Chinois, le temps en ères dont le début et la fin étaient décrétés par l'empereur nippon. Ce dernier baptisait chacune de ces périodes d'un nom imagé (par exemple, de 708 à 715, l'ère Wado, «cuivre», car on avait trouvé un important gisement de ce métal). Il faudra attendre l'ère Meiji (1868-1912) pour que le Japon troque le système sexagésimal contre le calendrier géorgien. Dès lors, chaque ère prit le nom de l'empereur régnant (aujourd'hui, l'ère Heisei).

Des potiers inspirés par l'empire du Milieu

Le Japon maîtrisait la poterie depuis le néolithique, mais ce furent les échanges avec le continent qui élevèrent le *yakimono* («la chose cuite») au rang d'art. L'archipel adapta des techniques originaires de Corée, et surtout de Chine, comme le four couché *(anagama)* ou la laque à base de cendres. En 1223, le potier Kato Sirozaemon s'instruisit auprès d'artisans chinois, avant d'ouvrir des manufactures dans la région de Seto, devenant ainsi la capitale nippone de la poterie. Au XVIIe siècle, le perfectionnement de la technique chinoise de la peinture sur émaux donna naissance aux porcelaines *kakiemon*, inscrites en 1971 au patrimoine culturel du Japon. ■



BNF/Grand-Palais/RMN



UNE CULTURE SOUS L'EMPRISE DU ZEN

Venue de Chine au XIIe siècle, la doctrine issue du bouddhisme a imprégné la société nippone, du théâtre à la peinture, de l'art des jardins jusqu'à la cuisine... Pour une révolution en profondeur.

PAR VALÉRIE KUBIAK

UN JARDIN POUR APAISER L'ESPRIT

Influencés par le zen, les jardins japonais sont des lieux de contemplation et de méditation. Pour favoriser le repos, la nature y est réduite à sa forme minimaliste. Comme sur cette estampe du XVIIIe siècle illustrant le printemps : quelques arbres et des roches et du sable figurant cascades et lacs.

LA CALLIGRAPHIE



The Art Archive/Laurie Platt Winfrey/Dolfy

L'ENSEIGNEMENT DE LA CONCENTRATION ET DU LÂCHER PRISE

Au même titre que le sabre, la calligraphie tenait une grande place dans l'éducation des samouraïs. Ces deux disciplines ont beaucoup en commun : la concentration, la pratique du mouvement sûr, sans défaillance. Dans la pratique de la calligraphie zen, c'est l'esprit du geste qui compte, au-delà de la technique. L'artiste, guidé par sa seule énergie, laisse le pinceau courir sur la feuille sans lui imprimer d'intention. Le moine zen Ikkyu, représenté sur cette image (XVe siècle), fut un maître dans cet art.

LA CÉRÉMONIE DU THÉ

UN BREUVAGE POUR L'ÂME

Au XIIe siècle, après un séjour en Chine, le moine Eisai ramène au Japon une poudre de thé vert, appelée aussi matcha. Appréciée par les religieux pour ses effets stimulants, la boisson séduit ensuite les samouraïs, avant d'être consommée par le peuple au XVIe siècle. La cérémonie très codifiée qui entoure sa préparation (ici, le peintre Hokusai Katsushika a figuré les principaux ustensiles) est aussi importante que sa consommation.



L'IKEBANA

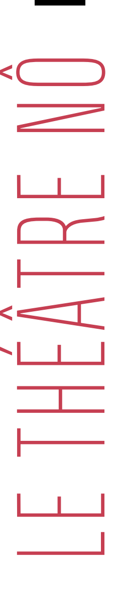


LA QUÊTE DE L'HARMONIE

Sur cette estampe datant du XIXe siècle, une courtisane effeuille une branche pour réaliser un bouquet. Appelé aussi *kado* («Voie des fleurs»), l'ikebana est né au Japon au XIIIe siècle. A l'origine, il était pratiqué par les «maîtres de thé» qui ramassaient les fleurs et les branches dispersées par le vent pour en faire des compositions éphémères. Cet art subtil et délicat valorise aussi bien la composition florale que ses supports. L'ensemble cherche à symboliser le ciel, la Terre et l'humanité à travers l'asymétrie, l'espace et la profondeur.

LA STYLISATION DU GESTE

Le théâtre nô subit l'influence du zen au XVe siècle, à la cour du shogun Yoshimitsu. Dès lors, l'austérité du décor et la gestuelle stylisée et ralentie dominent la scène. Les pièces mêlent le chant, le mime et des dialogues déclamés sur un ton monocorde. L'acteur principal porte des masques avec diverses expressions, comme celui-ci, en bois peint, conservé au musée Guimet, à Paris.





BODHIDHARMA, UNE FIGURE LÉGENDAIRE. Ce moine bouddhiste aurait fondé en Chine, au VIe siècle, l'école chan qui se diffusera dans tout le Japon.

La tradition rapporte qu'au début du VIe siècle, un moine indien nommé Bodhidharma se serait rendu en Chine pour frapper à la porte du monastère de Shaolin, situé sur le mont Song, dans la province du Henan. Les religieux refusant de l'accueillir, il se serait assis pour méditer face à un mur. Au bout de neuf années, la seule force de son regard aurait fait s'effondrer la muraille. Bodhidharma aurait alors transmis son enseignement aux moines de Shaolin, donnant ainsi naissance à une variante du bouddhisme, le chan (qui signifie méditation en chinois et deviendra le zen en japonais). Impossible de dire qu'elle est la part de vérité dans ce mythe fondateur. Peut-être ne faut-il y voir qu'une parabole poétique exprimant la lente naissance de cette nouvelle doctrine. Car il faudra des siècles pour que le chan s'affine et impose ses principes. Ce courant se caractérise par une pratique solitaire de réflexion et de concentration, par opposition à la récitation des sutras (les textes compilant l'enseignement du Bouddha), pratiquée dans le bouddhisme traditionnel. Selon les préceptes du chan, en vidant son esprit de toute pensée, chaque être humain acquiert la possibilité d'atteindre l'illumination.

C'est durant l'une des périodes les plus troublées de l'histoire du Japon que le zen se diffuse dans l'archipel. Le contexte politique du début de la période Kamakura (1185-1333) favorise l'implantation de cette nouvelle foi. «C'était le temps de l'insubordination de bandes armées qui dénient l'autorité du pouvoir central et de révoltes paysannes en réaction au joug seigneurial», explique Jean-Luc Toula-Breysse (*Le Zen*, éd. PUF, 2010). Dans ce climat conflictuel, l'appât du gain, la corruption, le relâchement moral corrompent les pouvoirs politique et religieux. Certains moines ressentent alors la nécessité d'un renouvellement spirituel et entreprennent le voyage vers la Chine pour renouer avec la pureté de la doctrine originelle. La simplicité et l'austérité du chan leur apportent la réponse qu'ils espéraient.

Lors de deux séjours en Chine, en 1168 et en 1187, le moine japonais Eisai reçoit ainsi l'enseignement des maîtres chan. De retour au Japon en 1191, il construit le premier temple zen, Shôfuku-ji, sur l'île de Kyushu, la plus au sud des quatre îles principales du Japon. De ses voyages, il ramène également des graines de thé. Cette boisson, qui aide les moines à supporter les longues séances de méditation, sera largement consommée dans les temples. Mais lorsqu'il tente de propager ses idées dans le reste du pays, Eisai se heurte à l'obstruction violente des écoles bouddhistes traditionnelles. Le moine zen doit même quitter Kyoto pour trouver refuge auprès du shogun Minamoto no Yoritomo et de ses samouraïs. Fort de cette protection, Eisai réussit alors à pérenniser le zen et peut créer son lignage, l'école rinzai. L'enseignement d'Eisai est fondé sur l'activité physique et l'étude des *kôan*. Les *kôan* sont des devinettes insolubles que le disciple doit méditer pour libérer son esprit de ses entraves et parvenir à l'illumination. Par exemple : «Quel est le son d'une seule main qui applaudit ?» Le rinzai compte encore aujourd'hui de nombreux adeptes dans le monde.

Dogen (1200-1253) est l'autre figure importante du zen japonais. Ce disciple d'Eisai et de l'école rinzai, fils d'une famille aristocratique, part en Chine en 1223. Il étudie, durant deux ans, auprès d'un maître chan. Contrairement à Eisai qui avait rapporté de Chine des écrits et du thé, Dogen revient «les mains vides», selon ses propres mots. Ce n'est pas tout à fait vrai : il apporte une pratique, le zazen, c'est-à-dire la méditation assise et silencieuse. Confronté lui aussi à la violente opposition des écoles traditionnelles qui, en 1243, tentent d'incendier son temple près de Kyoto, il décide de fuir les villes, jugées dangereuses, pour s'isoler dans les bois, dans la région de Nagoya, au centre du pays. Il y fonde le temple Eihei-ji (temple de la paix éternelle), qui reste encore aujourd'hui l'un des deux principaux temples de sa lignée, l'école Soto.

Les samouraïs reconnaissent dans les principes de cette religion leur idéal de discipline et de courage

Les XIIIe et XIVe siècles constituent l'âge d'or du zen. Pacifique et non-violent, il devient même, paradoxalement, la religion des guerriers. Les samouraïs reconnaissent dans ses principes leur idéal de discipline et de courage. Ils y puisent «les techniques renforçant l'énergie, le calme et la volonté afin d'aller à l'essentiel et de ne plus craindre de mourir», précise Jean-Luc Toula-Breysse. Les notions de vacuité, d'impermanence et de vie dans l'instant présent leur permettaient de combattre sans craindre l'éventualité de la mort. Une philosophie qui inspirera d'ailleurs les kamikazes de la Seconde Guerre mondiale.

A partir du XVe siècle, le zen continue de se répandre grâce à des figures de moines errants, moins traditionnels. Le plus original d'entre eux est incontestablement Ikkyu (1394-1481). Après avoir fui l'hypocrisie qui, selon lui, empoisonnait l'école rinzai, ce moine, que l'on dit fils d'empereur, choisit de vivre au milieu du peuple. Composant des vers, abusant volontiers de l'alcool, fréquentant les cercles d'artistes comme les maisons closes... Ce personnage peu orthodoxe, à qui l'on doit une œuvre poétique dédiée à l'amour, considérait le sexe comme une expérience spirituelle, au même titre que la méditation. A la fin de sa vie, alors qu'il vit une passion amoureuse avec une jeune aveugle, le pouvoir impérial le nomme à la tête du temple Daitoku-ji, centre important du pouvoir religieux situé au nord de Kyoto. Ikkyu participe à sa construction, mais se réfugie dans son ermitage pour y finir ses jours auprès de sa concubine. Devenu après sa mort un héros du folklore japonais, Ikkyu a joué un grand rôle dans la diffusion du zen au sein des classes populaires. Si la pratique du zen est toujours restée minoritaire au Japon, son esprit n'en a pas moins pénétré la société nippone. Aujourd'hui encore, son empreinte est visible dans le théâtre, la littérature, la peinture, l'art des jardins ou encore la cuisine. ■

VALÉRIE KUBIAK

DES MOINES ERRANTS DIFFUSENT LE ZEN LORS DE LONGUES SÉANCES DE MÉDITATION

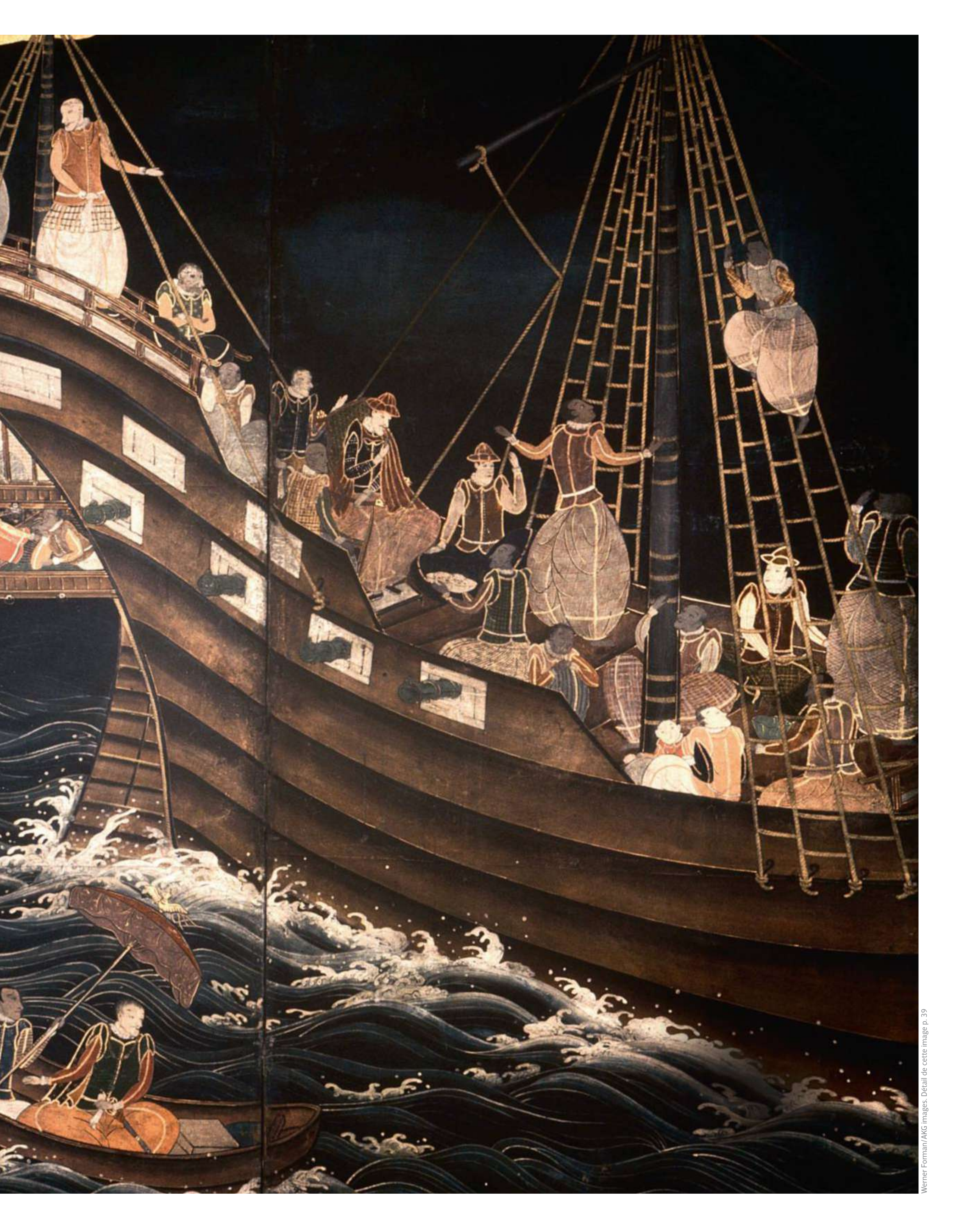
CE QUE L'ARCHIPEL DOIT AUX PORTUGAIS

Au XVIe siècle, les Occidentaux débarquèrent pour la première fois sur les côtes japonaises. Ce fut un choc des cultures. Ils introduisirent les armes à feu et un peu plus tard... le christianisme.

PAR VOLKER SAUX



UN ELDORADO ASIATIQUE
Sur ce paravent datant de 1620, des marchands portugais s'apprêtent à débarquer dans le sud de l'archipel. Surnommés les *namban* («barbares du Sud»), les Occidentaux feront du Japon une plaque tournante de leur commerce en Asie jusqu'en 1638.





Daniel Arnaudet/Musée Guimet/Grand-Palais/RMN. Détail de cette image p. 37

Au mois de mai, à Nagashino, au centre du Japon, on assiste tous les ans à de drôles de processions… Les plaines de la région d'Aichi se hérissent de milliers de drapeaux portant les *kamons* (blasons) de familles ancestrales et les hommes exhibent des armures de samouraïs tout droit tirées de l'époque féodale. Le paysage bucolique se couvre alors d'un épais nuage de fumée, celui des arquebuses et autres armes à feu. Le très couru festival de Nagashino offre ainsi un spectacle étonnant : si l'on s'attendait à voir des samouraïs manier l'arc (*yumi*) et le sabre (*katana*), comme sur les estampes du XVIe siècle, l'arme reine de cet affrontement de 1575 fut l'arquebuse et joua un rôle majeur dans cette bataille clé de l'histoire. Ce jour-là, en effet, les Oda et les Tokugawa, deux clans alliés, mirent en déroute l'armée rivale des Takeda.

Depuis, cette date est considérée comme le premier pas de l'unification de l'archipel. Et cette victoire fut remportée grâce aux arquebuses, qui fauchèrent la redoutable cavalerie des samouraïs Takeda. C'était une «première» à l'époque, et pour cause : ces armes à feu inventées en Europe venaient d'arriver au pays du Soleil-Levant. Elles furent la première technologie occidentale à y être importée, lorsque les Européens débarquèrent, trente ans avant la bataille de Nagashino, sur cet archipel encore inconnu.

C'est par un violent typhon, de ceux qui balaient régulièrement la région, que tout aurait commencé. En septembre 1543, une jonque asiatique dirigée par deux marchands portugais (Antonio da Mota et Francisco Zeimoto) remontait du comptoir de Malacca, en Malaisie, en direction du port de Liampo, aujourd'hui Ningbo, au sud de Shanghai. Un itinéraire bien connu à l'époque : les marins portugais, à la suite de Vasco de Gama, sillonnaient depuis déjà un demi-siècle les routes commerciales de l'Asie du Sud-Est. Mais, cette fois-ci, le trajet tourna mal. Prise dans une tempête, la jonque dériva plusieurs jours durant, jusqu'à accoster sur une terre inconnue. L'équipage ne le savait pas encore, mais il venait de découvrir l'île de Tanegashima, à la pointe sud d'un archipel qui restait pour les Européens une *terra incognita* : le Japon. «La connaissance de ce pays se résumait à l'époque à une quinzaine de lignes dans les écrits de Marco Polo, publiés en 1298, explique Michel Chandeigne, éditeur et auteur de *La Découverte du Japon par les Européens* (2013). Il évoque une île très riche nommée Cipango, sans que lui-même n'y ait jamais mis les pieds.» Les écrits de Marco Polo marquèrent des générations de navigateurs, dont Christophe Colomb, qui pensait en 1492 avoir accosté au Japon… alors qu'il était aux Bahamas. Mais il fallut le hasard d'une tempête pour qu'enfin, en 1543, le contact s'établisse entre l'Europe et la terre des samouraïs.

Arrivée près du cap Kadokura, au sud de l'île de Tanegashima, la jonque des Portugais fut repérée par les paysans, puis remorquée jusqu'au principal port de l'île. Les Japonais virent débarquer d'un œil curieux et amusé ces navigateurs au grand nez, qui «ignorent le cérémonial des bonnes manières, boivent de l'eau dans un godet mais ne font jamais la politesse de l'offrir [et] mangent avec les mains sans se servir de baguettes», comme le relata soixante ans plus tard le texte du *Teppoki*, l'un des récits historiques sur cet épisode. De plus, les Portugais étaient accompagnés de quelques hommes noirs – des esclaves africains – et aucun Japonais n'en avait jamais vu jusque-là !

Mais bien vite, le seigneur local, le jeune Tokitaka, remarqua que da Mota et Zeimoto portaient sur eux d'étranges instruments en forme de tube : leurs arquebuses. Au Japon, l'existence de ces armes à feu portatives qui tiraient des billes de plomb était encore inconnue. La première démonstration fit sur Tokitaka un effet magique. «Le tir faisait une lumière comme un éclair, et un bruit effrayant qui sonnait comme le tonnerre, rapporte le récit du *Teppoki*. Un tir de cet engin pourrait faire tomber une montagne d'argent et traverser un mur de fer. Une fois touchés, les méchants qui voudraient envahir leurs voisins perdraient immédiatement la vie.» Le daimyo (seigneur) de Tanegashima demanda à ses hôtes portugais de lui vendre deux arquebuses. Puis il entreprit de faire produire sur place cet engin extraordinaire. Par chance, l'île de Tanegashima était bien équipée : on y trouvait du fer de grande qualité, du soufre et du charbon de bois pour fabriquer la poudre, et d'habiles forgerons. L'un d'eux, Yaita Kinbee Kiyosada, fut chargé d'imiter le mécanisme de mise à feu de l'arquebuse, qui permet à une mèche allumée d'entrer en contact avec un bassinet de poudre. Ce qu'il réussit à accomplir, aidé par un collègue portugais arrivé par un second bateau dès l'année 1544. La légende raconte qu'il dut, pour cela, offrir sa fille Wakasa en mariage à l'un des marchands étrangers – un sacrifice qui reste encore présent dans la mémoire locale de Tanegashima.

Rapidement, un petit arsenal de *teppo* (le nom japonais de l'arquebuse) vit le jour sur l'île. Et l'arme ●●●

LES JAPONAIS REGARDÈRENT D'UN ŒIL AMUSÉ CES MARINS AU GRAND NEZ

UNE IMPOSSIBLE MISSION

Arrivé au Japon en 1549, le jésuite François-Xavier était persuadé qu'il réussirait à convertir le pays au christianisme s'il convainquait l'empereur. Il comprit vite que ce n'était pas lui qui contrôlait le territoire, mais les daimyos, les puissants gouverneurs de province.

●●● magique se diffusa vite au reste de l'archipel. Le seigneur de Tanegashima partagea sa découverte avec des daimyos plus puissants. A commencer par celui de Satsuma, à la pointe sud de Kyushu, la grande île méridionale de l'archipel japonais, dont il était le vassal. La nouveauté se propagea aussi par la rumeur, les voyageurs, les marchands… et par les bateaux des Portugais, qui explorèrent les autres îles du pays. Après Tanegashima, d'autres lieux devinrent des places fortes du commerce et de la manufacture d'armes et de poudre, comme le port de Sakai, près d'Osaka. L'engouement pour l'arquebuse était fort. Selon l'aventurier portugais Fernão Mendes Pinto, qui visita le Japon à plusieurs reprises au XVI[e] siècle, il y avait, dès 1556, plus de 300 000 armes en circulation ! Un chiffre sans doute exagéré, mais qui illustre la vitesse à laquelle les Nippons s'approprièrent la nouvelle technologie. Les forgerons y apportèrent aussi des améliorations. Au fil des décennies, la gamme des *teppo* japonais s'étoffa, du petit pistolet à la pièce d'artillerie légère de plusieurs mètres.

L'arme à feu bouleversa les pratiques militaires du Japon féodal, où l'on se battait abondamment. L'art de la guerre était dominé par les samouraïs, une caste de combattants d'élite, et faisait la part belle à la cavalerie, aux armes blanches et aux archers. Désormais, des cohortes de fantassins recrutés dans le petit peuple (les *ashigaru*), équipés d'arquebuses, pouvaient faire bien plus de ravages. «Ces nouvelles armes donnaient un avantage décisif aux seigneurs qui en disposaient, explique Rui Manuel Loureiro, historien spécialiste du monde luso-asiatique. Elles furent ainsi un facteur primordial de l'unification du Japon à cette époque.»

Depuis le XV[e] siècle, le Japon était rongé par des conflits incessants entre les daimyos locaux, et le pouvoir central (l'empereur et le shogun, installés à Kyoto) y restait théorique. Les armes à feu furent l'un des éléments qui précipitèrent la fin de cette «époque Sengoku» et permirent de rétablir une autorité forte sur le pays.

La légende veut que, dès 1544, le daimyo de Tanegashima se serve des premières arquebuses pour reprendre à l'un de ses rivaux l'île voisine de Yakushima. C'est peu probable : en réalité, le *teppo* mit vingt à trente ans à s'imposer vraiment dans les stratégies militaires et à remplacer les lances dans les mains des fantassins. Jusqu'au fameux affrontement de Nagashino, en 1575, qui consacra son usage massif sur le front. Oda Nobunaga, l'un des deux vainqueurs de ce conflit (avec son allié Tokugawa Ieyasu), passe pour le premier grand stratège de l'arquebuse. A Nagashino, ce seigneur brutal mobilisa 3 000 tireurs, et innova par la tactique du «feu roulant» : 1 000 *ashigaru* tiraient simultanément, pendant que 2 000 autres rechargeaient leurs armes. Sur le champ de bataille, le vacarme et la fumée des détonations avaient remplacé le cliquetis des sabres et le sifflement des flèches… Nobunaga imagina aussi des parapets pour protéger les arquebusiers, ou encore des forts capables de résister aux armes à feu. Sa force de frappe lui permit de dominer les autres daimyos et de commencer à unifier l'archipel sous son seul pouvoir, œuvre achevée dans les décennies suivantes par ses successeurs, Toyotomi Hideyoshi et Ieyasu, avec l'aide toujours plus massive des armes à feu.

Pendant que les seigneurs japonais guerroyaient, les marchands européens, eux, mirent à profit la découverte des îles pour faire prospérer leurs affaires. Après les premiers contacts à Tanegashima, en 1543, le Japon fut rapidement intégré au réseau commercial portugais en Extrême-Orient. Le nouveau port de Nagasaki, fondé en 1571, s'ajouta aux grands comptoirs de Goa (Inde), Malacca (Malaisie) et Macao (Chine). «Les Portugais servirent notamment d'intermédiaires entre le Japon et la Chine, où les bateaux nippons étaient interdits d'entrée, à cause des attaques des pirates japonais, les *wako*, raconte l'éditeur Michel Chandeigne. Pour schématiser, les Portugais achetaient de la soie en Chine, l'apportaient au Japon,

REPÈRES

1543 Un navire portugais s'échoue sur l'île de Tanegashima, au sud du Japon. Premier contact.

1571 Construction du port de Nagasaki, à l'initiative du jésuite Gaspar Vilela et de Omura Sumitada.

1575 Oda Nobunaga remporte une bataille décisive à Nagashino, grâce à l'utilisation massive de l'arquebuse, à l'origine une arme occidentale.

1614 Tokugawa Ieyasu promulgue l'interdiction du christianisme et ordonne le départ de tous les religieux.



1 2

Digital Collection/The New York Public Library

d'où ils repartaient avec du minerai d'argent extrait du sous-sol de l'archipel, et ainsi de suite...»

Outre les armes à feu, les Occidentaux amenèrent aussi au pays du Soleil-Levant de nombreuses autres innovations et produits jusque-là inconnus : des biens de consommation (le verre à boire, le tabac ou encore les cartes à jouer), des aliments, des connaissances en construction navale, en médecine, en cartographie... Les Japonais ignoraient, par exemple, que la Terre était ronde ! Mais la principale «importation» européenne fut la religion chrétienne. En même temps que des marchandises, les bateaux débarquaient dans l'archipel des missionnaires jésuites, venus évangéliser cette nouvelle terre où régnaient jusque-là le shintoïsme et le bouddhisme.

François-Xavier, le grand missionnaire de l'Orient, arriva dès 1549, suivi par des dizaines d'autres, en majorité portugais. Les jésuites étaient d'autant mieux accueillis par les daimyos locaux que leur présence dans une ville aidait à y attirer les navires de commerce et favorisait donc l'économie. Au plus fort, le nombre de Japonais convertis à la fin du XVIe siècle est estimé à 300 000, surtout dans l'île méridionale de Kyushu. La ville de Nagasaki était à la fois le cœur du commerce luso-japonais et la place forte de cette communauté chrétienne.

Mais l'essor des jésuites et du commerce international (aux marchands portugais s'ajoutèrent au XVIIe siècle les Espagnols, les Hollandais et les Anglais) finit par inquiéter les maîtres du nouveau Japon unifié. Pas question de connaître le scénario des Philippines, où évangélisation et mainmise politique par les Espagnols allèrent de pair... Après la bataille de Sekigahara, en 1600, le pays tomba sous le joug de la dynastie des Tokugawa, qui allait régner jusqu'au XIXe siècle. Le début de cette période d'Edo s'accompagna d'une fermeture de l'archipel aux étrangers, par vagues successives de restrictions commerciales, d'interdictions du prosélytisme et de persécutions des chrétiens.

AU COMBAT, LES DÉTONATIONS REMPLACÈRENT LES CLIQUETIS DES SABRES



En 1641, un siècle après l'arrivée des Européens, la politique de *sakoku* isola totalement le pays de l'étranger. Seuls les bateaux hollandais avaient encore le droit d'accéder à une partie du port de Nagasaki. Le *sakoku*, qui dura jusqu'aux années 1850, fut aussi une époque de pacification du Japon. Et de recul des armes à feu, dont l'usage fut aussi restreint pour éviter les risques de rébellion interne.

Le Japon ne s'était ouvert que pendant un siècle à l'Occident, mais cette courte période laissa des traces profondes, dont l'arrivée des arquebuses n'est que l'exemple le plus frappant. «On compte environ 600 mots d'origine portugaise dans la langue japonaise, comme ceux désignant les boutons de chemise, les lunettes ou encore les biscuits – autant d'objets introduits par les Portugais, remarque l'historien Rui Manuel Loureiro. On trouve aussi une influence dans la cuisine, avec des plats comme le *tempura* [un beignet frit].» En Europe, on découvrit pour la première fois, grâce aux récits des voyageurs, la civilisation de cet archipel qui continue à fasciner nombre d'Occidentaux. Les jésuites, surtout, produisirent au XVIe siècle une masse considérable d'écrits sur l'histoire, les mœurs ou la langue des Nippons. Ils leur prêtent toutes les qualités – raffinement, courage, sens de l'honneur et du travail – et témoignent souvent d'une grande admiration, comme chez l'Italien Alessandro Valignano, saluant en 1584 ces Japonais qui «excellent non seulement parmi les autres peuples orientaux, mais surpassent également les Européens.» Ces derniers, par contre, ne semblent pas avoir fait le même effet à leurs hôtes d'Extrême-Orient : les visiteurs portugais y étaient qualifiés de *namban*, c'est-à-dire de «barbares du Sud». ■

VOLKER SAUX



3



4

DU BON USAGE DE L'ARQUEBUSE

Dès le XVIe siècle, des écoles d'arts martiaux enseignent la maîtrise des armes à feu. Le samouraï Inatomi Ichimu (1552-1611) a ainsi exécuté des dessins légendés destinés aux élèves. Les guerriers sont le plus souvent représentés quasi nus, afin de donner des indications sur la position du corps 1 et 4, et l'entretien du *teppo* (arquebuse) 2. Son usage pouvait être surprenant, comme ici dans une barque, où la crosse du *teppo* est employé comme gouvernail 3.


The Art Archive/Picture Library/Aurimages, détail de l'image pp. 56-57.

L'art et les traditions

Un claquement sur le sol des *geta,* ces sandales en bois, annonçait son arrivée. La **geisha (p. 50 à 55)** venait pour divertir les clients des maisons de thé. Cette courtisane, serrée dans son kimono en soie, a été la plus exquise ambassadrice du raffinement japonais. Avec son chignon fleuri découvrant sa nuque – considérée comme la partie la plus érotique du corps –, son visage fardé de blanc et sa délicate ombrelle, cette dame de compagnie était de toutes les fêtes. Danseuse, musicienne, mais aussi souvent érudite, elle savait recevoir et distraire l'assemblée. Elle excellait également dans la composition florale. Un raffinement extrême qu'on retrouve dans l'**art (p. 56 à 65),** où paravents, sculptures et porcelaines aux motifs délicats captivent au-delà des frontières.



Dans un décor reconstitué, ces jeunes femmes se font photographier vers 1890, en train de se promener dans un pousse-pousse. Ce mode de transport était


Culver/The Art Archive/Aurimages

alors en vogue dans l'aristocratie nippone.


Ullstein Bild/AKG-images

❶ Dans la maison des geishas (*okiya*), les jeunes filles apprenaient notamment l'art de converser et de divertir les clients. ❷ Leurs kimonos, (tenues tradition-nelles) étaient souvent coûteux et précieux. Les courtisanes en possédaient une vingtaine. Plus les couleurs étaient vives, plus la geisha était jeune.

DANS LES MAISONS DU PLAISIR

On les appelaient les geishas. Elles excellaient dans l'art du chant, de la danse, de la conversation et la science de l'amour. Elles auraient conquis la haute société dès le VIIIe siècle. Mais leur quotidien a été cruel.



Mary Evans/Rue des Archives



❶ Expertes en *shanoyu*, ou cérémonie du thé, ces femmes battent le matcha (poudre de thé vert) à l'aide d'un *shazen* (fouet en bambou). ❷ La *obi* est la ceinture de soie du kimono. Nouer une *obi*, qui pouvait atteindre 4 mètres de long, était une opération complexe qui nécessitait l'aide d'une habilleuse. ❸ Le nœud indiquait le statut de la geisha. Ce nœud «en tambour» était la marque d'une geisha confirmée.

LORSQU'ELLES ATTEIGNAIENT L'ÂGE DE 14 ANS, LEUR VIRGINITÉ ÉTAIT MISE AUX ENCHÈRES



Baron Raimund von Stillfried/AKG-images

Ce groupe de femmes, photographié en 1875, met en scène une leçon de musique. Au centre, deux d'entre elles jouent du *shamisen* (guitare à trois cordes), tandis qu'une autre pose avec son tambour. Devant elles, l'inévitable bouteille de saké qui accompagnait les divertissements.



Beato Felice/Alimari/Grand-Palais/RMN

Allongée sur une natte, la tête surélevée pour ne pas aplatir son chignon, la geisha recevait quotidiennement pendant de longues heures des soins de beauté (visage blanchi à la craie, cheveux huilés...) correspondant à des critères précis de séduction.

❶ Cette petite *maiko* (apprentie geisha) accompagne sa maîtresse. La fillette est vêtue d'un *furisode*, littéralement «manches qui pendent», un kimono qui cache ses mains. ❷ Son aînée tient dans ses mains un *furoshiki*, un tissu brodé dans lequel on transportait des objets (peignes, broches, maquillage...). ❸ Leurs sandales en bois (getas, littéralement «deux dents») les obligeaient à faire de petits pas, comble de l'élégance.


1
2
3

LÀ, TOUT N'EST QU'

Paravents, sculptures, masques et céramiques… Le raffinement de l'art japonais



ANCIENS CONTRE MODERNES

Sous le poids de la neige, le pin ploie délicatement sur un sol vibrant de lumière. Typique du mouvement shasei-ga (ou peinture réaliste), ce paravent provoqua l'ire des traditionalistes, attachés à l'ésotérisme sino-japonais. Durant la période d'Edo, marquée par la fermeture du pays, le peintre Maruyama Okyo fut accusé de s'inspirer un peu trop de la peinture occidentale…

Pins sous la neige, ***de Maruyama Okyo, paravent à six feuilles, vers 1785.***

ORDRE ET BEAUTÉ

fascine l'Occident. Panorama de quelques chefs-d'œuvre marquants. **PAR FRÉDÉRIC GRANIER**



The Art Archive/Picture Library / Aurimages



LE PROTECTEUR DU BOUDDHA

Les muscles saillants, montrant les dents, Misshaku Kongo garde l'entrée des temples, généralement aux côtés de son frère Naraen. Ce guerrier au visage effrayant semble prêt à terrasser les mauvais esprits qui s'approcheraient d'un peu trop près des divinités bouddhiques.

Gardien du temple, statue, XIVe siècle.



LE GARDIEN DU SHOGUN

Sous la forme d'un moine bouddhiste, Hachiman, le dieu shinto de la guerre et protecteur du shogun Minamoto, accueille les visiteurs du temple de Nara. A partir de la période de Kamakura (1185-1333), les sculpteurs délaissent la terre cuite et l'argile au profit du bois (technique dite yosegi-zukuri).

Hachiman, statue de bois, XIIIe siècle.

De Agostiniw Picture Library/Bridgeman Images



Coll. Dagli Orti/Aurimages

L'ARME DU BUSHI

Ce *tachi* (sabre courbé) et son fourreau étaient bien trop luxueux pour les champs de bataille et n'étaient portés que lors des cérémonies. En haut, à gauche, une garde de sabre *(tsuba)* forgée et gravée par les meilleurs artisans.

***Tachi* et *tsuba* (9 cm de diamètre), vers 1750.**

Emilie Cambier/Musée de l'Armée/RMN

LE PRÉSAGE DE LA GRUE

Cet oiseau est le plus représenté dans l'art du Sud-Est asiatique. Si, en Occident, il a une réputation de maladresse, il est au contraire vénéré dans l'archipel. Pour les Aïnous, le peuple originaire de l'île d'Hokkaido, la grue incarne la vie éternelle, porteuse d'amour et de paix.

Grue, bronze, date inconnue. Hauteur : 1,67 m.

Patrice Schmidt/Musée d'Orsay/Grand-Palais/RMN

Christophe Chavan/Musée de l'Armée/RMN

L'ÉVENTAIL GUERRIER

Accessoire féminin dans les salons occidentaux, l'éventail est adopté dès le XIIe siècle par les chefs militaires pour se rafraîchir, mais aussi comme bâton de commandement, voire comme arme de défense. Ce modèle de type *gunsen* présente l'ornement traditionnel : un soleil rouge sur un ciel doré que l'on retrouve aujourd'hui sur le drapeau national japonais.

Eventail ouvert côté face, date inconnue. Largeur : 46 cm.



Thierry Ollivier/Château de Versailles/Grand-Palais/RMN

LA BOÎTE À SECRETS

La technique du bois laqué, qui utilise la sève du *Rhus Verniciflua*, est présente dans l'archipel depuis plus de sept mille ans. Cette petite boîte en forme de fleur de melon, ornée de chrysanthèmes, fait partie des soixante laques du Japon que Marie-Thérèse d'Autriche légua à sa fille Marie-Antoinette.

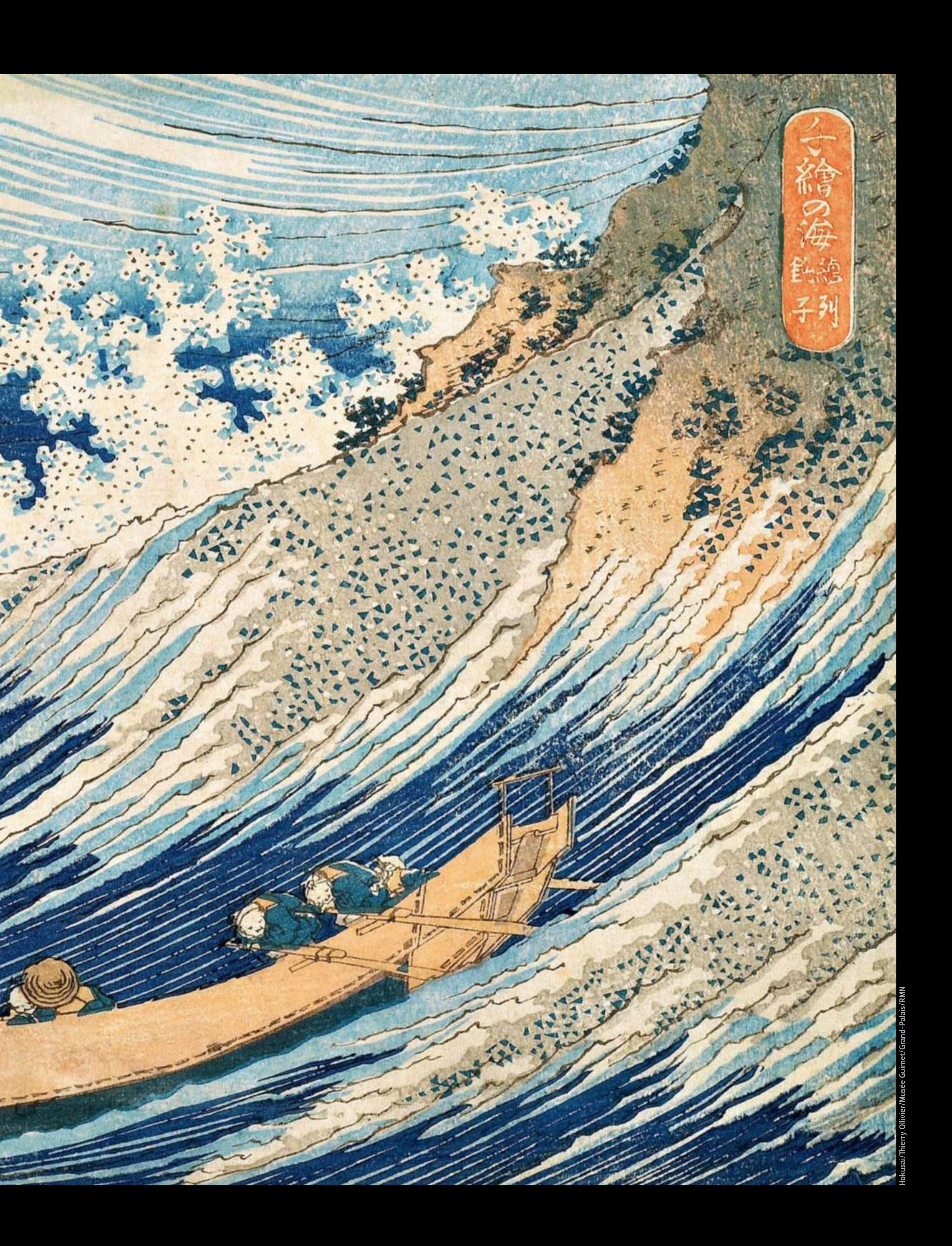
Boîte en bois laqué, date inconnue. Diamètre : 6 cm.



LA «RÉVOLUTION BLEUE»

Une vague géante menace de faire chavirer deux embarcations. Caractéristique de l'*ukiyo-e* («images d'un monde éphémère et flottant»), cette peinture retranscrit un bref moment où la vie peut subitement basculer. Le peintre Hokusai a utilisé le bleu de Prusse importé par les marchands hollandais, les seuls à entrer dans le port de Nagasaki durant la période d'Edo.

Choshi dans la province de Shimosa, *de Hokusai, vers 1832.*


千繪の海
總州銚子

LE CHANT DES DIEUX

Nommé *biwa*, ce luth en forme de poire est dérivé de la traditionnelle *p'ip'a* chinoise. Très populaire durant la période féodale, l'instrument était utilisé pour la musique de cour ou pour accompagner les prêtres-mendiants qui récitaient les textes sacrés, les sutras.

Luth, ivoire, date inconnue.

The Art Archive/Picture Library









UN TRAVAIL D'ORFÈVRE

Au Japon, ce qui est utile doit aussi être beau : le kimono n'ayant pas de poche, les objets usuels étaient transportés dans une boîte fixée sur le vêtement grâce à un *netsuke* en bois, en ivoire ou en porcelaine. Il disparaîtra à l'ère Meiji, lorsque les kimonos seront supplantés par les vêtements occidentaux.

Netsuke, XVIIIe et XIXe siècles. Diamètre : 4 cm.



De bas en haut : Thierry Ollivier/Musée Guimet/Grand-Palais/RMN ; Martine Beck-Coppola/Musée du Louvre/Grand-Palais/RMN ; Ashmolean Museum/TAA/Aurimages

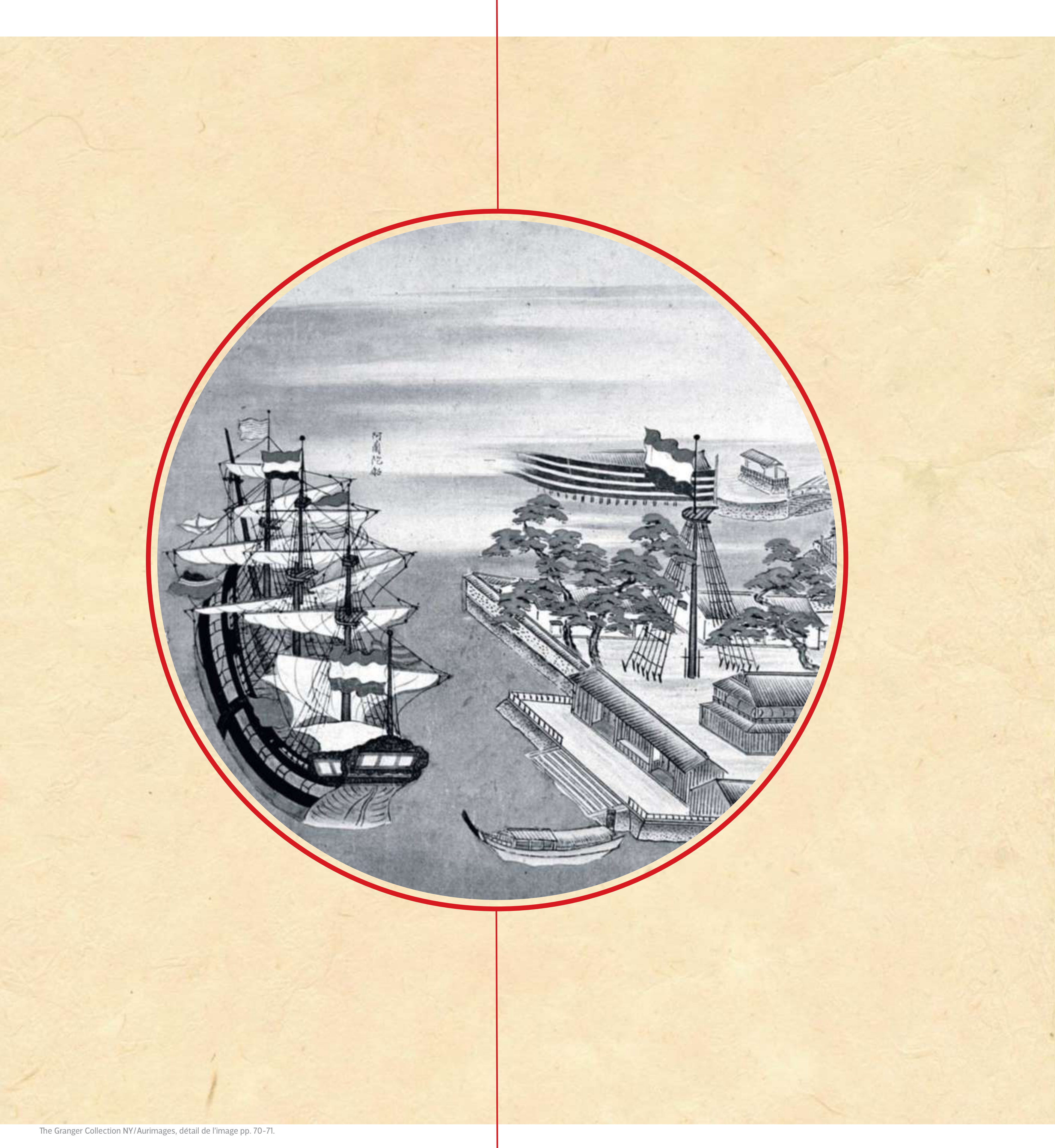


Thierry Ollivier/Musée Guimet/Grand-Palais/RMN

UN KIMONO COMME UN TABLEAU

Orné de dessins de tortues et de plantes aquatiques, ce vêtement d'apparat est caractéristique de l'élégance délicate en vigueur durant la période d'Edo, selon le goût dit *iki*. Il s'agit d'un *uchikake*, que les femmes portaient par-dessus leur kimono lors d'événements exceptionnels.

Surkimono de femme, fin du XVIIIe siècle. Hauteur : 1,85 m.



The Granger Collection NY/Aurimages, détail de l'image pp. 70-71.

De l'isolement à l'ouverture

Rejet et fascination. Du début du XVIIe à la fin du XIXe siècle, le pays connut une période paradoxale. Replié sur lui-même, il s'engagea dans une **politique isolationniste** **(p. 68 à 75)** aux mesures radicales. Premières victimes, les chrétiens, qui furent martyrisés, tel Cristovao Ferreira, jésuite portugais contraint de se convertir au bouddhisme et de prendre un nom japonais pour échapper à la mort. Pourtant, cet archipel cadenassé ne cessa d'attirer les convoitises des nations étrangères. Il aura fallu attendre 1853 pour que l'US Navy fasse sauter les verrous du blocus maritime imposé par le régime des shoguns. Le pays s'ouvrit alors au monde… laissant ainsi la possibilité à des **photographes occidentaux** **(p. 76 à 85)** d'immortaliser un Japon ancestral, isolé pendant deux cents ans.



DEUX SIÈCLES DE SOLITUDE

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, le Japon ferma ses frontières, bannit les étrangers et se replia sur lui-même. Pendant toute cette période, appelée *sakoku* («la fermeture»), le pays du Soleil-Levant, loin de se scléroser, développa son marché intérieur et inaugura une ère de propérité. **PAR LÉO PAJON**

LA CITÉ D'EDO DEVINT LE CENTRE POLITIQUE DU PAYS 1603

Après que le shogun Togukawa fit d'Edo (l'ancien nom de Tokyo) sa capitale, la cité ne cessa de se développer. Ses ruelles regorgaient d'activités, à l'image du quartier des banques, ici sur une estampe d'Hiroshige. A la fin du XVIIIe siècle, Edo sera la plus grande ville du monde, avec plus d'un million d'habitants.



Fine Artimages/Leemage

DeAgostini/Leemage



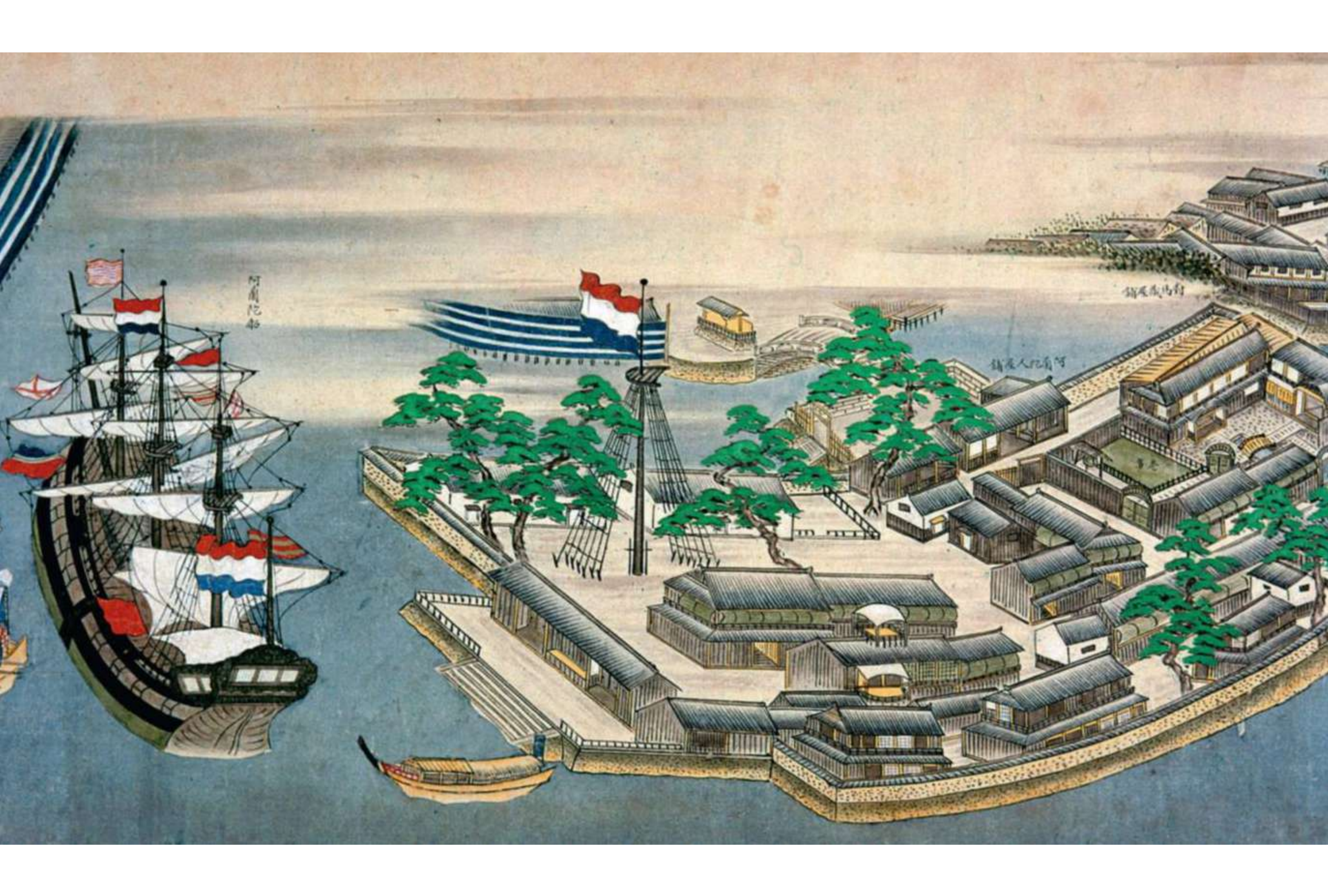
Granger/NYC/Aurimages

À NAGASAKI, LE MARTYRE DE 52 CHRÉTIENS

1614

En 1614, un édit expulsa les jésuites et les moines, suspectés d'ingérence étrangère. Dès lors, les chrétiens qui restèrent sur l'île furent persécutés. En 1622, lors du martyre de Nagasaki (ici, peint par un artiste occidental anonyme du XVIIe siècle), 27 convertis furent brûlés vifs et 25 autres décapités.

Le rejet du christianisme et la méfiance envers les étrangers s'est maintenu jusqu'à la fin de la période d'Edo (1603-1867)



UNE ÎLE ARTIFICIELLE POUR LES HOLLANDAIS 1639

Construite en 1634 dans la baie de Nagasaki, l'île de Dejima devint cinq ans plus tard l'unique territoire japonais ouvert aux marchands néerlandais. A condition d'y vivre confinés, ils étaient les seuls Occidentaux à pouvoir commercer avec l'archipel.



Avant de se couper du reste du monde, le Japon entretenait des relations commerciales avec ses voisins, surtout la Chine

En 1640, une ambassade portugaise partie de Macao débarqua dans le port de Nagasaki, au sud du Japon. A peine ces Européens eurent-ils posé le pied sur le sol nippon, que quatre de leurs négociateurs et cinquante-sept hommes d'équipage furent arrêtés, puis décapités en place publique. Le shogunat, le gouvernement militaire du Japon, n'épargna que treize personnes, chargées de faire parvenir la nouvelle de l'exécution jusqu'à Macao, accompagnée de cette terrible menace : «Si le dieu des chrétiens lui-même osait mettre le pied sur le territoire japonais, il subirait le même sort.» Cet épisode sanglant apprit aux Occidentaux que les Japonais ne plaisantaient pas avec le *sakoku*, la politique d'isolement mise en place quatre ans plus tôt.

Premières mesures radicales : l'expulsion puis le massacre des religieux étrangers

Avant de décider de se couper du reste du monde, en 1636, le Japon entretenait des relations commerciales et culturelles normales avec ses voisins, la Corée et surtout la Chine. Le début des échanges avec l'Europe datait du milieu du XVI[e] siècle, lorsque les premiers missionnaires catholiques s'aventurèrent dans l'archipel. Mais cette présence étrangère occidentale finit par être perçue comme dangereuse. «L'influence chrétienne minait les fondements mêmes de la société japonaise par son message égalitariste, par son internationalisme et la soumission au moins théorique à une puissance spirituelle étrangère, incarnée par le pape à Rome», souligne Robert Calvet, auteur du livre *Les Japonais* (éd. Armand Colin). Surtout, le Japon était miné par des guerres civiles incessantes que les catholiques furent accusés d'attiser. Au début du XVII[e] siècle, les chrétiens se mêlèrent ainsi aux révoltes paysannes qui agitèrent les campagnes. Pire, on suspecta les catholiques européens d'avoir des intentions un peu moins avouables que la seule évangélisation des populations et de préparer ni plus ni moins la colonisation de l'archipel… C'est du moins ce que soufflèrent les protestants anglais et hollandais à l'oreille des dirigeants japonais pour tenter de gagner leurs faveurs. Les missionnaires n'avaient-ils pas déjà aidé les pouvoirs ibériques à envahir les empires précolombiens et les Philippines ?En 1614, un premier édit d'expulsion de religieux était pris. Vingt-deux moines, cent dix-sept jésuites et des centaines de catéchistes furent embarqués de force pour l'île de Formose (l'ancien nom de Taïwan) et pour la Chine. Des missionnaires furent arrêtés, condamnés à mort par crucifixion ou torturés jusqu'à ce qu'ils renient leur foi.

L'imagination des bourreaux fut alors sans limites si l'on en croit les descriptions qu'en fit à l'époque l'historien jésuite Pierre-François-Xavier de Charlevoix (1682-1761). On blessait les suppliciés en leur entaillant le cou à la scie, avant de verser du sel sur la plaie. A d'autres, les bourreaux plantaient des crochets de fer dans les oreilles, puis les traînaient avec des cordes sur le sol, avant de les frapper au visage à coups de sandales. Capturé en 1633, le supérieur jésuite Cristovao Ferreira connut le supplice de la fosse : il fut suspendu par les pieds, le corps à moitié immergé dans un trou rempli d'immondices, les tempes entaillées pour empêcher que l'arrêt de la circulation sanguine ne provoque une mort trop rapide. Après cinq heures de martyre, le missionnaire renia sa foi. Libéré, il changea de nom pour devenir Sawano Chuan, puis s'installa à Nagasaki et épousa une Japonaise. Converti au bouddhisme, il participa à des procès contre ses anciens coreligionnaires. En 1736, trois ans après sa conversion forcée, Cristovao Ferreira rédigea un pamphlet sur les dangers du catholicisme : *La Supercherie dévoilée*.

Les Japonais chrétiens furent, eux aussi, persécutés. Pour les repérer, les autorités inventèrent la cérémonie du *fumi-e*. Les individus suspects étaient obligés de fouler aux pieds des images pieuses. Ceux qui manifestaient le moindre signe d'hésitation étaient arrêtés. Les chrétiens ainsi démasqués, et qui refusaient d'abjurer leur foi, étaient exécutés. Certains furent jetés vivants dans le cratère du mont Uzen, un volcan en activité non loin de Nagasaki, sur l'île de Kyushu. ●●●

DES CANONNIÈRES AMÉRICAINES FINIRENT PAR BRISER LE BLOCUS **1853**

Nombreux furent les navires russes, français ou britanniques (ici représentés sur cette estampe du XIX[e] siècle) qui tentèrent de rompre l'isolement japonais. Sans succès. Il fallut pour cela attendre un coup de force du commodore de l'US Navy, Matthew Perry, venu avec quatre canonnières dans la baie d'Edo.


Château de Shimabara

«L'ANGE DE DIEU» QUI S'ATTAQUA AU SHOGUN

Fils d'un samouraï reconverti au christianisme, Amakusa Shiro, 17 ans, surnommé «l'ange de dieu», prit les armes contre le shogun qui réprimait les chrétiens à la fin des années 1630. A la tête d'une armée de 40 000 paysans, il marcha sur Edo, la capitale. Mais le shogun Tokugawa Iemitsu lui opposa une armée de 150 000 hommes. Le 12 avril 1638, les révoltés furent exterminés. Quant à Amakusa Shiro, il sera capturé puis décapité, et sa tête exposée sur une pique pour dissuader les chrétiens de prendre le chemin de la rébellion.

●●● La politique isolationniste imaginée par le shogunat, commencée avec les expulsions et les massacres de chrétiens, se poursuivit avec une série de mesures radicales destinées à fermer hermétiquement le pays. Les ressortissants japonais se virent interdire la sortie du territoire, sous peine de ne pouvoir y revenir. Des marins emportés loin des côtes par le courant ou une tempête se trouvèrent ainsi contraints à l'exil. Ceux qui étaient partis vivre à l'étranger encouraient la peine de mort s'ils posaient à nouveau le pied sur leur terre natale. En 1636, le shogun Tokugawa Iemitsu décida que les métis et leurs parents japonais devaient être, eux aussi, condamnés au départ. Dans le même temps, pour éviter que les Japonais fuient la dictature qui se mettait en place dans l'archipel, on détruisit tous les navires d'une capacité supérieure à 2 500 tonneaux, les seuls capables de tenir la haute mer.

Malgré un commerce extérieur limité, les villes connurent un formidable essor

Si la politique japonaise peut paraître radicale, l'isolement ne fut cependant jamais total et les ports de Nagasaki et Hirado (pointe sud-ouest de l'archipel) restèrent actifs et ouverts à certains navires étrangers. «Un commerce limité fut maintenu avec la Compagnie hollandaise des Indes orientales, pour laquelle pouvaient d'ailleurs travailler des marchands non hollandais, précise Robert Calvet. Les "Hollandais" furent cantonnés à Dejima, un îlot artificiel au large de Nagasaki, dont ils n'étaient pas autorisés à sortir. La Chine eut droit aussi à des relations limitées, via Nagasaki. La Corée très proche put maintenir son commerce avec la province méridionale de Satsuma.» Dans les zones où les échanges se poursuivirent avec les étrangers, des agents veillaient à ce qu'aucune marchandise prohibée n'entre sur le territoire nippon. Pour s'en convaincre, il suffit de lire le témoignage de Carl Peter Thunberg, envoyé de la Compagnie des Indes hollandaises qui débarqua à Nagasaki en 1776 : «Tout Européen est d'abord visité sur le vaisseau, et ensuite à terre ; on fouille dans ses poches, on tâte ses habits, on lui passe la main sur le corps, sur les cuisses même, jusque sur les parties de ceux d'un rang inférieur, et on cherche dans les cheveux des esclaves. Tous les Japonais qui viennent à bord sont sujets à la même perquisition, excepté les *banjos* (officiers) supérieurs. On découvrit un perroquet dans les culottes d'un sous-officier, l'oiseau se mit à parler tandis qu'on fouillait son maître.»

Les Japonais faisaient preuve d'une vigilance extrême, sondant les planches pour vérifier qu'elles n'étaient pas creuses, enfonçant des aiguilles jusque dans les fromages. Les douaniers du shogun étaient régulièrement remplacés de manière à ce qu'aucun lien d'amitié ne se nouât avec les étrangers. Aucune des grandes catastrophes humaines ou naturelles traversées par le Japon lors de ces deux siècles de solitude n'entama la politique isolationniste. Les famines (de 1641 à 1642, puis de 1782 à 1787, occasionnant des centaines de milliers de victimes), le tremblement de terre du Kanto en 1703 (150 000 morts), ou l'éruption du mont Fuji en 1707 (des milliers de disparitions) n'affaiblirent la détermination des dirigeants. Plus étonnant, comme l'explique Robert Calvet, la fermeture, loin d'avoir eu sur l'archipel l'effet sclérosant auquel on aurait pu s'attendre, engendra un formidable essor économique, démographique et culturel. «Avec la longue période de paix qui s'ouvrit, les villes se développèrent. Des routes pavées furent tracées, le long desquelles fleurissaient les auberges, et les boutiques. Un intense commerce de proximité se mit en place pour approvisionner les provinces.» Preuve de ce dynamisme, à la fin du XVIIIe siècle, Edo (qui s'appellera plus tard Tokyo) devint la plus grande ville du monde. Elle dépassait le million d'habitants. A la même époque, se développèrent le sumo, le théâtre de marionnettes et le kabuki (théâtre traditionnel) ou encore l'art culinaire.

Pour se tenir au courant des avancées scientifiques hors de leurs frontières, les Japonais mirent en place une politique habile, le *Rangaku* (littéralement, «Etudes hollan-

En 1787, envoyé par Louis XVI, Jean-François de Lapérouse tenta d'établir des relations commerciales avec le Japon. En vain…

daises»). Chaque année, les commerçants hollandais étaient ainsi autorisés à présenter leurs hommages au shogun, à Edo. Les autorités en profitaient alors pour se faire dresser un compte rendu des événements en Europe et dans les territoires asiatiques sous influence occidentale. Ils réclamaient aussi des journaux, des livres (interdits dans les premiers temps du *sakoku*), ou encore des présentations des dernières avancées technologiques. Ainsi, entre le XVIIIe et la première moitié du XIXe siècle, des milliers d'ouvrages occidentaux seront traduits en japonais et se répandront dans l'archipel. Ces livres évoqueront des sujets aussi neufs et divers que l'apparition des microscopes, des montgolfières, du moteur à électricité statique, les progrès de l'horlogerie ou de la médecine. Un tour de force si l'on songe que les traducteurs d'alors avaient appris à parler des langues complexes, comme le français, sans jamais rencontrer d'autochtones. Isolé, cadenassé, le Japon, et notamment son artisanat haut de gamme, ne cessa pourtant jamais d'attirer la convoitise des autres nations. Elles tentèrent d'imposer des échanges, longtemps sans succès.

Ce fut le cas de la France, qui envoya le comte Jean-François de Lapérouse en mer du Japon en 1787. Dans un ordre de mission qu'il remit à l'explorateur, le roi Louis XVI commandait de s'assurer secrètement que le gouvernement du pays du Soleil-Levant opposait «des obstacles invincibles à tout établissement». Le souverain se demandait également «si, par l'appât des pelleteries (fourrures), qui sont pour les Japonais un objet d'utilité et de luxe, on ne pourrait pas engager les ports de la côte de l'Est et du Nord-Est à admettre des bâtiments qui leur en apporteraient, et à donner en échange les thés, les soies et les autres productions de leur sol et les ouvrages de leurs manufactures.» Lapérouse visita les îles Ryukyu et découvrit un détroit entre les îles d'Hokkaido et de Sakhaline, qui porte aujourd'hui son nom, mais échoua à établir des relations commerciales avec le Japon. Plus tard, en 1804, un homme d'Etat russe, Nikolaï Rezanov, envoyé par le tsar Alexandre Ier, essaya d'amadouer les Japonais. Rezanov débarqua à Nagasaki avec de nombreux cadeaux, accompagné de pêcheurs japonais ayant fait naufrage sur les côtes russes et qui souhaitaient revenir dans leur patrie. Mais les négociations avec le shogun restèrent au point mort et, suprême affront, les cadeaux furent renvoyés.

Dépassés technologiquement, les Japonais furent incapables de riposter à l'armada occidentale

Les Anglais, eux, réussirent à entrer dans le port de Nagasaki en 1808, par la ruse : le *HMS Phaeton*, une frégate de la Royal Navy, avait hissé un pavillon hollandais, trompant ainsi la vigilance des Japonais. Une fois dans la baie, les Britanniques firent tonner les canons, menaçant de détruire les bateaux nippons, et exigèrent qu'on les ravitaille en vivres. Incapables de résister, les Japonais cédèrent. Mais en 1825, le shogunat adopta «l'édit pour repousser les navires étrangers» : les autorités côtières eurent pour ordre d'arrêter ou d'exécuter tout étranger qui mettrait un pied sur le territoire. C'est ainsi qu'en 1837, un navire marchand américain, le *Morrison*, essuya des tirs de barrage à l'approche des côtes d'Uraga (à l'entrée de la baie de Tokyo) alors qu'à son bord se trouvaient… sept naufragés japonais que l'on ramenait chez eux. Le *Morrison* jeta d'abord l'ancre à bonne distance de l'artillerie nippone… mais bientôt, encerclé par des dizaines de petits bateaux, il dut faire demi-tour sans que les rapatriés puissent débarquer.

Il fallut une démonstration de force sans précédent pour que le shogunat finisse par céder. En 1853, le capitaine de vaisseau américain Matthew Perry fut chargé par le président Franklin Pierce de remettre un «message d'amitié» à l'empereur. En réalité, il s'agissait d'une injonction à suspendre sa politique isolationniste. Quatre canonnières (le *Mississippi*, le *Plymouth*, le *Saratoga* et le *Susquehanna*) jetèrent l'ancre dans la baie d'Edo, le 8 juillet 1853. Comme ses prédécesseurs, Perry se vit refuser l'entrée sur le territoire. Le commandant déploya alors ses navires, bientôt surnommés «bateaux noirs» par les Japonais en raison de la couleur de leur coque badigeonnée de goudron, et fit pointer les batteries de canons en direction de la ville. Puis Perry envoya une lettre d'intimidation à ses adversaires, dans laquelle il promettait une défaite cuisante aux Japonais s'ils choisissaient d'engager le combat. Dépassés technologiquement, les assiégés furent incapables de riposter. Mais pour s'assurer que les Japonais tenaient leur engagement, Perry revint, en février 1854, avec une flotte deux fois plus nombreuse et composée de navires français, hollandais, britanniques et russes. Le 31 mars, Perry et les représentants du shogunat signaient la convention de Kanagawa.

Ce traité offrait la possibilité aux Occidentaux de pénétrer dans les ports de Shimoda et de Hakodate, rouvrant le pays au commerce et à la diplomatie internationale. Si la convention de Kanagawa mit fin au *sakoku*, le repli du Japon s'acheva symboliquement le soir du 25 avril 1854. Alors que les navires de Perry mouillaient à Shimoda, l'équipage reçut la visite clandestine de deux guerriers japonais, décidés à partir à la découverte du monde occidental. Leur tentative d'évasion échoua. L'un des deux samouraïs, Yoshida Shôin, continuera cependant à critiquer la politique étrangère du shogunat, jusqu'à ce que ses piques incessantes amènent le gouvernement à le faire exécuter en 1859.

Ce prêcheur enflammé ne professait pourtant rien d'autre que l'amour de la patrie : pour lui, mieux connaître les étrangers était un moyen de leur résister efficacement. Yoshida Shôin incarnait une perte de confiance dans le shogunat, un désir d'ouverture et de modernité qui ne s'exprimera pleinement qu'une dizaine d'années plus tard avec la prise de pouvoir de l'empereur Mutsuhito et l'ouverture de l'ère Meiji. Il en serait alors définitivement fini de cette période dorée où le Japon pouvait se passer du reste du monde. ■

LÉO PAJON



AU PAYS DE L'OR VERT. Des cueilleuses récoltent le thé dans la province de Shizuoka, au sud de Tokyo. Plus de 40 % de la production du pays proviennent encore



CETTE CONTRÉE QUI ÉBLOUIT L'OCCIDENT

Au tournant du XXe siècle, des artistes japonais et des voyageurs européens prirent les premières photos de cet empire. Des images qui allaient fasciner le monde.

AKG Images/Ullstein Bild

de cette région. Dès 1858, grâce à des traités d'entente commerciale avec l'Occident, la culture du thé vert se développa considérablement.

COLPORTEURS OU DISEURS DE BONNE AVENTURE, TOKYO



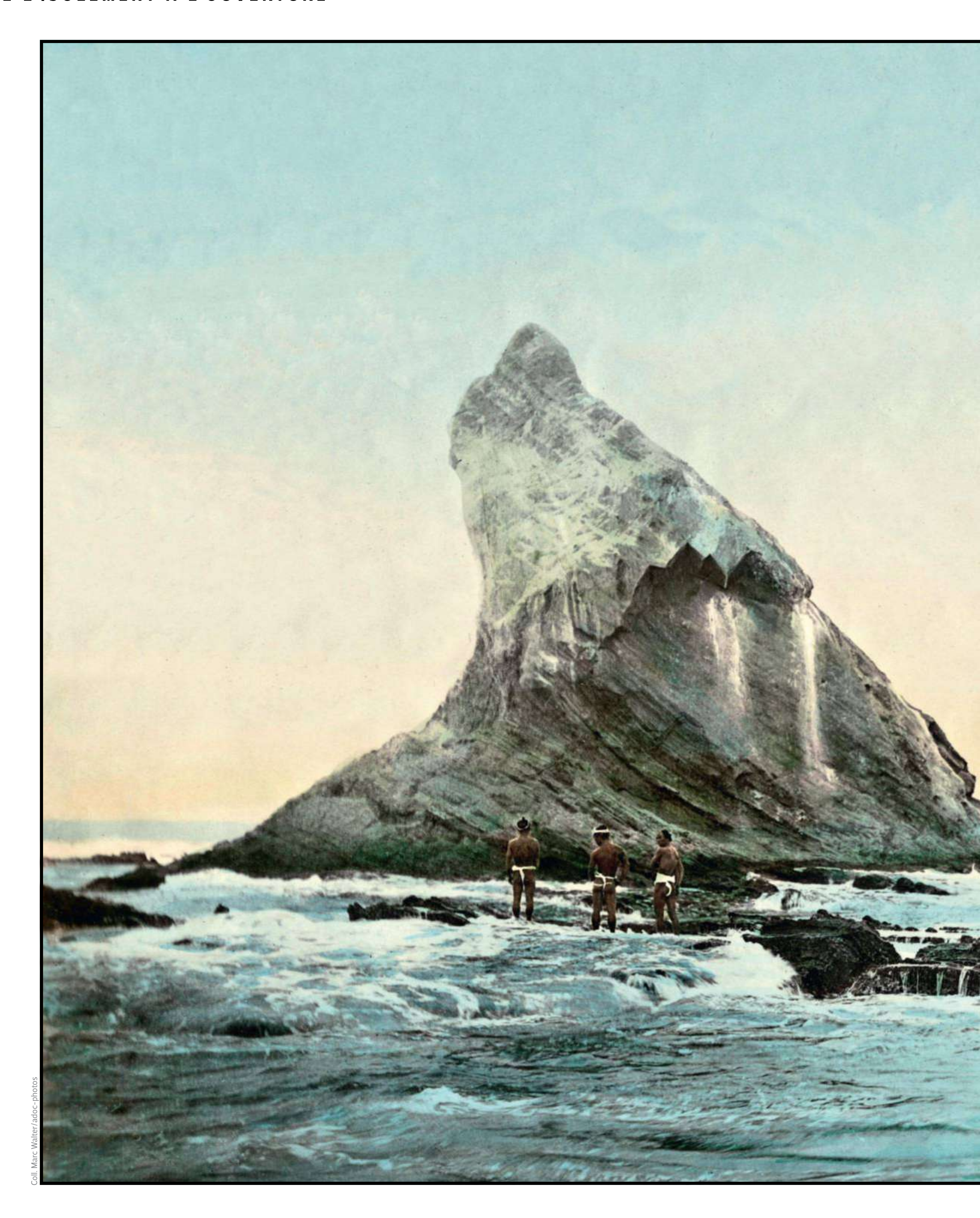
Musée Nicéphore Niépce/Ville de Chalon-sur-Saône/adoc-photos

UNE ÉCONOMIE EN MUTATION. Dans les années 1880, ce commerçant ambulant arpente les rues afin d'y vendre ses paniers, balais et ustensiles. L'ère Meiji (1868-1912), qui voit l'archipel calquer son modèle sur les puissances occidentales, n'en est alors qu'à ses débuts.

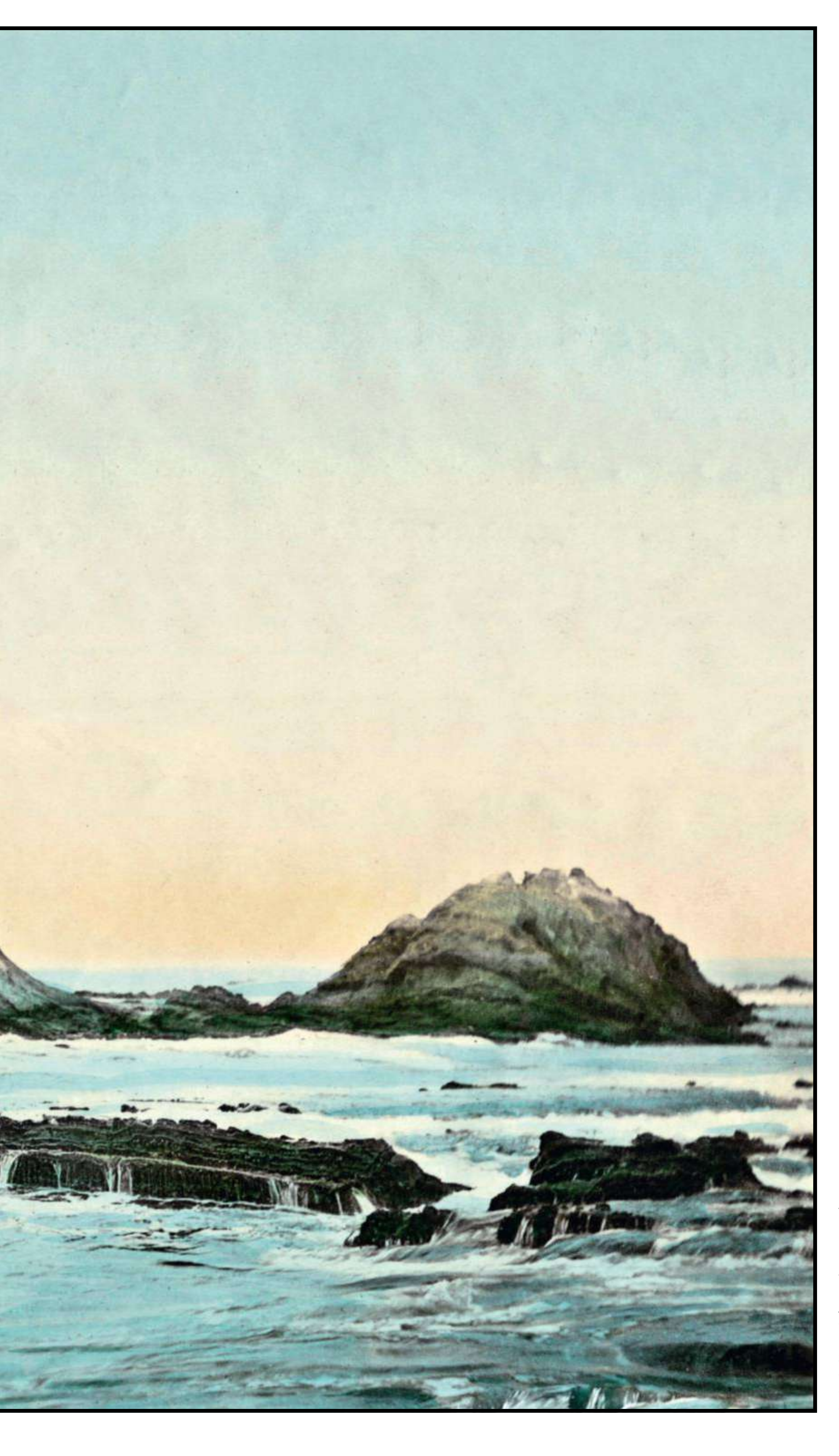
OFFRE TOUTE LA POÉSIE DES PETITS MÉTIERS DE RUE



L'AVENIR AU COIN DE LA RUE. Coiffé d'un feutre à l'occidentale, un Japonais consulte un *uranaishi*, un diseur de bonne aventure. Mêlant diverses techniques (zodiaque chinois, numérologie, chirologie…), cette tradition millénaire a survécu à l'ère d'Edo (1603-1867).



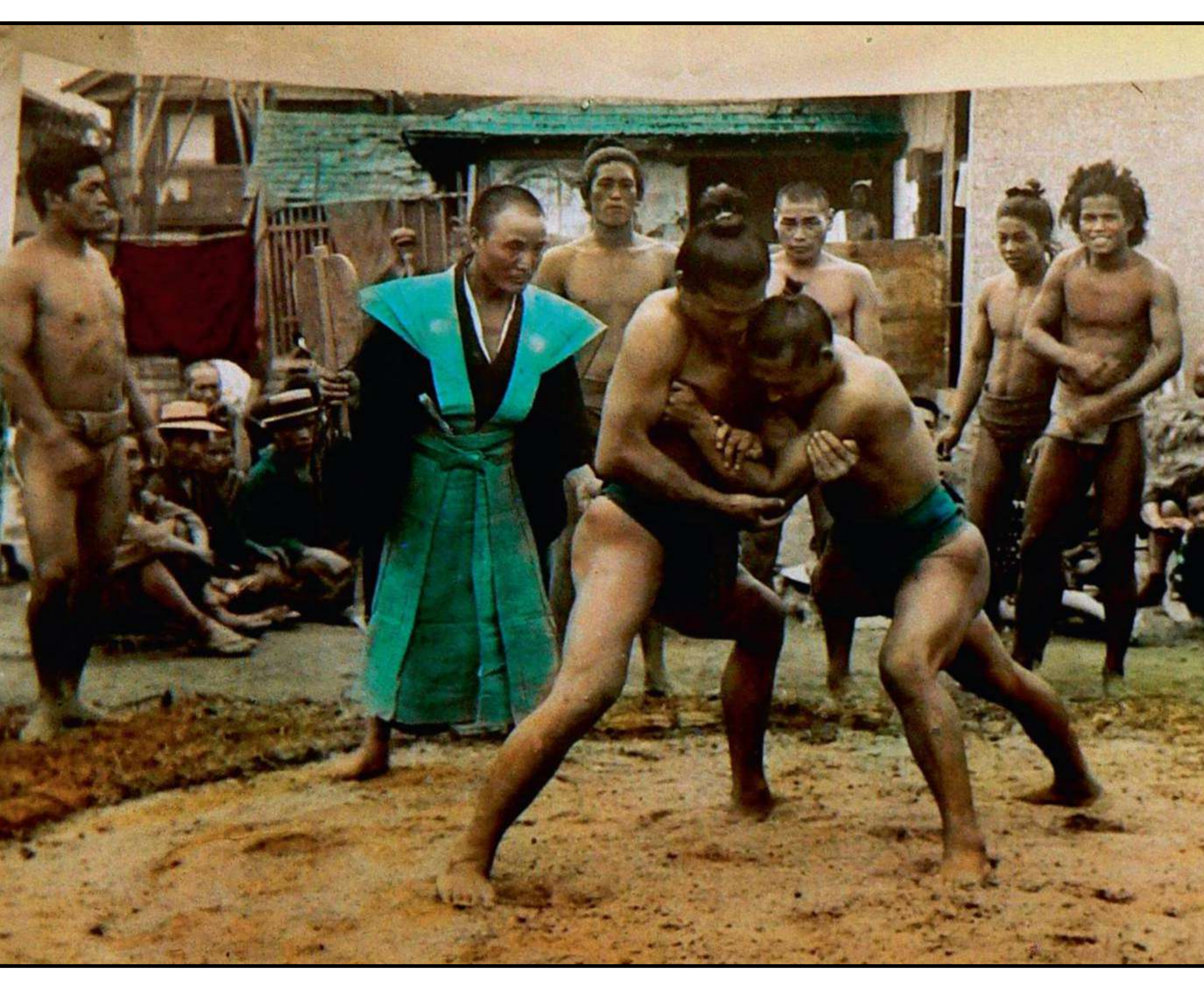
Coll. Marc Walter/adoc-photos



INTERDITE AUX ÉTRANGERS DURANT DEUX CENTS ANS, L'ÎLE D'ENOSHIMA SE DÉVOILE ENFIN

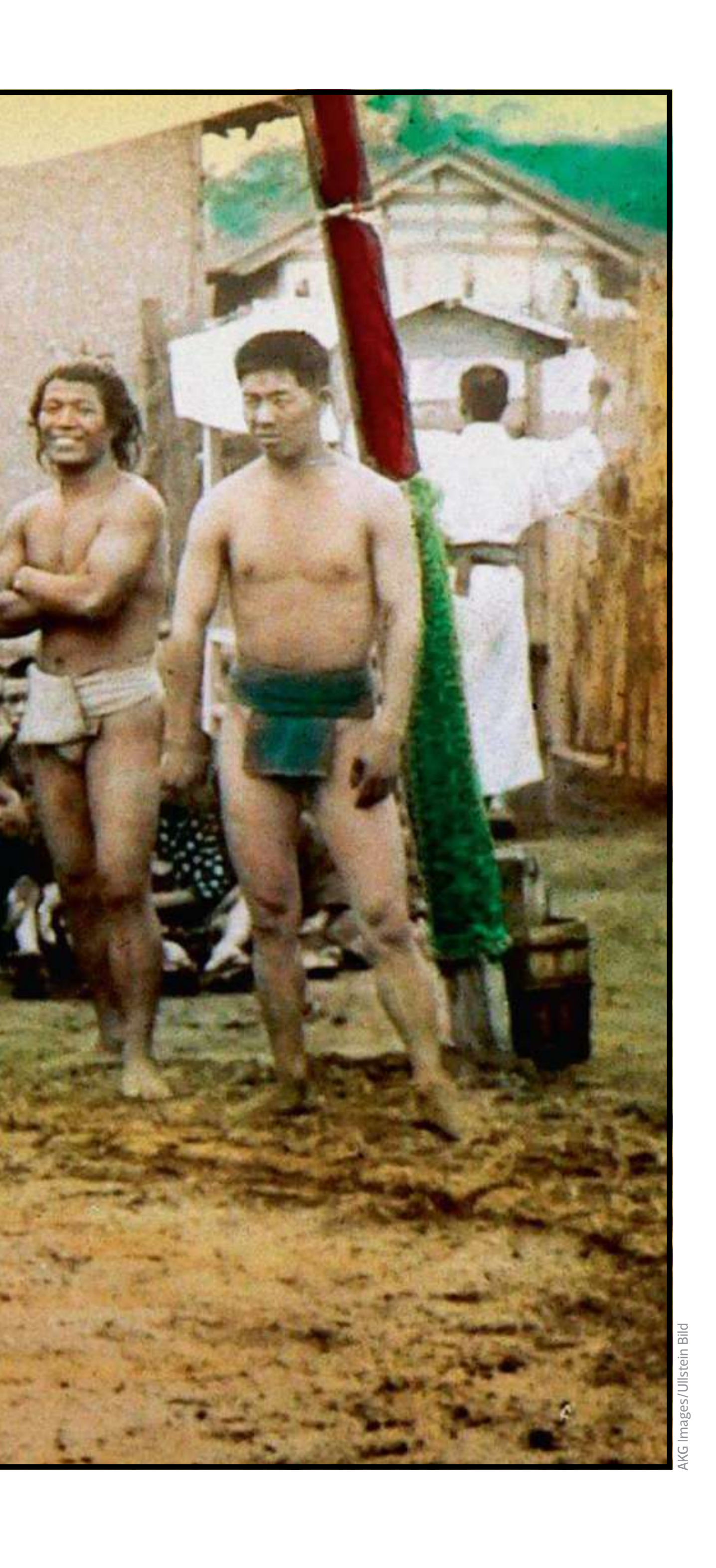
AUX COULEURS D'UNE ESTAMPE. Trois Japonais s'approchent d'un des inquiétants rochers de l'île d'Enoshima, au sud de Tokyo, vers 1900. La photographie a été colorisée grâce au procédé du «photochrome» : le négatif en noir et blanc était transféré sur plusieurs plaques lithographiques, ce qui donnait au final un effet de couleurs saturées, proche des estampes japonaises.

DES TRADITIONS SÉCULAIRES SONT IMMORTALISÉES PAR



LE SUMO, UN SPORT PATRIOTIQUE. Sport national depuis le XVIIIe siècle, le sumo se professionnalise sous l'ère Meiji. Création de syndicats, développement de codes de conduite… Cet art martial devient un symbole nationaliste de résistance face aux influences extérieures.

DES PHOTOGRAPHIES À LA MISE EN SCÈNE SOIGNÉE



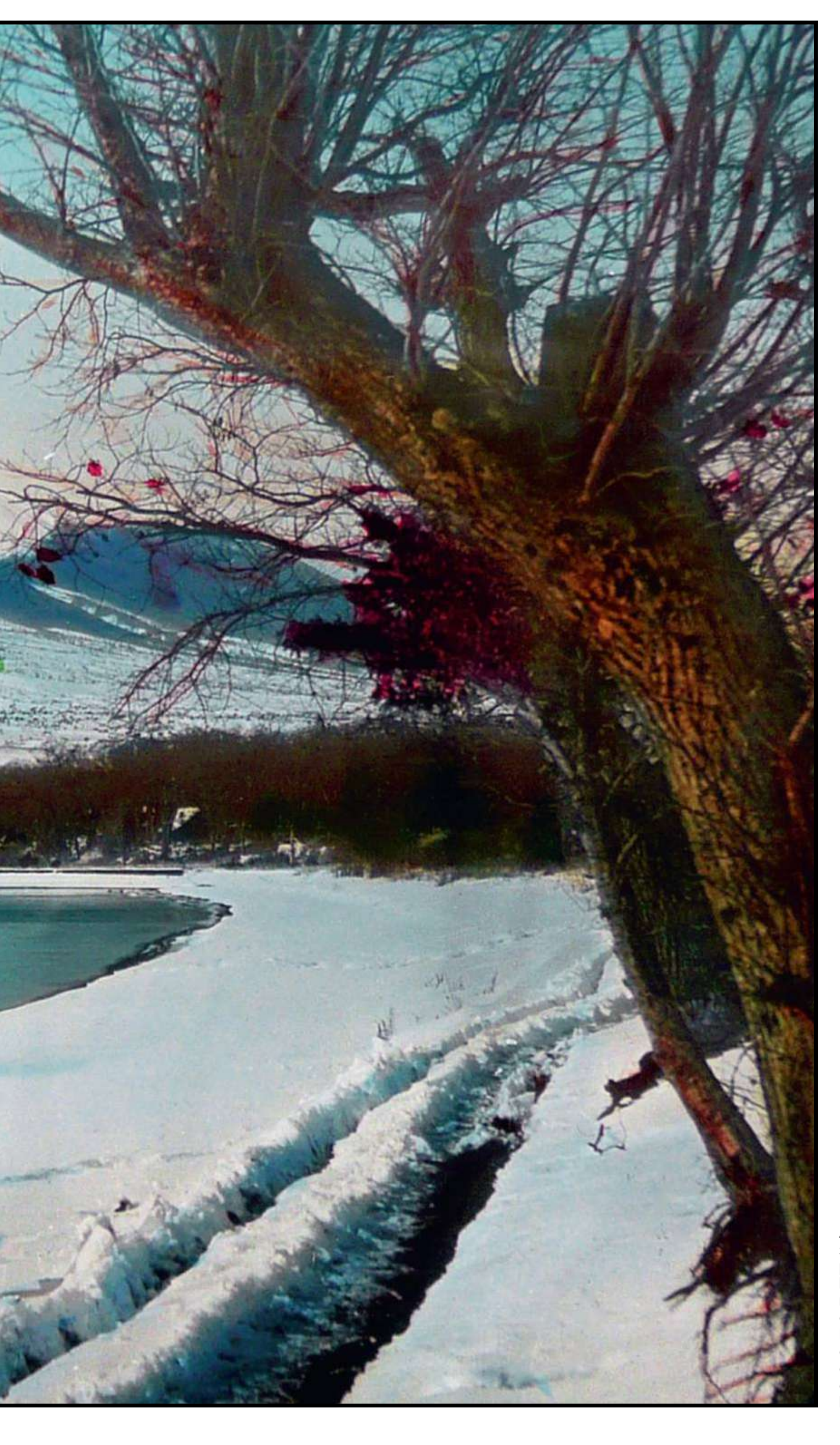
AKG Images/Ullstein Bild

Felice Beato/Lylho/Leemage

DES TATOUAGES PROHIBÉS. Ce *betto* (palefrenier) a le corps couvert de tatouages selon la technique ancestrale de l'*irezumi*. Glorifié au Moyen Age, le tatouage fut interdit au début de l'ère Meiji (1868), le gouvernement voulant protéger son image vis-à-vis de l'Occident.

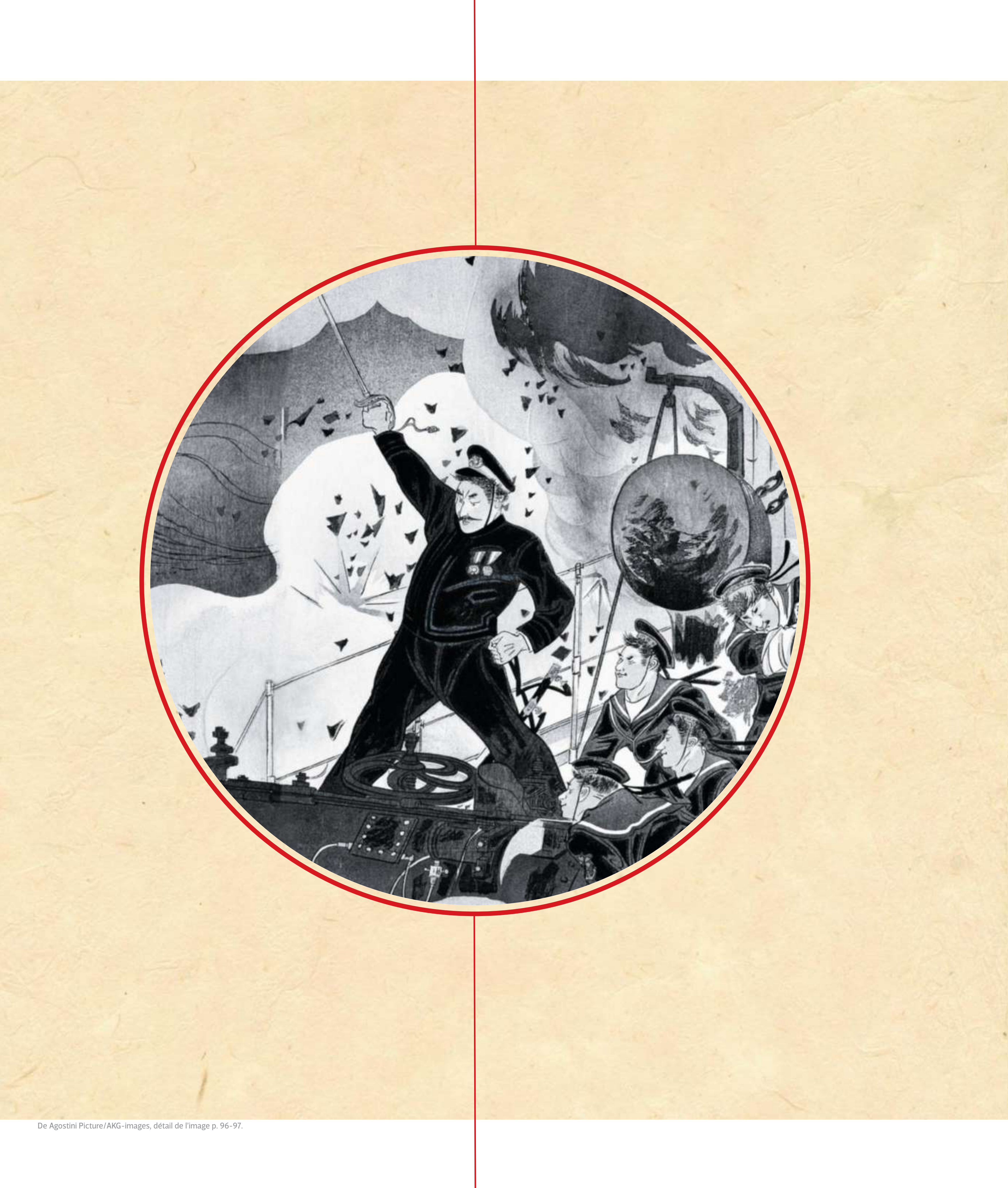


AKG Images/Pictures From History



CE PAYSAGE
DU MONT FUJI
SOUS LA NEIGE
EST DEVENU
LE SYMBOLE D'UN
JAPON ÉTERNEL

AU PIED DU VOLCAN. Sous son *sugegasa* («chapeau de paille»), ce Japonais contemple le Fuji-Yama (3 776 mètres), remarquable par ses neiges éternelles et sa symétrie. Dès les années 1860, le sud de Honshu, l'île principale de l'archipel, devient une étape incontournable pour les voyageurs occidentaux.



De Agostini Picture/AKG-images, détail de l'image p. 96-97.

L'esprit conquérant

Le rêve d'un «Grand Japon impérial»... A partir de 1868 et l'ère Meiji, les **empereurs (p. 88 à 93)** qui se succédèrent avaient la ferme intention de conquérir l'Asie. Les Japonais ne voulaient plus voir leur économie dépendre de l'Occident. Comment alors ne pas convoiter les richesses agricoles de Formose, l'actuel Taïwan, et celles de la Corée ? Le fer et le charbon de la Mandchourie ? Et, plus tard, le caoutchouc d'Indochine ? Avec ses **conquêtes territoriales (p. 94 à 99)** et les sévères défaites infligées à la Russie et la Chine, les deux ogres de la région, le Japon s'imposa comme une puissance expansionniste. Dans l'archipel, une série d'assassinats politiques dans les années 1930 ouvrit la voie aux **militaires (p. 100 à 107).** Un ultranationalisme qui allait mener le pays dans le second conflit mondial.



Les seigneurs de l'archipel s'inclinent ici, en 1868, devant le jeune Mutsuhito. Après 265 ans de shogunat s'ouvre l'ère de la restauration impériale.


Granger Coll. NY/Aurimages

L'EMPEREUR, DIEU VIVANT OU ICÔNE SANS POUVOIR ?

Mutsuhito, Yoshihito, Hirohito... La responsabilité des trois monarques qui ont successivement dirigé le Japon de 1867 à 1989 continue de diviser.

PAR ANNE DAUBRÉE

MUTSUHITO Période Meiji

LE GRAND MODERNISATEUR

Son règne (de 1867 à 1912) est considéré au Japon comme l'«ère des Lumières», celle de réformes radicales qui ont permis au pays de sortir de son isolationnisme. Avec lui, l'archipel obtint, au tournant du XXe siècle, son rang de grande puissance industrielle et politique. Marié à Ichijo Haruko, Mutsuhito a eu – avec plusieurs concubines – quinze enfants, dont cinq seulement parvinrent à l'âge adulte. Il était passionné de poésie, au point d'avoir écrit 125 *gyosei*, (poèmes) durant sa vie. Il mourut le 30 juillet 1912 à l'âge de 60 ans.



Symbole de l'ouverture du Japon sur le monde, le premier portrait de Mutsuhito, en 1875, le représente en costume de cérémonie, à la mode occidentale.

BF/adoc-photos

YOSHIHITO Période Taicho



Hulton Royals Collection/Getty Images

ON LE SURNOMMA «L'EMPEREUR FOU»

Né le 30 août 1879, Yoshihito régna de 1912 à 1926 (il confia la régence à son fils à partir de novembre 1921). Une période qui vit l'essor d'un mouvement libéral. Le Japon se démocratisa sur le modèle occidental. Mais l'empereur, inexpérimenté et à la santé fragile, laissa la division s'installer au sein du gouvernement. Marié à Sadako, il eut quatre enfants avec qui il aimait passer son temps pour oublier le poids de sa fonction, ce qui ne l'empêcha pas d'inquiéter les élites politiques à cause de ses nombreuses liaisons. Il mourut le 25 décembre 1926.

En 1912, Yoshihito pose ici en uniforme d'officier supérieur. On le sait déjà malade et inapte. Neuf ans plus tard, il sera assisté de son fils, Hirohito, qui assumera la régence.

On ne voit que lui. En ce 26 novembre 1868, dans les rues de Tokyo (jusqu'alors appelé Edo), des dizaines de milliers de Japonais s'inclinent sur le passage d'un somptueux palanquin. Le Tenno (l'empereur) Mutsuhito, 15 ans, vient s'établir dans la nouvelle capitale du pays. La période Tokugawa se termine, dominée jusque-là par les shoguns, ces généraux qui administraient le pays depuis des siècles. Une autre ère s'ouvre, placée sous le signe de la restauration du pouvoir de l'empereur divin, et qui s'achèvera, huit décennies plus tard, avec le désastre de la Seconde Guerre mondiale. Quelle aura été l'influence des trois monarques qui ont successivement dirigé le Japon de 1867 à 1989 ? Leur personnalité, leur vision du monde, ont-elles contribué à orienter la politique du Japon vers un impérialisme expansionniste qui culminera dans l'alliance avec l'Allemagne nazie ? Aujourd'hui encore, les historiens débattent de ce sujet toujours brûlant. Une chose est sûre : «Depuis 660 avant Jésus-Christ, l'empereur a toujours été indispensable au pouvoir politique, car il était considéré comme le prêtre suprême du shintoïsme, le descendant d'Amaterasu, la divinité du Soleil, explique Daniela De Palma, historienne spécialiste du Japon, ancienne professeure à l'université de Rome. Les shoguns avaient besoin de ce symbole pour gouverner, car il leur apportait une légitimité religieuse.» En 1868, c'est donc au nom de cette tradition millénaire que des seigneurs réformateurs renversent le régime féodal déclinant et vont chercher, dans la très conservatrice Kyoto, Mutsuhito, le 122e Tenno du Japon.

Bien décidés à contrer les convoitises occidentales toujours plus menaçantes dans la seconde moitié du XIXe siècle, les nouveaux gouvernants proclament alors l'ère Meiji, «du gouvernement éclairé». Ils comptent sur le Tenno pour unifier la nation et incarner ce nouveau Japon. Le jeune homme se prépare donc à un rôle inédit : celui de chef d'Etat à part entière. Dans son palais, Mutsuhito apprend l'histoire contemporaine. On le pousse à effectuer des voyages en province afin d'affirmer son autorité et se faire adorer du peuple, pour qui l'empereur n'était jusque-là qu'un mythe lointain. Il enchaîne les visites de manufactures, décore des notables, et, en 1872, 20 000 Japonais le contemplent avec dévotion alors qu'il inaugure la ligne de train Tokyo-Yokohama, symbole de la modernité. Sur son passage, ses sujets, conquis, ramassent des poignées de terre en souvenir…

L'agenda impérial est loin de se limiter à ces représentations et à l'accomplissement de rites sacrés. Inspirée du modèle prussien, la Constitution, promulguée le 11 février 1889, confirme la nature divine de l'empereur, mais lui accorde aussi un rôle nouveau en lui attribuant tous les pouvoirs. C'est donc à lui qu'il revient d'édicter les actes administratifs qui décident du sort de la nation. Mais, dans les faits, un cabinet, dirigé par un Premier ministre, gouverne, et les rescrits impériaux ne font qu'avaliser ses décisions… L'empereur serait-il un pantin ? C'est plus complexe… Car Mutsuhito, désireux de donner de la substance à son rôle, joue le rôle de gardien des institutions et déploie en coulisses des trésors de diplomatie pour faire émerger le consensus au sein d'un cabinet souvent tiraillé par les rivalités. L'empereur gagne encore en influence dans les années 1890, au moment où l'on voit apparaître au Japon des ambitions impérialistes, notamment sur la Corée. Dans cette nouvelle ère belliqueuse, le Tenno, pourtant jusqu'alors partisan de la voie diplomatique, endosse son costume de chef des armées. Après avoir déclaré la guerre à la Chine le 1er août 1894, Mutsuhito part ainsi s'établir à Hiroshima afin d'être au plus près de ses soldats.

Peu à peu, l'empire qui se constitue, joint à l'impressionnante industrialisation du pays, vaut à l'empereur de devenir le symbole d'un Japon modernisé, puissance montante de la région aux yeux du monde. Dans le pays même, on lui voue un culte. Après sa mort, en 1912, lorsque le Parlement décide de lui consacrer un sanctuaire à Tokyo, des milliers de volontaires affluent pour l'édifier. En quarante-quatre ans de règne, Mutsuhito a contribué à forger un modèle d'empereur qui servira de référence à ses successeurs, une figure nationale dont le portrait trône dans chaque salle de classe… Difficile de rivaliser avec pareille icône. Son fils, Yoshihito, dit Taisho, en a bien conscience…

L'empereur Yoshihito inquiète son entourage. Il est jugé excentrique et sans autorité

En 1912, c'est naturellement que la vénération des Japonais pour Mutsuhito se reporte sur ce jeune héritier : âgé de 33 ans lorsqu'il lui succède, il est accueilli avec enthousiasme par la presse qui salue un nouvel empereur jugé moderne, en phase avec un Japon qui s'urbanise. Mais son règne sera bref, neuf ans à peine. Neuf années qui ravivent les tensions au sein du pouvoir… Car Yoshihito inquiète dans les couloirs du palais. On le juge excentrique et sans autorité. On s'interroge sur sa santé : il souffrirait en effet de saturnisme et des séquelles d'une méningite enfantine… Dès la première année, les craintes de l'élite dirigeante semblent confirmées par une crise politique qui dégénère en manifestations violentes : le cabinet du Premier ministre Katsura est contraint de démissionner, soupçonné d'avoir profité de l'inexpérience du Tenno pour orienter ses décisions. Lors de l'une de ses rares apparitions publiques, en 1913, à la séance d'ouverture de la Diète, le parlement japonais, l'empereur fait scandale en enroulant les feuilles de son discours, s'en servant comme d'une longue-vue pour épier les députés… De quoi choquer les gardiens de la tradition. Plus grave encore : dans les années suivantes, lorsque le Japon s'engage aux côtés de la France, de la Grande-Bretagne et de la Russie dans la Grande Guerre, Yoshihito ne parvient pas mieux à endosser son rôle. Malhabile à faire émerger un consensus au sein des élites comme le faisait son père, le Tenno laisse le champ libre aux intrigues et aux divisions au sein du gouvernement. Dès 1919, démotivé et malade, l'empereur n'apparaît même plus en public, alors que se multiplient des grèves organisées par les syndicats naissants, qui prennent pour exemple la révolution russe de 1917. En coulisses, la succession impériale s'organise : le gouvernement communique régulièrement sur la santé défaillante du Tenno, préparant un départ inévitable, qui advient en novembre 1921. Yoshihito, «l'empereur fou» comme il sera parfois surnommé, annonce la régence de son fils, le prince Hirohito, avant de s'enfermer dans son palais où

LA CONSTITUTION DE 1889 CONFIRME LA NATURE DIVINE DE L'EMPEREUR

LE MONARQUE DÉCHU

Régent à partir de 1921. il devint empereur en 1926 et régna jusqu'en 1989. Il demeura l'incarnation de l'impérialisme japonais et de ses dérives. L'empereur fut-il marginalisé par un état-major belliciste ou a-t-il eu un rôle actif dans les crimes de guerre ? Le débat reste entier. Marié à la princesse Kuni Nagako, Hirohito eut sept enfants. Passionné de géologie marine, il possédait un laboratoire installé dans son palais, à Tokyo.



Hirohito est photographié ici, en 1949, avec son fils, le prince héritié Akihito. Après la défaite de 1945, il conserva son trône mais n'eut plus qu'un rôle symbolique.

AKG-images

il meurt cinq ans plus tard. Son enterrement, qui donne lieu à de ferventes célébrations, réconcilie soudainement un Japon divisé par la guerre et les querelles sociales.

A posteriori, le nom choisi pour le règne de Hirohito, Showa (Paix céleste), résonne rétrospectivement avec une ironie cruelle, compte tenu du sort du Japon durant la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, en 1921, tout semble sourire au jeune homme, accueilli chaleureusement par les Japonais. Son mariage, puis la naissance de ses enfants, sont relayés avec zèle par la presse : la fonction impériale apparaît régénérée. Et, de fait, Hirohito, admirateur de son grand-père, remplit consciencieusement son rôle. Mais la situation à laquelle il fait face s'avère vite incontrôlable : au tournant des années 1930, les mouvements d'extrême droite nourrissent un climat de violence qui va culminer dans les assassinats d'hommes politiques et dans les ambitions expansionnistes des militaires, déjà très puissants au sein du cabinet ministériel. Bien que le Japon ait opté pour la paix en adhérant à la Société des Nations, à partir de 1928, les heurts avec la Chine se succèdent : postés dans le sud de la Mandchourie depuis leur victoire de 1895, les militaires japonais multiplient les incidents. A chaque fois, le Tenno, mis devant le fait accompli, ne peut qu'avaliser les avancées de l'armée. Celle-ci va jusqu'à tenter un coup d'Etat, sous prétexte de renforcer le pouvoir de l'empereur : dans la nuit du 26 février 1936, à Tokyo, 1 400 militaires occupent ainsi le centre-ville et assassinent le ministre des Finances. Fait exceptionnel, outrepassant son rôle institutionnel, Hirohito ordonne à des officiers loyaux de mater la rébellion. Le putsch n'aura pas lieu. Mais l'armée continue pourtant d'accroître son influence au sein des cabinets successifs, tandis que le Tenno, lui, se cantonne dans un rôle symbolique : un à un, il signe les rescrits impériaux qui entraînent le Japon dans la spirale de la guerre, de l'alliance avec l'Allemagne et l'Italie à l'attaque de Pearl Harbor voulu par le Premier ministre, le général Tojo. Le patriotisme est exalté par la propagande qui diffuse les images de l'empereur passant les troupes en revue. Une image pourtant éloignée de la réalité : passé l'enthousiasme pour les premières victoires, Hirohito, inquiet, aurait multiplié les entrevues avec les figures du cabinet ministériel pour tenter de brider les ardeurs des généraux. Seul le choc des bombardements américains sur Hiroshima et Nagasaki, les 6 et 8 août 1945, y parviendra. Les militaires jusqu'au-boutistes n'arrivent plus à imposer leurs vues au cabinet. Le Premier ministre Suzuki, incapable de dégager un consensus, demande alors au Tenno de trancher. C'est ainsi que le 15 août, pour la première fois, Hirohito s'adresse au peuple à la radio, lui annonçant la reddition du Japon.

L'empereur, qui a été capable d'arrêter la guerre, aurait-il pu l'éviter ? Est-il responsable des crimes commis par le Japon en Asie depuis les années 1930 ? Les avis restent partagés. «Lui-même a toujours soutenu qu'il ne pouvait pas agir différemment dans le cadre de son rôle institutionnel», explique Daniela de Palma. D'autres historiens, comme Michael Lucken, estiment que l'empereur a, certes, été manipulé par les factions fascistes, mais que, dès 1938, il a resserré le pouvoir exécutif autour de lui, a favorisé l'essor de ses proches et suivait quotidiennement les affaires diplomatiques et militaires... L'acte de capitulation en 1945, décidé par Hirohito, montre aussi qu'il aurait pu modifier le cours des évènements plus tôt s'il en avait eu la volonté. Par la suite, nombreux sont ceux qui veulent voir le Tenno jugé. Mais le général américain MacArthur, commandant suprême des forces alliées, préfère enrôler l'empereur dans la démocratisation et la pacification du pays. Vêtu en civil, le Tenno part à la rencontre de son peuple dans les écoles et les hôpitaux, montrant l'image d'un empereur humain. En novembre 1946, l'ouvrage est parachevé lorsque Hirohito promulgue la Constitution rédigée outre-Atlantique : elle consacre la volonté du peuple comme source de légitimité nationale, en lieu et place de celle du Tenno. Celui-ci, déchu de sa nature divine portée par la tradition, privé de son rôle d'artisan du consensus élaboré par Mutsuhito, est désormais cantonné au statut de symbole de la nation. L'héritier de la déesse du Soleil est devenu un homme (presque) comme un autre. ■

ANNE DAUBRÉE

L'ASIE SOUS LA BOTTE JAPONAISE

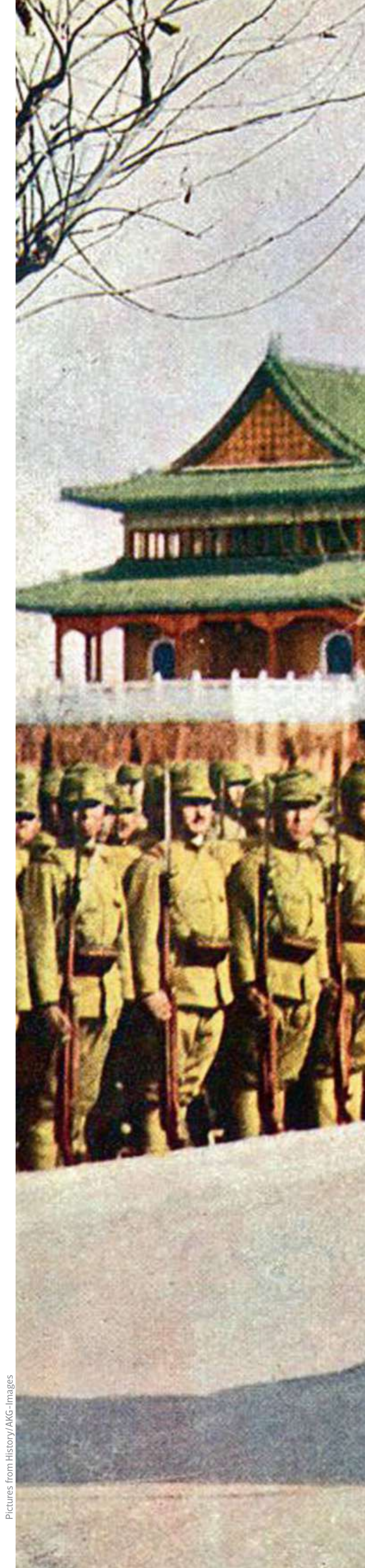
Taïwan, Corée, Birmanie, Chine… Dans la première moitié du XXe siècle, les pays tombèrent les uns après les autres. Partout, les troupes nippones mirent la main sur les richesses, firent régner la terreur et semèrent la mort. Retour sur une épopée sanglante.

PAR VALÉRIE KUBIAK ET JEAN-BAPTISTE MICHEL

1872-1905
LA NAISSANCE D'UNE PUISSANCE IMPÉRIALISTE

Première proie de l'empire du Soleil-Levant : l'archipel Ryukyu, qui s'égrène entre Kyushu, la plus méridionale des quatre principales îles du Japon, et Taïwan. Il fallut sept ans de conflit, de 1872 à 1879, pour que l'empereur annexe ce petit royaume indépendant (il fait toujours partie de la province d'Okinawa). Après cette conquête, les Japonais se tournèrent, en 1894, vers la Corée, profitant d'une révolte paysanne dans ce pays pour intervenir. Ils envoyèrent un corps expéditionnaire de 7 000 hommes, soi-disant pour protéger leurs ressortissants. En quatre mois, les armées nippones déferlèrent sur la Corée, envahirent la péninsule chinoise, voisine du Liadong, ainsi que l'est de la Mandchourie. Si bien qu'en avril 1895, le Japon forçait la Chine de la dynastie Qin à lui céder le Liaodong avec l'enclave de Port-Arthur, Taïwan et les îles Pescadores lors du traité de Shimonoseki.

Les puissances occidentales ne tardèrent pas à réagir. La Russie souhaitait étendre son influence dans cette partie du globe. Avec le soutien de la France et de l'Allemagne, elle somma le Japon de restituer les territoires occupés. Celuici finit par céder et, en échange d'une importante indemnité financière, retira ses troupes en décembre 1895. Contrarié, le Japon allait cependant bénéficier d'un allié inattendu, l'Angleterre. Les Britanniques, voyant d'un mauvais œil la construction d'un tronçon du chemin de fer transsibérien en Chine (le *Transmandchourien*), signèrent un traité militaire avec Tokyo, en 1902. Ils comptaient sur ce pays pour contrer l'influence des Russes dans la région. Cette alliance donna les moyens au Japon de se confronter à l'empire des tsars et, en 1905, à l'issue d'un terrible conflit, d'étendre son emprise sur la Corée, le sud de l'île de Sakhaline et le Liaodong. La route de la conquête lui était ouverte… V. K.



Pictures from History/AKG-Images



UNE ARMÉE IMPÉRIALE TRIOMPHANTE
Ces officiers japonais passent en revue leurs troupes dans les rues de Nankin, en 1937. La capitale du sud de la Chine fut le théâtre de massacres qui firent 300 000 victimes.

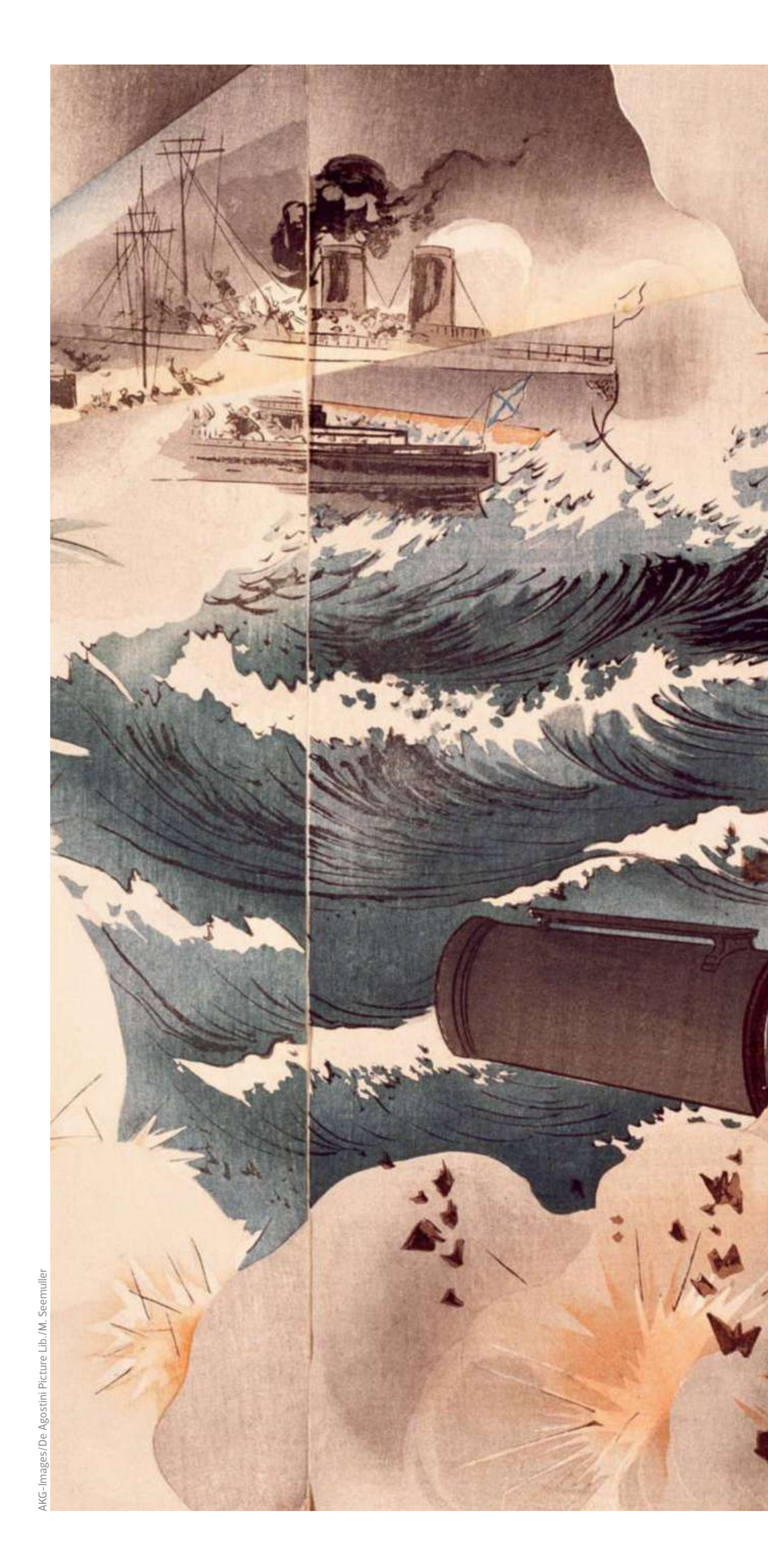
1904-1905

LA CUISANTE DÉFAITE DE LA RUSSIE FACE À L'AMIRAL TOGO

Entre la Russie et le Japon, le ton monte lorsqu'en 1903 le tsar installe entre Vladivostok et Port-Arthur un vice-roi des provinces d'Extrême-Orient. Au grand dam des Japonais qui, dans une frénésie colonisatrice en Asie, cherchent à négocier amicalement les zones d'influence : aux Russes la Mandchourie, aux Japonais le plein contrôle du territoire coréen. Le 8 février 1904, les cuirassés de l'amiral Togo pénètrent dans la rade de Port-Arthur et attaquent les navires russes. Un Pearl Harbor avant l'heure ! Sept bâtiments russes sont envoyés par le fond. La guerre n'est officiellement déclarée que deux jours plus tard, le 10 février. Les forces sont inégales. Mal équipés, les Russes acheminent difficilement leur armement dans cette extrémité de l'empire… pour une guerre dont ils ne saisissent pas tous les enjeux. Face à eux, les Japonais savent qu'ils se battent pour l'essor de leur pays. En outre, la flotte que commande l'amiral Togo bénéficie de canons à longue portée et peut compter sur de nouvelles armes : torpilles, obus à gaz asphyxiant et mines flottantes.

La riposte russe s'organise. Sous le commandement de l'amiral Rojdestvenski, une escadre quitte la Baltique pour rejoindre le Pacifique. Les morts japonais se comptent par milliers : de quoi ébranler le moral des soldats nippons. Mais les Russes jouent décidément de malchance. En octobre, en mer du Nord, une de leurs escadres commence son périple en bombardant… une flottille de chalutiers anglais, qu'ils avaient pris pour des Japonais ! C'est la tempête diplomatique. Pour calmer la colère britannique, le tsar est contraint de verser une indemnité. Après cet impair, l'escadre poursuit son périple en direction de l'Asie mais fait un détour en longeant l'Afrique pour éviter les torpilleurs japonais en mer Rouge. Le chemin est si long qu'au Cap, le 2 janvier 1905, Rojdestvenski apprend la chute de Port-Arthur. Les forces russes ne s'annoncent pas pour autant vaincues. La bataille décisive a lieu le 27 mai, dans le canal de Corée, vers l'île de Tsushima. Les Russes ouvrent le feu sur les Japonais qui ripostent et ne tardent pas à avoir le dessus, grâce à l'effet dévastateur de leurs obus à poudre toxique. La flotte russe est anéantie, avec 34 navires coulés et 4 830 hommes tués. Togo, lui, n'a perdu que trois torpilleurs et une centaine d'hommes. Rojdestvenski, grièvement blessé, est conduit dans un hôpital japonais pour y être soigné. Il y reçoit la visite de l'amiral Togo qui, chevaleresque, le fait libérer.

La victoire du Japon est totale. Par le traité signé à Portsmouth, aux Etats-Unis, le 5 septembre 1905, la Russie cède au Japon la moitié sud de l'île de Sakhaline, la presqu'île de Liaodong, avec Port-Arthur et la voie ferrée sud-mandchourienne. Elle évacue la Mandchourie et reconnaît le protectorat japonais sur la Corée. L'archipel a réussi son pari : devenir une grande puissance sur l'échiquier mondial. **J.-B. M.**



LA CRÉPUSCULE DE L'HOMME BLANC
Sur cette estampe, la redoutable armada japonaise tire ses obus sur les cuirassés russes qui naviguent au large de Port-Arthur (Mandchourie), en mars 1904.

AKG-Images/De Agostini Picture Lib./M. Seemuller





Ullstein Bild/Getty Images

UN SOUVERAIN HUMILIÉ. L'empereur coréen Gojong dans son palais de Séoul : les Japonais lui firent signer de force un traité de protectorat, avant de l'obliger à abdiquer, en 1907.

1905-1945

LA CORÉE ÉTOUFFÉE PAR L'EMPIRE

A l'issue de la première guerre sino-japonaise, en avril 1895, le traité de Shimonoseki reconnaissait l'indépendance de la Corée. Dans les faits, cependant, le pays du Matin calme restait sous la coupe des Russes et des Japonais. Lorsque ces deux nations s'affrontèrent en 1904-1905, le conflit tourna à l'avantage des seconds qui en profitèrent pour évincer les Russes du pays et y instaurer un protectorat… Refusant la colonisation de leur pays, des milliers de Coréens prirent le maquis et s'organisèrent pour résister à l'occupant nippon. Le point d'orgue de cette révolte fut atteint le 26 octobre 1909 lorsqu'un indépendantiste, An Jung-geun – aujourd'hui encore considéré comme un héros national en Corée – abattit le résident général japonais (l'équivalent d'un gouverneur militaire). Les mesures de répression s'avérant insuffisantes pour lutter contre cette guérilla généralisée, les Japonais ne tardèrent pas à opter pour des mesures plus radicales. Après avoir dissous l'armée coréenne en 1908, ils annexèrent purement et simplement la péninsule en 1910, lui ôtant toute souveraineté.

La pacification du régime japonais dans les années 1920 allait relâcher un peu l'étau sur la péninsule coréenne. L'amiral Saito Makoto, gouverneur général de la colonie, lança une politique de «coopération culturelle». Mais derrière cette volonté d'apaisement se dissimulait une politique d'acculturation : des milliers d'instituteurs japonais furent envoyés dans les écoles pour enseigner la langue aux petits Coréens, un comité fut chargé de réécrire l'histoire coréenne pour faire la part belle à l'envahisseur, et des centaines d'œuvres d'art furent pillées et envoyées au Japon. Les spoliations ne furent pas seulement culturelles. L'objectif étant de transformer la colonie en grenier à riz pour nourrir le Japon, près d'un tiers des paysans se vit exproprié au profit des colons.

Lorsque survint la crise économique mondiale de 1929, la Corée allait alors devenir une base arrière industrielle au service des ambitions expansionnistes nippones. Exploitation des ressources minières, construction de barrages et de centrales hydroélectriques, équipement du pays en infrastructures… Mis en place à partir de 1937, un service du travail obligatoire contribua à ce développement.

La «coopération culturelle», imaginée dans les années 1920, n'avait plus sa place dans ce programme. En 1938, la langue coréenne fut interdite à l'école et dans les établissements publics, les familles coréennes étaient incitées à prendre des noms japonais, et les journaux et les associations à nouveau interdits. L'heure de l'assimilation forcée avait sonné. Elle ne prendrait fin qu'avec la guerre, en 1945. **V. K.**

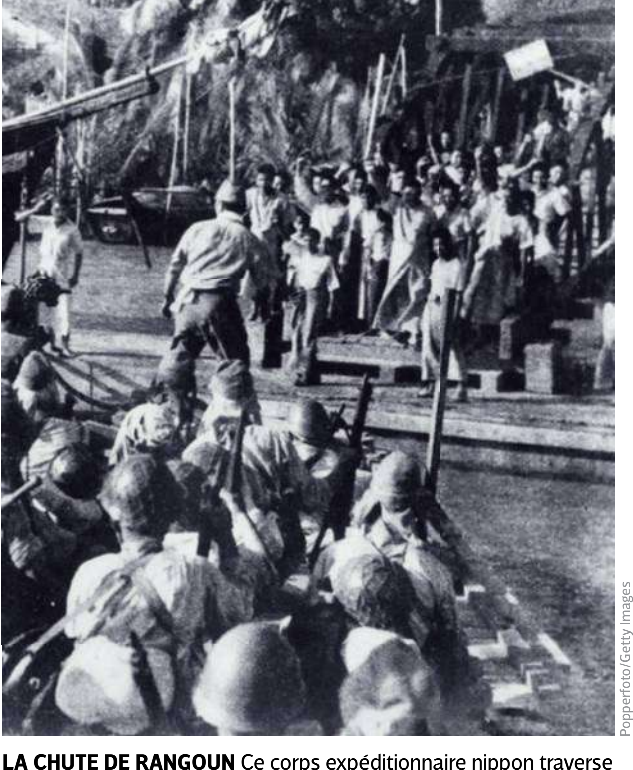
1931-1945

COUP DE FORCE EN MANDCHOURIE

Soudain, une explosion déchira le silence de la nuit. Ce 18 septembre 1931, à 22 h 30, c'est un attentat plutôt minable qui se produisit près du lac Tiuliao, dans le sud de la Mandchourie : une section de 1,50 mètre, sur un seul rail de chemin de fer sous concession japonaise, fut endommagée. Aussitôt, les militaires nippons chargés de la sécurité de la ligne se ruèrent à la recherche des «saboteurs chinois» et prirent d'assaut une garnison postée à quelques encablures de la ville de Mukden (actuelle Shenyang). A 3 heures du matin, la cité était prise. A Tokyo, les autorités tentèrent d'apaiser la situation. En passe aux difficultés de la crise économique internationale, le gouvernement refusa de prendre le risque d'un conflit avec son voisin chinois. Il rappela ses troupes à l'ordre et ordonna un cessez-le-feu. Cet «incident de Mukden» aurait pu en rester là si les dirigeants japonais avaient eu un tant soit peu d'autorité sur l'armée.

En réalité, il n'y eut jamais de saboteurs chinois. Cette opération avait été montée par une poignée d'officiers japonais. A leur tête, l'ultranationaliste Kanji Ishiwara, convaincu que le destin du Japon était de dominer le monde. Leur but : envahir la Mandchourie, un territoire chinois trois fois plus grand que le Japon. Ces officiers n'étaient pas seuls. Ils pouvaient compter sur les troupes japonaises du Guandong qui, depuis 1905, était basées au sud de la Mandchourie. Ce fut donc avec 10 000 hommes, mais sans l'aval de Tokyo, que les comploteurs entreprirent cette invraisemblable conquête. Face à une résistance sporadique des troupes de Tchang Kai-chek, le président de la République de Chine, les villes tombèrent les unes après les autres. L'armée du Guandong mena sa dernière bataille victorieuse dans le nord de la province, à Tsitsikar, le 13 novembre 1931. Il avait suffi de trois mois pour soumettre la Mandchourie. A Tokyo, le gouvernement ne fit pas le moindre geste. Il crut – ou fit semblant de croire – à la thèse des saboteurs chinois.

Pour apaiser les craintes de l'opinion internationale devant ce coup de force, le 9 mars 1932, les officiers japonais instaurèrent un Etat indépendant, le Mandchoukouo. A sa tête, ils installèrent Pu Yi, dernier héritier de l'ancienne dynastie Qing, ex-empereur de Chine détrôné en 1912. En réalité, ce royaume était une pure mascarade derrière laquelle se profilait une dictature militaire. Supervisé par le colonel Itagaki, un des acteurs de l'attentat de Mukden et dirigeant du Mandchoukouo, l'exploitation pouvait commencer. Tandis que le travail obligatoire allait alimenter l'exploitation des gisements de fer et de charbon, un million de colons japonais débarquèrent tout au long des années 1930 pour tirer profit des riches terres de cette province chinoise. **V. K.**



LA CHUTE DE RANGOUN Ce corps expéditionnaire nippon traverse la rivière Salouen, en Birmanie. Leur objectif : prendre la capitale du pays (alors colonie britannique), qui tombera en janvier 1942.

Popperfoto/Getty Images

1937

DES OCCIDENTAUX AU SECOURS DE NANKIN

L'enfer sur terre», «le règne de la terreur»… Dans son journal, le missionnaire américain George Ashmore Fitch semble à court de mots pour décrire ce qui se passa à Nankin à partir du 13 décembre 1937, lorsque les soldats japonais envahirent la capitale du Sud chinois. La veille, la majorité des habitants de la ville avait été évacuée, mais il en restait encore entre 250 000 et 500 000, «ceux qui n'avaient pas eu les moyens de fuir, donc les plus pauvres», précise l'historien Jean-Louis Margolin. Une quinzaine de ressortissants étrangers, des Américains et des Britanniques, deux Allemands et un Danois, décidèrent de rester parmi eux. Pour témoigner, mais également avec l'espoir insensé d'empêcher le massacre annoncé. Ils allaient ainsi mettre en place une «zone de sécurité» de 9 kilomètres carrés à l'intérieur de la ville et dans laquelle ils accueillirent la population civile chinoise – jusqu'à 80 000 réfugiés au plus fort des périls.

A la tête de ce comité international, l'homme d'affaires allemand John Rabe était aussi un membre du parti nazi. Chaque jour, il enregistra les exactions des militaires nippons et rédigea des rapports à l'ambassade du Japon. Il tenta aussi, naïvement, d'alerter Hitler en personne : «Ils continuaient en violant les femmes et les jeunes filles, tuant tous ceux qui offraient la moindre résistance, tentaient de leur échapper ou se trouvaient au mauvais endroit au mauvais moment. Ils violaient même les fillettes de 8 ans et les femmes de plus de 70 ans…» Mais John Rabe ne se contenta pas d'être le témoin impuissant de ces horreurs, il négocia avec les Japonais pour protéger la zone. En vain. Si ceux-ci ne bombardèrent jamais ce périmètre, ils y firent néanmoins de fréquentes incursions à la recherche d'hommes à abattre ou de femmes à violer. Ainsi, le 26 décembre, Rabe écrivait : «Environ 20 000 personnes, à ce qu'on m'a dit, ont été arrêtées, certaines pour le travail forcé. Les autres seront abattues. Nous frémissons silencieusement devant ces mesures barbares. Mais, c'est triste à dire, nous sommes totalement impuissants.» Ces Occidentaux ne se laissèrent pourtant jamais décourager. Jour et nuit, ils nourrirent, soignèrent, réconfortèrent ceux qui s'étaient placés sous leur protection. La nuit, ils chassaient les maraudeurs japonais, allant même jusqu'à s'interposer physiquement. Rabe accueillit jusqu'à 600 réfugiés dans son propre jardin et sa maison.

Le tribunal militaire international de Tokyo, qui jugea ses crimes en 1946, a estimé que, en six semaines, 200 000 Chinois furent tués à Nankin et plus de 20 000 femmes violées. Combien furent sauvés par le comité international et celui qui restera dans l'histoire comme le sauveur de Nankin ? Nul ne le sait. Mais probablement des milliers. **V. K.**

1937-1942

À LA CONQUÊTE DE L'ASIE DU SUD-EST

Nuit du 7 juillet 1937. Le destin de dizaines de millions de Chinois allait basculer dans l'horreur d'une guerre de huit ans. Les raisons pour lesquelles les choses dégénérèrent entre une garnison japonaise en manœuvre et les soldats chinois restent obscures : des coups de feu tirés dans l'obscurité, un soldat japonais mystérieusement disparu, il n'en fallut pas plus pour mettre le feu aux poudres et transformer cet incident en conflit armé. Dans les premiers mois, l'armée nippone progressa rapidement à l'intérieur du territoire : Pékin, Shanghai, Nankin… tombèrent les uns après les autres. Au printemps 1938, la guerre s'enlisa. Les Japonais semblaient occuper près d'un quart du territoire mais, en réalité, ils ne contrôlaient que les villes et les grands axes de communication. Les immenses campagnes de Chine restaient aux mains de la guérilla. Dans une tentative désespérée pour couper les soutiens soviétiques à la résistance chinoise, l'armée du Guandong décida d'attaquer l'URSS depuis le Mandchoukouo voisin. Deux batailles perdues, en juillet 1938 et mai 1939, suffirent à faire abandonner ce projet aux Japonais.

Une autre manière d'affaiblir la résistance chinoise était de l'isoler de ses appuis occidentaux au sud, en coupant les voies d'approvisionnement. Washington s'en alarma : les troupes japonaises basées dans le sud de la Cochinchine menaçaient directement les Philippines et l'Indonésie. Les Américains décrétèrent immédiatement l'embargo total sur leurs exportations de pétrole à destination du Japon. La mesure n'eut pas l'effet escompté. Pris à la gorge par ce blocus, les Japonais décidèrent de s'emparer des ressources pétrolières du Sud-Est asiatique. Dès lors, ce fut l'escalade. La marine nippone fit la démonstration de sa puissance de feu. Après avoir détruit une partie de la flotte américaine dans le port de Pearl Harbor, à Hawaii, le 7 décembre 1941, la machine de guerre japonaise se déploya dans le Pacifique. Singapour tomba en février. En mars, les Japonais chassèrent les Néerlandais d'Indonésie. En mai, ce fut au tour des Américains de s'incliner aux Philippines. L'armée impériale prit aussi possession de la Birmanie et de la Nouvelle-Guinée, menaçant les Indes britanniques et l'Australie. Au printemps 1942, leur empire était immense et leur rêve à portée de destroyer.

Partout, à leur arrivée, les Japonais tentèrent de se donner des airs de libérateur. En Indonésie, ils libérèrent les leaders indépendantistes emprisonnés, promirent l'indépendance aux Philippins et aux Birmans… Mais la réalité fut toute autre. L'armée devait au plus vite contrôler les matières premières et ne tolérer aucune résistance de la part des populations locales. Un nouvel ordre colonial se substituait à l'ancien. Et il fut féroce. **V. K.**



Ces unités de l'infanterie impériale défilent dans le nord-est de la Chine, en 1935. Les Japonais y avaient créé le Mandchoukouo, royaume fantoche, non reconnu par la SDN.



ET LES MILITAIRES S'EMPARÈRENT DU POUVOIR

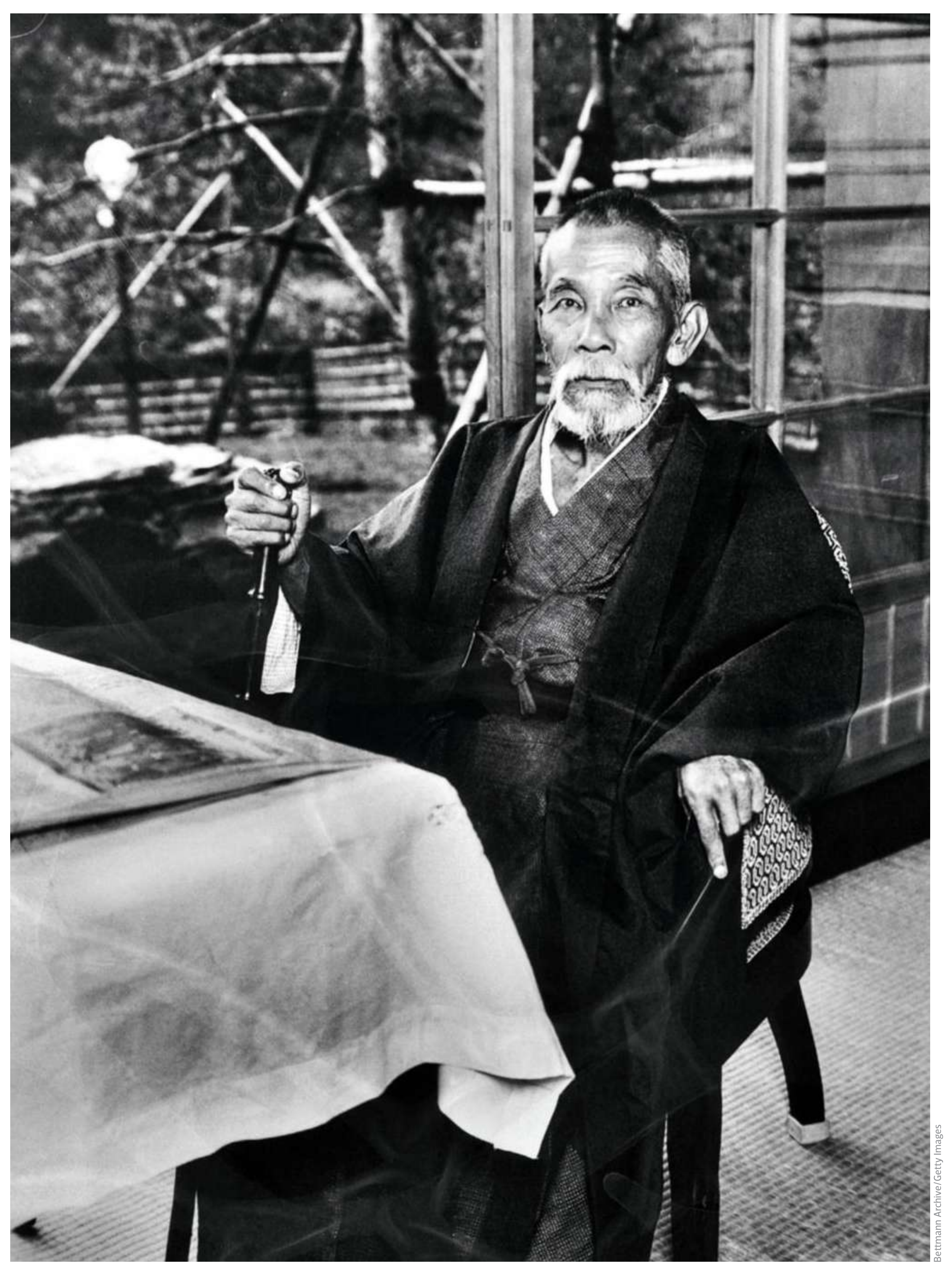
Dans les années 1930, des officiers au patriotisme exalté prétendaient avoir la solution pour sortir le Japon de la crise. Ceux qui s'opposèrent à leur projet furent assassinés.

PAR ANTOINE BOURGUILLEAU





Le 31 décembre 1937, ces enfants en uniforme d'officier, exécutant un salut militaire dans une rue de Tokyo, témoignent de l'emprise de l'armée sur la société.



Bettmann Archive/Getty Images

Ancien journaliste, Inukai Tsuyoshi, ici, chez lui en kimono traditionnel, est devenu le 18e Premier ministre du Japon, en 1931. Il sera assassiné par des ultranationalistes l'année suivante.

Le sanctuaire Yasukuni, à Tokyo, commémore les hommes qui ont sacrifié leur vie pour le Japon. Dans ce temple bâti en 1869, les âmes de millions de soldats tombés pour la gloire de l'empereur sont honorées comme des divinités. C'est devant ce haut lieu de mémoire que deux taxis stoppent, le 15 mai 1932. Neuf jeunes hommes, certains portant un uniforme d'officier de marine, en descendent pour aller s'incliner devant la statue de la déesse du Soleil. Puis, après avoir acheté des amulettes, ils remontent dans les taxis, qui prennent la direction du centre-ville. Leur objectif ? La résidence officielle du Premier ministre, Inukai Tsuyoshi, qu'ils ont l'intention d'assassiner. Et pour que leur coup d'Etat résonne dans le monde entier, leur plan prévoit aussi le meurtre de son prestigieux invité du moment, arrivé la veille des Etats-Unis : Charlie Chaplin. Ainsi pensent-ils faire d'une pierre deux coups : provoquer une crise politique majeure et un incident diplomatique au retentissement international.

Une fois sur les lieux, les conjurés forcent l'entrée de la résidence. Inukai Tsuyoshi vient à leur rencontre et leur propose d'écouter leurs revendications dans une salle de réunion où ses «hôtes» s'installent en silence et se déchaussent en signe de respect. Cette scène surréaliste est interrompue lorsque l'un des comploteurs hurle : «Il est inutile de parler ! Tirez !» Immédiatement, ses camarades sortent leur pistolet et criblent de balles le Premier ministre, qui meurt sur le coup. Par chance, Charlie Chaplin échappe à cette fureur meurtrière : en effet, au moment du massacre, le célèbre créateur de Charlot est en train d'assister à un combat de sumo, la lutte traditionnelle japonaise, en compagnie du fils d'Inukai Tsuyoshi. Les conspirateurs le chercheront en vain avant de quitter les lieux. Dépités, ils déposeront ici et là quelques tracts appelant la population à se soulever et lanceront des grenades dans des vitrines de magasins. Le coup d'Etat, qui entrera dans l'histoire japonaise sous le nom d'«Incident du 15 mai», a fait long feu, mais il va connaître des suites stupéfiantes. Les assassins, s'étant rendus aux autorités, reçoivent un soutien inattendu de l'opinion publique. La cour martiale chargée de les juger reçoit 110 000 lettres demandant la clémence. Chose à peine croyable : tous ces courriers ont été rédigés avec le sang de leurs signataires. Et ce n'est pas tout : neuf volontaires, originaires de Niigata, demandent à prendre la place des accusés. Pour montrer leur détermination, ils envoient aux autorités leurs auriculaires tranchés dans un bocal de formol. Au final, les meurtriers du Premier ministre écopent de quinze ans de prison.

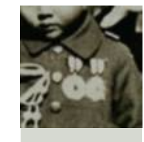
1930 LA CRISE ÉCONOMIQUE FAVORISE LES EXTRÉMISTES

Pour comprendre comment la société nipponne a pu en arriver à une situation aussi paroxystique, il faut remonter au début des années 1930, une période couramment désignée, au Japon, par le terme de *Genkukoju,* (Insubordination) ou encore gouvernement par l'assassinat. Et le fait est, qu'à l'époque, attentats et meurtres politiques sont devenus monnaie courante au pays du Soleil-Levant. La Première Guerre mondiale a vu le Japon s'asseoir aux côtés des vainqueurs du conflit. C'est alors un pays en pleine modernisation et occidentalisation. Les idées socialistes y sont en vogue, comme le souligne l'historien américain Richard Sims dans un essai consacré à la vie politique au Japon de l'ère Meiji (non traduit en français). Sa population, 55 millions d'habitants, se sent à l'étroit dans un archipel dont la superficie fait un peu plus de la moitié de celle de la France. Son économie est fragile tant le pays est dépendant de ressources extérieures. Le spectre de la récession guette, bien avant la crise de 1929. Et cette dernière ne fait que l'aggraver.

Dans ce climat de tensions fleurissent des mouvements patriotiques radicaux, avec à leur tête des chefs charismatiques. L'un d'eux, Ikki Kita, un intellectuel nationaliste, défend un programme simpliste qui flatte les foules : la restauration du Japon ancestral, la «libération» de la Chine et de l'Inde du joug occidental (pour le remplacer par une bienveillante colonisation japonaise, bien sûr), le bras de fer avec l'Occident, et le rejet des institutions démocratiques «barrières entre la nation et l'empereur». Les discours de ce leader belliqueux touchent d'autant plus l'opinion que la classe dirigeante japonaise est alors empêtrée dans des affaires de corruption à répétition. Les responsables politiques sont de surcroît accusés de faire preuve de mollesse face aux Occidentaux. La signature du traité naval de Londres, le 22 avril 1930, entre la France, l'Italie, le Royaume-Uni, les Etats-Unis et le Japon pour limiter et réduire les flottes de guerre de chacun de ces pays est perçue par les extrémistes comme un acte de lâcheté du Premier ministre Hamaguchi. Lui-même est l'objet d'une tentative d'assassinat le 14 novembre 1930, dans la gare de Tokyo. Il meurt des suites de ses blessures un an plus tard et sera remplacé par Inukai Tsuyoshi.

1931 UN FAUX ATTENTAT POUR DÉCLENCHER LA GUERRE

A cette époque, en dehors du Japon, se produisent des événements qui démontrent que la situation est en train d'échapper au pouvoir politique. Depuis 1905, les Japonais sont implantés au nord de la Chine, dans la petite enclave de Port-Arthur. L'armée impériale est alors partagée entre deux courants. D'un côté, le *Tosheiha,* (La voie du contrôle) conservateur et respectueux des institutions ; face à lui, le *Kodoha* (La voie impériale), ultranationaliste, expansionniste et totalitaire, qui considère qu'il peut passer outre les décisions de Hirohito. En 1928, des officiers du *Kodoha* proposent d'envahir la Mandchourie voisine qui pourrait servir de grenier à blé pour l'archipel et, pourquoi pas, de colonie de peuplement. Refus poli mais ferme de l'empereur. Le 18 septembre 1931, une section de voie ferrée exploitée par une compagnie japonaise est détruite par une explosion, •••



DES FEMMES AUX ENFANTS, C'EST TOUTE LA SOCIÉTÉ QUI DOIT MARCHER AU PAS

●●● près de Mukden, dans le sud de la Mandchourie. Seulement 1,50 mètre de rail a été endommagé (et sans doute par des saboteurs nippons), mais les militaires japonais extrémistes accusent aussitôt les Chinois et en tirent prétexte pour envahir la région. L'armée se lance dans une campagne de conquête en complète autonomie du pouvoir politique. La Mandchourie devenue sous contrôle, les militaires créent, quelques mois plus tard, un Etat fantoche baptisé Mandchoukouo, placé sous l'autorité théorique de l'ex-empereur de Chine, Puyi.

Cette invasion provoque la stupeur et l'indignation partout dans le monde. Les condamnations internationales pleuvent, le Japon doit s'expliquer à la Société des Nations (SDN), et les sanctions s'abattent sur un gouvernement qui ne contrôle plus ce que font ses troupes en Chine. A Tokyo, on tente malgré tout de réduire le budget de l'armée, de rappeler les officiers les plus compromis, sans autre effet que d'exciter davantage la colère des nationalistes, dont ceux de la Ligue du sang. Ceux-ci, coup sur coup, en février et mars 1932, assassinent Junnosuke Inoue, chef du parti démocratique constitutionnel, jugé trop libéral, puis Dan Takuma, président de la banque Mitsui, accusé d'avoir spéculé contre les intérêts du Japon.

Deux mois plus tard, c'est la tentative de coup d'Etat du 15 mai dont réchappe Charlie Chaplin. En août 1935, le lieutenant-colonel Saburo Aizawa assassine le chef du bureau des Affaires militaires, Nagata, qui avait eu le tort, à ses yeux, de démettre de ses fonctions un général nationaliste. S'étant introduit par effraction dans le bureau de Nagata, Saburo Aizawa le massacre à coups de sabre. Arrêté par la police, il a droit à un procès à grand spectacle où il plaide coupable et crache sa haine de la démocratie et du personnel politique. «J'ai fini par réaliser que les grands hommes d'Etat, les plus proches du trône, puissants financiers et bureaucrates, tentaient de corrompre le gouvernement et l'armée pour leur propre intérêt», déclare-t-il pour justifier son geste. Son avocat conclut ses plaidoiries par cette terrible menace. «Si la cour ne comprend pas ce qui a guidé le colonel Aizawa, dit-il, un second et peut-être un troisième Aizawa apparaîtront.»

1936 DES COMMANDOS DE CONJURÉS SÈMENT LA MORT DANS LA CAPITALE

Les terribles événements qui vont suivre ont été décrits en détail dans l'ouvrage de l'historien américain John Tolland, *The Rising Sun* (non traduit en français). Il neige à gros flocons sur Tokyo, ce 25 février 1936, et la ville est recouverte d'un épais manteau blanc. C'est dans cette atmosphère feutrée que les propos du défenseur d'Aizawa prennent un tournant prémonitoire. Près de 1 500 conjurés, ce jour-là, sont prêts à agir à Tokyo et dans ses environs pour s'emparer des principaux lieux de pouvoir et déposer le gouvernement – en commençant par en massacrer les représentants. Une centaine d'hommes, menés par le capitaine Ando, se rendent chez le grand chambellan Kantaro Suzuki qui, selon eux, a une mauvaise influence sur l'empereur. Entendant les assaillants entrer chez lui par effraction, Suzuki leur fait face et leur intime de faire ce qu'ils sont venus faire. Ces derniers ne se font pas prier. Le chambellan s'écroule. Le capitaine Ando et sa bande quittent les lieux, non sans avoir assuré à l'épouse de leur victime, médusée, qu'ils n'avaient rien contre lui à titre personnel «mais désapprouvaient sa politique». Suzuki survivra, miraculeusement. C'est lui qui poussera l'empereur à accepter la capitulation, le 15 août 1945.



Le général Senjuro Hayashi, ministre de la Guerre, prononce un discours devant les chefs militaires à Tokyo, en 1935. Cinq ans auparavant, il avait envahi la Mandchourie, sans ordre de l'empereur.



A Tokyo, en février 1936, l'arrestation de soldats, suspectés d'avoir tué des membres du gouvernement, déclenche des émeutes. Contrairement aux apparences, l'opinion soutenait les conjurés.

Au même moment, aux cris de «C'est le châtiment du ciel !», un autre groupe fait irruption chez le ministre des Finances, Takahashi Korekiyo, à qui ils reprochent d'avoir réduit le budget de l'armée. Des coups de feu éclatent. Un coup de sabre sectionne le bras gauche du ministre avant que les tueurs ne l'achèvent en l'éviscérant. Devant sa veuve épouvantée, les assassins s'excusent «pour tout le désordre», puis rebroussent chemin.

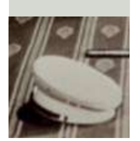
«Les voici donc.» Tels sont les mots que prononce le Premier ministre Keisuke Okada en entendant ses assassins pénétrer dans sa vaste demeure. Le vieil homme s'attend depuis longtemps à un coup d'Etat et il est résigné à mourir avec courage. Son beau-frère, Denzo Matsuo, qui veille sur lui, parvient à le raisonner. Les deux hommes trouvent refuge dans un débarras et entendent les intrus fouiller les lieux. En se penchant pour essayer d'y voir quelque chose, le beau-frère d'Okada fait tomber plusieurs bouteilles de saké qui donnent l'alerte. Pour tenter de sauver ce qui peut l'être, Matsuo sort de la cachette et tente de s'enfuir. Les conjurés l'abattent, pensant avoir à faire à Okada. Ce dernier profite de la confusion pour gagner la buanderie et s'y cacher. Il y restera terré pendant les trois jours que durera le coup d'Etat. Rescapé, il démissionnera peu après. Opposé à la guerre, il jouera un rôle décisif dans l'effondrement du régime militaire du Japon en 1945. En dehors de la capitale, deux autres assassinats sont prévus. Le général Watanabe, en charge du poste prestigieux d'inspecteur de l'entraînement militaire, est massacré dans sa maison dans la banlieue de Tokyo. Le comte Makino, proche conseiller de l'empereur, échappe, lui, à la mort et parvient à s'enfuir.

Pendant que les commandos sèment la terreur, d'autres groupes rebelles se sont rendus maîtres des points stratégiques de la capitale, notamment la Diète (l'Assemblée), le ministère de la Guerre ou encore le quartier général de la police. Les putschistes font alors connaître leurs revendications : ils réclament la dissolution du gouvernement «corrompu et davantage occupé à s'enrichir qu'à régler les problèmes économiques du pays» et la nomination, à la tête du Cabinet des ministres, d'un officier supérieur issu de leurs rangs. L'état-major n'ignore pas que les mutins comptent de nombreux sympathisants au sein de l'armée, y compris parmi les plus hauts gradés. Aussi, les autorités militaires hésitent à intervenir. Doivent-elles se ranger derrière les conjurés ou bien les combattre ?

1937 LE PAYS BASCULE DANS UN CONFLIT MONDIAL

C'est, une fois n'est pas coutume, l'empereur qui apaise la situation. Après deux jours de confusion, où les convois militaires sillonnent la ville et où la loi martiale a été instaurée, il déclare à ses conseillers : «Si l'armée n'est pas capable de mater les rebelles, je vais m'en charger moi-même.» Un édit est publié, au matin du 28 février, enjoignant les mutins à regagner leurs casernes. Pour calmer les esprits, le budget militaire est augmenté dans la foulée. Tout rentre dans l'ordre et Keisuke Okada peut reparaître au grand jour. Mais désormais, quelque chose s'est brisé.

A PARTIR DE 1937, LES MILITAIRES, TOUT-PUISSANTS, PARLENT À LA PLACE DE L'EMPEREUR



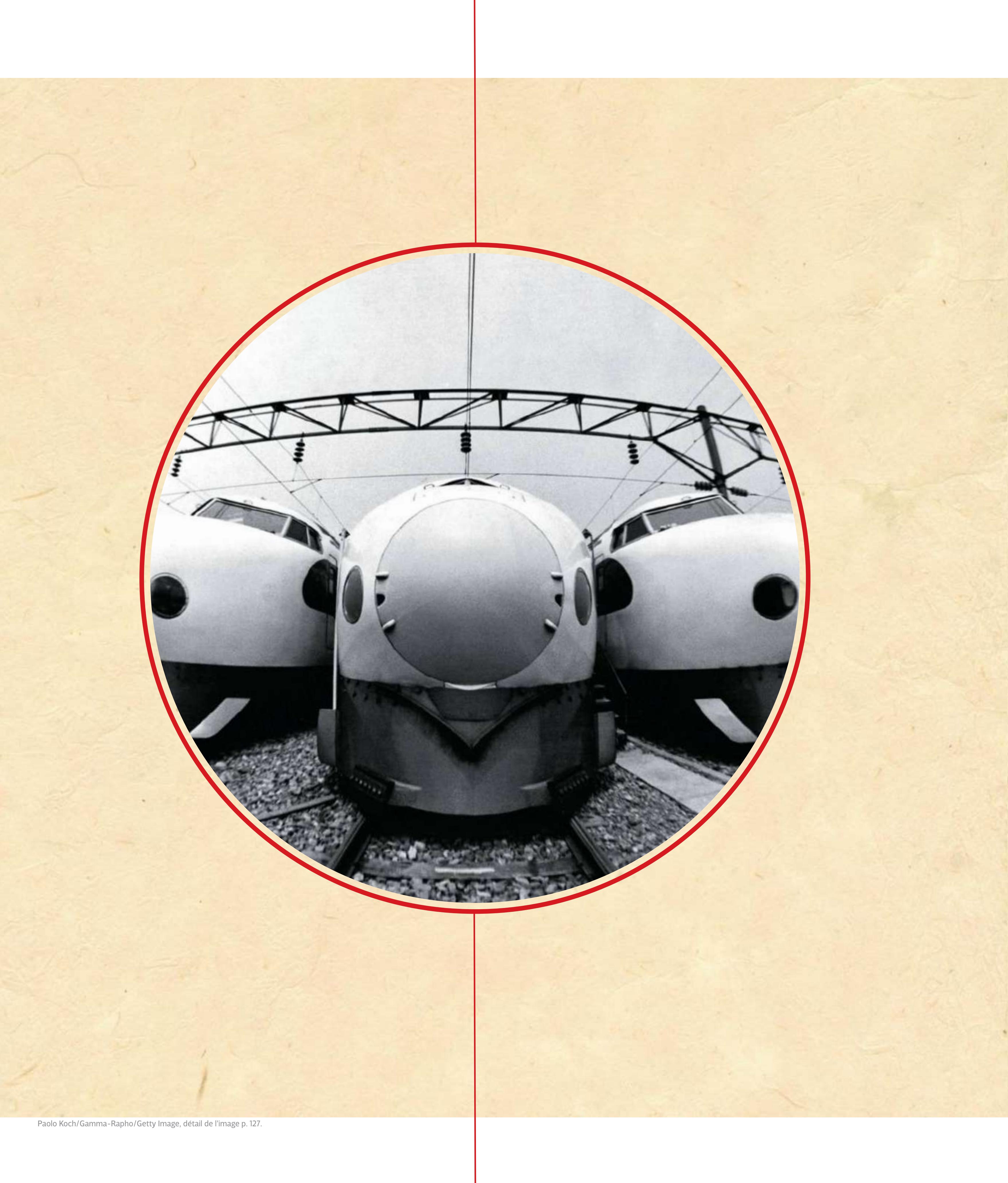
Tous ces incidents ont en effet démontré que le gouvernement n'exerce plus la moindre autorité. L'armée et la marine sont devenues des entités politiques à part entière, qui se croient autorisées à parler au nom de l'empereur et même à assassiner ses conseillers. Même si le souverain peut s'opposer à des décisions, la frange la plus nationaliste de l'armée invoque sa personne et sa volonté, ce fameux *Kodoha*, la volonté impériale, pour justifier tous les débordements. Si l'empereur s'oppose aux décisions prises en son nom, c'est qu'il est mal conseillé et qu'il se trompe. L'essence impériale, elle, est intangible et c'est d'elle dont vont bientôt se réclamer les officiers qui, à partir de 1937, mènent, au nom d'un empereur que son statut empêche de se prononcer en public, une guerre de conquête en Chine.

Cette guerre vaut bientôt à l'archipel nippon des sanctions massives de la Société des Nations et provoque un embargo des Etats-Unis sur l'aluminium et le pétrole, des ressources dont le Japon est dépendant à plus de 90 %. Au pied du mur, le gouvernement japonais n'a plus alors que deux solutions : accepter un retrait humiliant de ses troupes de Chine – et pour l'armée, qui désormais, dirige le pays, il ne saurait en être question – ou poursuivre les combats. Dans ce cas, il doit tenter d'accéder à des ressources en Asie, en Indonésie notamment, où se trouvent les principaux gisements de pétrole de la région. Et pour cela s'attaquer à la seule puissance capable de l'en empêcher : les Etats-Unis.

Les plans de bataille sont déjà prêts. Ils prévoient des attaques sur les Philippines, sur l'île de Guam, et sur l'archipel d'Hawaii, où la flotte américaine du Pacifique doit être détruite. En septembre 1941, trois mois avant cette opération qui va mener le Japon dans la guerre, Nagano, chef d'état-major de la Marine, résume aux membres du cabinet ce qui est en train de se jouer : «Nous sommes dans la situation d'un chirurgien qui doit traiter un patient dont le cas est désespéré. Il n'est pas même certain qu'une opération pourra le sauver. Mais si nous ne faisons rien, sa mort est certaine.» Trois mois plus tard, les Japonais bombarderont Pearl Harbor.

Durant une décennie, du début des années 1930 à l'attaque surprise de la base américaine,l'Empire japonais a laissé, lentement mais sûrement, la tumeur du militarisme ronger son corps social et politique. Dans un état critique, l'archipel va se lancer dans le conflit mondial, imaginant qu'il s'agit de la seule solution lui permettant de survivre et de sauver la face. «Cette guerre sera désespérée», lâche l'empereur Hirohito à ses conseillers, à la veille de l'attaque de Pearl Harbor. Il ignorait qu'elle signerait l'anéantissement de son pays. ■

ANTOINE BOURGUILLEAU



Paolo Koch/Gamma-Rapho/Getty Image, détail de l'image p. 127.

De la guerre à la prospérité

En s'alliant à l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste, l'empire du Soleil-Levant signait un pacte avec le diable. Le 7 décembre 1941, il entrait dans la **Seconde Guerre mondiale (p. 110 à 119)** en bombardant la flotte américaine à Pearl Harbor. Repoussé sur tous les fronts en Asie, de la Chine aux Philippines, le Japon connut ensuite, en 1945, une déroute sans précédent. Aux défaites d'Iwo Jima et d'Okinawa s'ajouta la dévastation nucléaire à Hiroshima et Nagasaki, qui le mit à genoux. Après la capitulation, les Japonais entamèrent **la reconstruction (p. 120 à 127)** de leur archipel ravagé par cette onde de choc. Il ne leur faudra toutefois que deux décennies pour devenir une puissance économique mondiale. Un **renouveau inattendu (p. 128 à 131)** qui prit le monde entier de court.



SIX BATAILLES CRUCIALES

① Pearl Harbor, ② Midway, ③ Guadalcanal, ④ Iwo Jima, ⑤ Okinawa, ⑥ Hiroshima et Nagasaki furent, entre 1941 et 1945, les théâtres d'affrontements terribles entre les Japonais et les Américains.

7 DÉCEMBRE 1941



1 PEARL HARBOR

L'ATTAQUE SURPRISE VENUE DU CIEL

Ce dimanche-là, Pearl Harbor se réveille lentement. Personne, sur cette base aéronavale qui abrite le quartier général de la flotte du Pacifique des Etats-Unis, dans l'archipel d'Hawaï, ne peut alors imaginer l'enfer qui va se déchaîner. 183 avions japonais surgissent à l'horizon. Des nuées de bombes tombent du ciel. Le cuirassé *USS Oklahoma* chavire. L'*USS Arizona* explose. L'*USS West Virginia* coule. Une heure plus tard, 169 autres bombardiers nippons surgissent pour un second raid. Au total, 188 avions américains sont détruits, 4 cuirassés, 3 destroyers et 4 autres navires envoyés par le fond. Les dessous de l'opération soulèvent toujours des interrogations. Le président Roosevelt était-il au courant de cette attaque ? Pour l'historien Claude Delmas, «il savait qu'une attaque japonaise lui permettrait de faire entrer les Etats-Unis dans la guerre… mais rien ne permet d'affirmer qu'il a offert Pearl Harbor aux Japonais.» ■

En décembre 1941, le Japon déclarait la guerre aux Etats-Unis. Le conflit coûta la vie à des millions de civils et de soldats.

LE PACIFIQUE EN FEU

Il s'acheva, quatre ans plus tard, par la dévastation nucléaire, et la défaite de l'empire du Soleil-Levant.

PAR JEAN-JACQUES ALLEVI

Une fumée noire s'élève dans le ciel de la baie de Pearl Harbor, après le raid japonais. Ce jour-là, 2 334 Américains périrent et 1 178 autres furent blessés.

Time Life Pictures/Getty Images





Ullstein Bild/Roger Viollet

4-6 JUIN 1942

2 MIDWAY

LA PREMIÈRE DÉROUTE JAPONAISE

Six mois après Pearl Harbor, les Japonais poursuivent leur offensive dans le Pacifique. L'objectif de l'amiral Isoroku Yamamoto, commandant en chef des forces navales, est de s'emparer de l'archipel d'Hawaï, et ainsi de menacer la côte ouest des Etats-Unis. Première étape : l'atoll de Midway, une bande de 5 kilomètres carrés au nord-ouest des îles d'Hawaï, où se trouve une base aérienne. L'Empire nippon ne lésine pas sur les moyens avec 7 porte-avions, 11 cuirassés, 18 croiseurs, 57 destroyers, 22 sous-marins. En face, les Américains n'ont que 3 porte-avions, 13 croiseurs, 26 destroyers et 35 sous-marins. C'est sans compter l'atout maître dont dispose le commandant en chef de la flotte du Pacifique, Chester Nimitz : le décryptage des messages codés qui permet de localiser l'armada impériale. Sachant où se trouve l'ennemi, le 4 juin, les bombardiers US attaquent. A 10 h 20, les navires japonais sont pilonnés et envoyés par le fond. En quelques heures, Yamamoto perd 4 porte-avions, 257 appareils et 3 500 hommes. Le 5 juin, il ordonne le repli. ■

Pendant la bataille, le porte-avions américain *USS Enterprise* fend les flots de la mer de Corail. Ses appareils furent les premiers à prendre leur envol pour frapper la flotte japonaise.

AOÛT 1942- FÉVRIER 1943

3 GUADALCANAL

LE «STALINGRAD» DU PACIFIQUE

Pour couper la route entre l'Australie, les Etats-Unis et la Nouvelle-Zélande, les troupes japonaises investissent, en juillet 1942, Guadalcanal, la plus importante île de l'archipel des Salomon. Une unité du génie entame immédiatement la construction d'un aérodrome. Le 7 août, 11 000 soldats alliés, majoritairement américains, débarquent à leur tour. La contre-attaque nippone tourne au carnage. Les 1 000 soldats du colonel Ichiki sont taillés en pièces par les *boys* de MacArthur. Durant six mois, cette jungle tropicale de 6 500 kilomètres carrés est le théâtre d'affrontements terrestres meurtriers, mais aussi de combats maritimes coûteux. Les deux adversaires perdront 24 bâtiments chacun et des milliers de marins. Au début de 1943, les Alliés sont épuisés : 7 100 des leurs sont tombés. Les Japonais le sont davantage encore. Sur les 36 000 fantassins engagés, 15 000 ont été tués au combat, 9 000 sont morts de maladie et 1 000 sont faits prisonniers. Le 7 février, le Japon abandonne l'enfer vert de Guadalcanal et rapatrie ses 11 000 soldats restants. ■



A Guadalcanal, lors d'une accalmie entre les combats, ces *Marines* font sécher des rubans de cartouches de mitrailleuses mouillés. La bataille durera six mois.

US Marine Corps/Time Life Pictures/Getty Images





Joe Rosenthal/AP/Sipa



19 FÉVRIER-26 MARS 1945

4 IWO JIMA

LE SYMBOLE DE LA DÉFAITE JAPONAISE

Située à mi-chemin entre le Japon et les Mariannes, Iwo Jima est une île stratégique que les Japonais ont transformée en forteresse avec 150 blockhaus et 20 kilomètres de tunnels. Les Alliés y voient un site idéal pour accueillir leurs B-29 *Superfortress* endommagés par la DCA (défense contre avions) lors des missions de bombardements. Alors, ce 19 février 1945, l'armée américaine passe à l'attaque. Un déluge de feu accueille les 30 000 *GI's*. En quelques heures, 2 500 d'entre eux sont fauchés. Malgré le carnage, les Américains progressent. Dotés de lance-flammes, les Japonais résistent jusqu'à l'anéantissement des 21 000 hommes de la garnison. Au sommet du mont Suribachi, six marines plantent la bannière étoilée. Le cliché du photographe de guerre Joe Rosenthal est l'un des plus célèbres du conflit du Pacifique et le symbole de la défaite japonaise. ■

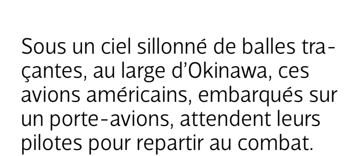
Mise en scène, la photo de Joe Rosenthal montrant des soldats américains hissant le drapeau sur l'île d'Iwo Jima fera polémique.

1ER AVRIL-21 JUIN 1945

5 OKINAWA

SOUS UNE «PLUIE DE FER»

Ce 1er avril 1945 débute à Okinawa la plus grande opération amphibie de la guerre. Afin de s'emparer de cette île où les Alliés veulent établir aérodromes et infrastructures portuaires, l'amiral Nimitz a constitué une invincible armada : 1 200 navires, 800 avions et 452 000 hommes. Pour tenir ce territoire situé à 500 kilomètres de Tokyo, la 32e armée, commandée par le général Ushijima, s'est retranchée en de multiples points. Les assauts et les contre-offensives sont sanglants : on se bat au corps à corps et au lance-flammes. Au prix de pertes considérables (7 600 tués et 36 000 blessés), les Américains progressent partout. Les Japonais jettent alors toutes leurs forces dans cette bataille qu'ils savent décisive. En dix attaques, 1 500 avions kamikazes s'abattent sur les navires américains. Près de 50 bâtiments sont coulés ou endommagés. A terre, les Japonais, soumis à une «pluie de fer», ont perdu 100 000 hommes. Au bout de 82 jours, Okinawa est conquise le 21 juin. Les Alliés sont aux portes du Japon. ■



Sous un ciel sillonné de balles traçantes, au large d'Okinawa, ces avions américains, embarqués sur un porte-avions, attendent leurs pilotes pour repartir au combat.

AKG Images/Pictures from History


315





Rue des Archives/Everett

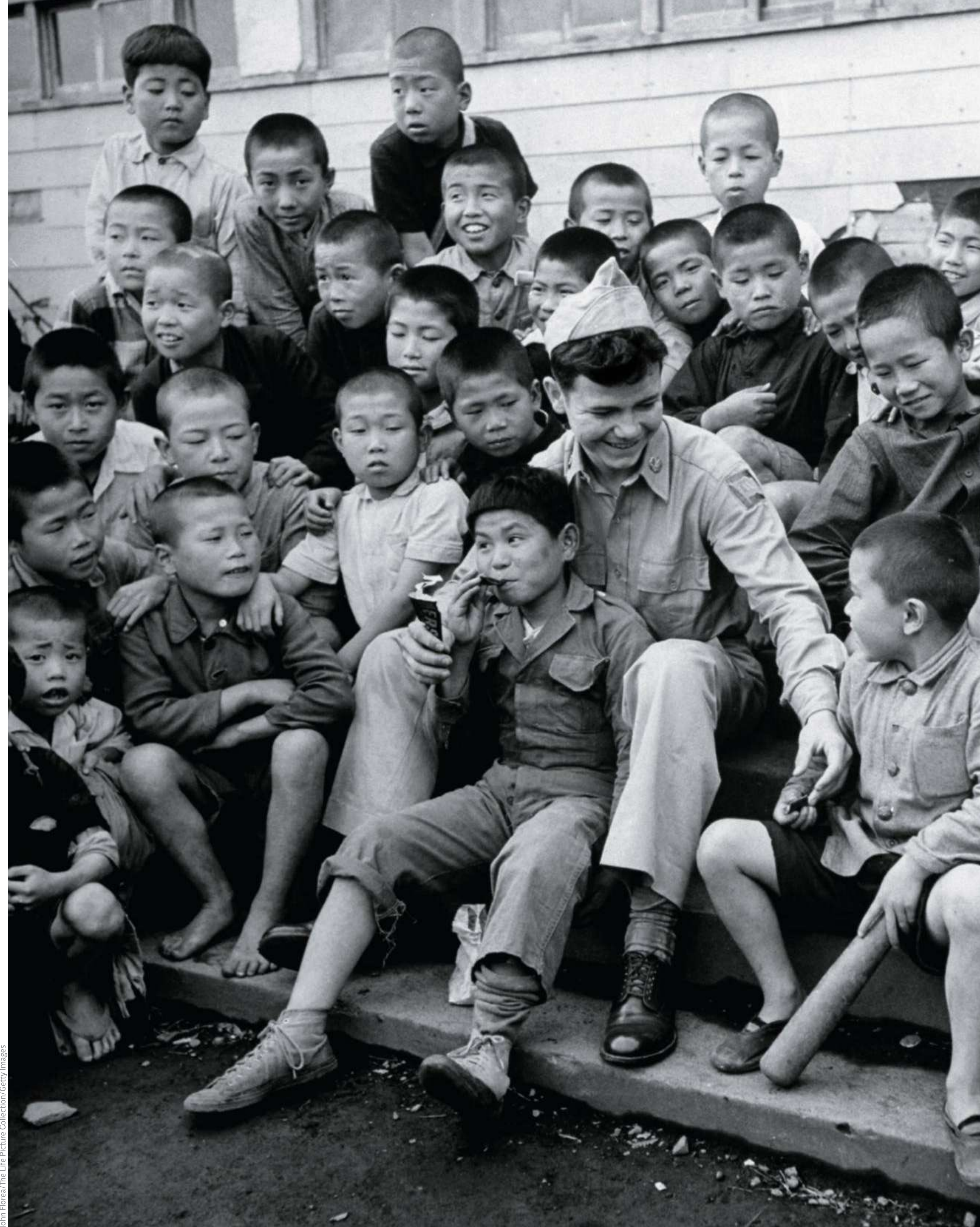
6 AOÛT 1945

6 HIROSHIMA

ET LA BOMBE ATOMIQUE FUT LARGUÉE...

Le Japon est en ruines quand, le 26 juillet 1945, les Alliés, faisant allusion à l'utilisation d'une arme redoutable, adressent un ultimatum au pays pour exiger sa reddition inconditionnelle. En vain. Pour les dirigeants nippons, y compris les plus modérés, la capitulation serait un mal bien plus grand encore que les bombardements. Elle entraînerait un changement radical de gouvernement et la remise en cause des traditions. Pire : l'empereur, considéré comme une divinité, pourrait être jugé comme criminel de guerre. Impensable ! Une nouvelle fin de non-recevoir déclenche la réplique américaine. Le 6 août à 8 h 15, le B-29 *Enola Gay* largue sa charge de plutonium sur Hiroshima. La ville est rayée de la carte, 70 000 habitants sont tués. Trois jours plus tard, à 10 h 58, l'US Air Force largue une bombe à l'uranium sur Nagasaki. Bilan : 35 000 morts. Le 15 août, radios et haut-parleurs diffusent la voix de l'empereur Hirohito annonçant à son peuple la reddition sans condition du pays. Beaucoup de Japonais s'agenouillent et fondent en larmes. Deux jours plus tard, l'empereur se met en retrait et nomme dans la foulée son oncle, le prince Naruhiko Higashikumi, au poste de Premier ministre pour gérer la capitulation. Le pays est alors moralement à terre, endeuillé, comptant 3 millions de morts durant la Seconde Guerre mondiale. ■

A Nagasaki, la bombe atomique a provoqué une explosion de 23 kilotonnes, le double de celle d'Hiroshima, et détruit complètement la ville.


John Florea/The Life Picture Collection/Getty Images



SUR LA VOIE DE LA PAIX ET DU PROGRÈS

En un peu moins de deux décennies, de la capitulation aux années 1960, le Japon se redresse et se hisse au rang de deuxième puissance économique mondiale. Retour en images sur cette extraordinaire renaissance.

FACE À L'ENNEMI D'HIER
En 1946, ce soldat américain pose au milieu d'enfants japonais. Au plus fort de l'occupation, les hommes de MacArthur seront plus de 460 000 sur le territoire. Malgré des décennies de nationalisme, cette présence étrangère, qui durera jusqu'en 1952, sera relativement bien acceptée.

ABRIS DE FORTUNE. A Hiroshima, des milliers de maisons préfabriquées ont remplacé les anciennes habitations qui ont été soufflées par l'explosion atomique du 6 août 1945. Il ne reste quasiment plus rien de l'ancienne ville. Et sur l'ensemble de l'archipel japonais, 40 % du paysage urbain a été rasé par les bombardements américains.



UN VENT DE RÉFORMES
Dans une école primaire, ces Japonaises en kimono traditionnel s'apprêtent à voter pour la première fois le 10 avril 1946, afin d'élire les députés de la Diète. Trente-neuf femmes seront élues lors de ces élections législatives, les premières à être organisées depuis 1942.

L'HEURE DES COMPTES A Osaka, en 1948, cet administrateur américain inspecte la livraison de métaux précieux dans le cadre des réparations de guerre. En septembre 1951, lors du traité de San Francisco, le Japon acceptera de payer des compensations à tous les pays victimes de son expansionnisme militaire.



AKG-Images



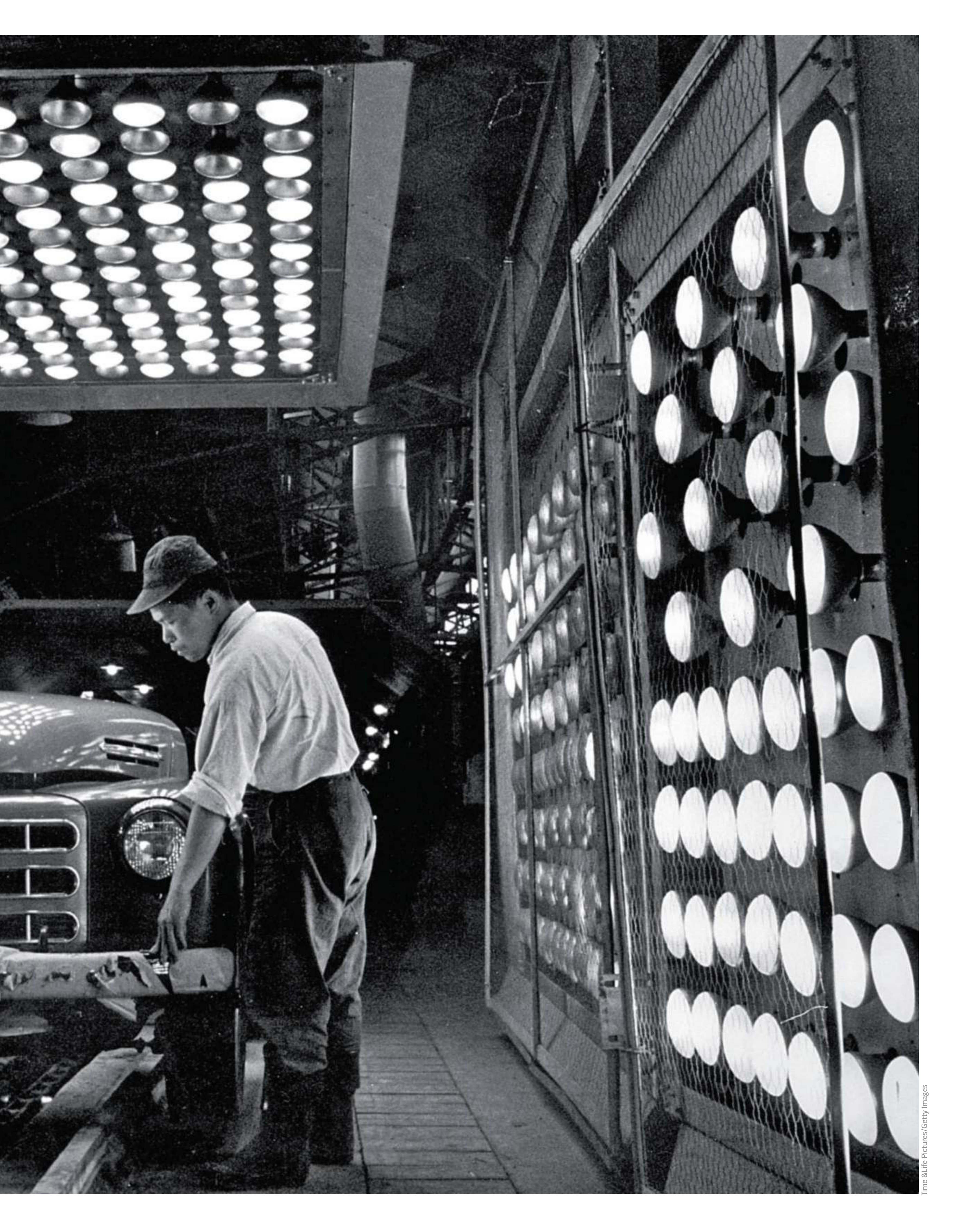
AFP Photo/UPI/Archives

UNE ÉPURATION LIMITÉE. Le 8 avril 1948, le général Hideki Tojo, Premier ministre de 1941 à 1944, témoigne lors de son procès devant le tribunal militaire de Tokyo. Il sera condamné à mort ainsi que six autres criminels de guerre. Moins ambitieuse qu'en Allemagne, l'épuration est concentrée essentiellement sur l'ex-armée de terre impériale.

Avec des méthodes de production innovantes, le pays devient un acteur majeur d'une économie mondialisée



TOYOTA, EMBLÈME DU SUCCÈS INDUSTRIEL
En juin 1952, cet ouvrier travaille sur le modèle phare de la marque : la SD. La firme se redresse en s'inspirant des méthodes fordistes de travail à la chaîne. Elle ira même plus loin avec son concept des «cinq zéros» (zéro délai, zéro stock, zéro papier, zéro défaut, zéro panne). Ce système de production, surnommé «toyotisme», servira de modèle à toutes les grandes entreprises du pays.





John Dominis/The Life Picture Collection/Getty Images

LES YEUX TOURNÉS VERS L'AMÉRIQUE
Dans une rue de Tokyo, ce policier fait office d'arbitre lors d'un match improvisé de base-ball. A la fin des années 1950, la culture américaine fascine les jeunes japonais, qui se passionnent pour les exploits sportifs de Jo DiMaggio ou les aventures de Davy Crockett…

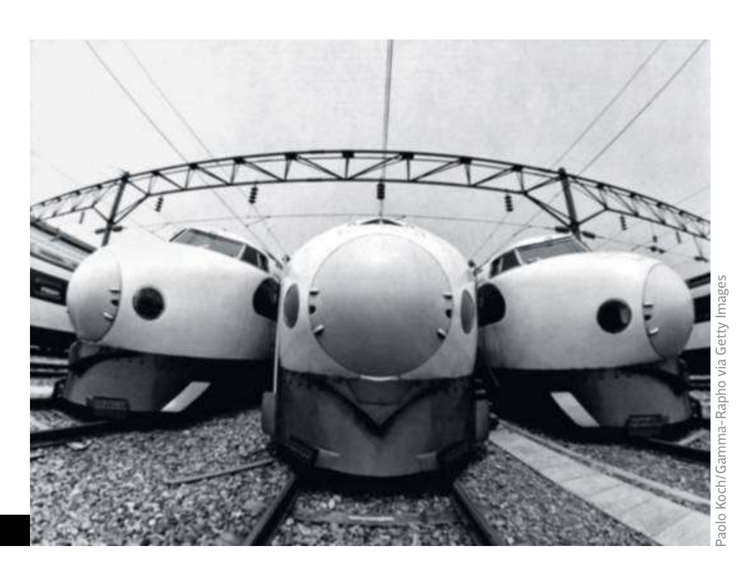
Marc Riboud

COMME UN PARFUM D'OCCIDENT… Après la rigueur de l'ère impériale, le pays aspire à l'élégance. Dans une rue de Tokyo, en 1958, une Japonaise en kimono croise deux autres femmes vêtues à la mode occidentale. La mode nippone a les yeux braqués sur Paris : André Courrèges et bientôt Pierre Cardin exportent leurs créations dans les magasins Mitsukoshi.

Yubon Komata/Three Lions/Hulton Archive/Getty Images

LE NOUVEAU VISAGE DE TOKYO. Cette autoroute traverse le cœur de la capitale, devenue, au début des années 1960, le symbole de l'urbanisme moderne. En 1964, la tenue dans la ville des J.O. d'été est l'occasion de développer un peu plus les infrastructures. Durant cette décennie, la mégapole connaît une croissance économique de plus de 10 % par an.

À LA VITESSE DU SHINKANSEN
Le Japon se dote, dès 1964, du premier réseau de train à grande vitesse du monde, le Shinkansen (qui signifie «Nouvelle voie principale»). Inauguré sur la ligne Tokyo-Shin-Osaka, à l'occasion des Jeux olympiques, le «modèle 0» pouvait atteindre 240 km/h, un record pour l'époque.



Paolo Koch/Gamma-Rapho via Getty Images

L'ENTRETIEN

Michael Lucken

Professeur à l'Inalco, historien et japonologue, Michael Lucken est l'auteur des *Japonais et la guerre, 1935-1952* (éd. Fayard), pour lequel il a reçu le prix Thiers de l'Académie française. Son dernier ouvrage, *Japon : l'archipel des sens* (éd. Perrin), analyse les liens culturels et politiques qui ont uni l'Orient et l'Occident depuis des siècles.



Xavier Lambours/Signatures

« LE RENOUVEAU JAPONAIS A PRIS TOUT LE MONDE DE COURT »

Après la Seconde Guerre mondiale, tout était à reconstruire. L'historien Michael Lucken démontre comment l'archipel a misé sur l'économie, la culture et, plus étonnant, le sport de haut niveau pour parvenir à se réinventer.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC GRANIER ET CYRIL GUINET

GEO Histoire : Dans une allocution radiophonique, le 15 août 1945, l'empereur Hirohito annonce à son peuple la reddition du Japon. Comment le pays parvient-il à supporter cette défaite ?

Michael Lucken : La période est évidemment vécue comme un traumatisme. D'abord, parce que la fin de la guerre a été d'une violence inouïe : pratiquement toutes les grandes villes ont été détruites par les bombardements. 2,7 millions de Japonais ont péri. Et deux bombes atomiques ont donné à l'horreur un nouveau visage.

Mais l'année 1945 est vécue aussi comme un basculement parce qu'elle marque la fin brutale d'un empire après des années d'expansionnisme triomphant. Alors que la France ou l'Angleterre attendront plusieurs années pour perdre leurs colonies, le Japon se retrouve d'emblée réduit à son archipel, alors qu'il détenait la quasi-totalité de l'Asie du Sud-Est. Il s'ensuit un chaos invraisemblable parce qu'il faut rapatrier 3,5 millions de militaires et plus de 3 millions de civils des anciens territoires occupés, de Chine, de Corée... Cela va prendre de longues années.

La capitulation marque-t-elle la fin du sentiment de supériorité qui dominait chez les Japonais ?

Il me semble grandement exagéré de penser qu'un «sentiment de supériorité» aurait été ancré depuis plusieurs siècles ou que les Japonais auraient été incapables d'envisager la défaite et le changement de système. L'esprit de domination avait, certes, prédominé depuis la fin du XIXe siècle, mais il s'agissait avant tout d'une posture guerrière. Ce n'est pas en disant «je suis faible» qu'on arrive à s'imposer, mais en affirmant «je suis le plus fort» qu'on peut essayer de le devenir !

En 1942, avec l'offensive des alliés lors de la bataille de Guadalcanal, l'état-major japonais s'était rendu compte des limites de sa capacité de production et de son arsenal face aux Américains. Dès lors, il ne restait aux généraux japonais que l'invocation du Bushido (le code d'honneur des samouraïs) pour espérer l'emporter. D'où, me semble-t-il, toutes ces attaques désespérées auxquelles on a assisté à la fin du conflit, avec les kamikazes... Mais en 1945, pour l'essentiel de la population japonaise, l'important restait de survivre. L'honneur était secondaire.

La question de la responsabilité des crimes de guerre se pose alors. Les Japonais ont-ils conscience des violences commises depuis les années 1930 ?

Dans l'archipel, la population comprend très vite le caractère massif et récurrent des actes de barbarie commis par leur armée à l'encontre de leurs ennemis, militaires et civils confondus. De 1946 à 1948, le procès de Tokyo, qui condamnera à mort sept anciens généraux et hommes politiques, met ainsi au jour de nombreux témoignages et documents. Les faits sont donc, dans l'ensemble, connus.

Mais, dès le début des années 1950, des textes vont contester frontalement l'«histoire du vainqueur», comme *Le Japon n'a pas commis de crimes* (1952) de Tanaka Masaaki, qui défend l'idée que la guerre était la conséquence directe de l'impérialisme occidental. Pour les historiens et politiciens dits «révisionnistes», tout remonte à un sentiment de légitime défense, celui d'un archipel menacé par les conquêtes européennes et américaines en Asie à la fin du XIXe siècle. En gros, si on ne nous avait pas obligés à nous défendre en établissant un périmètre de sécurité, en nous militarisant, en adoptant cet esprit expansionniste, rien de tout cela ne serait arrivé...

Dans les années 1960, de nombreux universitaires iront pourtant dans le sens de l'acceptation des responsabilités nationales, et notamment des massacres de Nankin (1937), mais ils seront vite tempérés par des intellectuels comme Hayashi Fusao, auteur de *De la légitimité de la guerre de la grande Asie de l'Est* (1963), qui défendra l'idée d'une bataille des peuples contre l'impérialisme occidental. Aujourd'hui encore, le Japon peine à trouver un consensus autour de cette question mémorielle. Il n'y a pas eu, comme en Allemagne, une institutionnalisation de l'autocritique.

> « En 1946, le pays a renoncé à la guerre en tant que droit souverain de la nation. Et depuis, il n'a pas changé de position »

«Un géant économique mais un nain politique» : c'est ainsi que l'on qualifie souvent le Japon moderne. A-t-on raison de dire cela ?

Sur le fond, oui, même si l'expression me semble condescendante. Sous domination américaine jusqu'en 1952, le pays renonce à toute velléité de conquête et signe, en 1951, le traité de San Francisco, qui acte la paix en Asie. Il ne veut plus jouer ce rôle qu'il a endossé avant-guerre où la meilleure manière pour se protéger était d'adopter une attitude impérialiste. L'article 9 de la Constitution de 1946 stipule d'ailleurs que «le Japon renonce à jamais à la guerre en tant que droit souverain de la nation», et l'armée est, depuis, réduite à de simples «forces d'autodéfense». Même si aujourd'hui la droite japonaise évoque à chaque élection sa volonté de revenir sur l'article 9, notamment du fait des conflits territoriaux avec la Chine, les Japonais y restent en majorité attachés. ●●●



> A partir de 1948, les conservateurs se maintiendront au pouvoir grâce à une expansion économique spectaculaire

●●● De 1945 à 1965, le Japon passe du statut de pays dominé à celui de deuxième puissance économique mondiale. Est-il poussé par une volonté de revanche ?

La volonté ne suffit pas lorsqu'on part avec une industrie détruite à 80 %. Pour comprendre comment le pays s'est relevé, il faut se souvenir de l'exceptionnel niveau de développement culturel acquis par le Japon, qui a réalisé au fil des siècles un gigantesque travail de traduction des rapports scientifiques, des normes, des avancées techniques... En 1945, sa connaissance de l'Occident, de la science, de la culture mondiale, est déjà extrêmement solide, et ce savoir n'a pas été détruit par la guerre. C'est ce que les Etats-Unis n'ont pas compris.

Dans les années 1950, le général MacArthur, commandant suprême des forces alliées pendant l'occupation, déclare ainsi à propos des Japonais : «Si nous avons atteint 45 ans sur l'échelle de la civilisation moderne, ils sont comme des enfants de 12 ans.» Cette phrase va énormément blesser, et pourtant MacArthur était admiré parce qu'il avait été le garant d'une occupation démocratique et sans violence. Comme bon nombre d'Occidentaux, il a sous-estimé le Japon.

De quels préjugés le Japon souffre-t-il alors de la part de l'Occident ?

Tout d'abord, celui d'être associé à une modernité frénétique, fascinée par le clinquant, à une industrie maligne et besogneuse... Voilà pour l'image de la «fourmi».

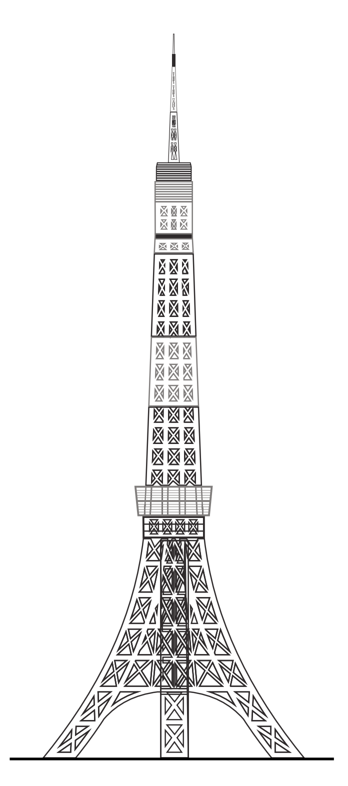
Mais le parallèle avec le «singe» imitateur est encore plus tenace. Le «*made in Japan*» a longtemps été méprisé. L'idée que les Japonais, et plus généralement les Asiatiques, ont une propension à copier et seraient incapables d'innovation remonte au XIXe siècle, au moment où tous les pays non occidentaux, qui sont visés par l'impérialisme, vont être dénigrés. Dès l'époque d'Edo, on voit alors les Japonais opposer non seulement une vive résistance au colonialisme, mais chercher à s'en prémunir en reprenant aux Européens et aux Américains ce qui faisait leur force. C'est-à-dire leur savoir.

A chaque fois que les Japonais parvenaient à acquérir une compétence, les Occidentaux voyaient s'éloigner la possibilité de dominer l'archipel. On les a donc accusés d'être des imitateurs, parce qu'ils ne se pliaient pas aux règles de la domination coloniale traditionnelle. Ces clichés restent encore présents dans les esprits, même s'ils tendent à disparaître ici chez les jeunes pour qui la culture japonaise est un modèle de créativité.

Pourquoi le pays a-t-il connu si peu d'alternances politiques dans la seconde moitié du XXe siècle?

A partir de 1948 et le retour au poste de Premier ministre de Yoshida Shigeru, aux positions très pro-américaines, le parti libéral-démocrate va toujours tenir le gouvernement. Cela s'explique par l'expansion économique spectaculaire du pays [qui atteint une croissance annuelle moyenne du PIB de 11,5 % à la fin des années 1960], ce qui favorise naturellement le maintien des conservateurs. Il est toujours plus facile de tenir sa clientèle électorale lorsque les caisses sont pleines...

Mais il ne faut pas non plus occulter le contexte géopolitique. L'administration américaine a beau avoir quitté l'archipel en 1952, elle influence encore le pays en sous-main et n'a aucune envie d'avoir des socialistes, des communistes ou une coalition de gauche à la tête du Japon. Les Américains n'hésitent donc pas à appuyer la droite japonaise dans un contexte de guerre froide très tendu en Asie. Ce n'est pas un hasard si la première alternance a lieu avec le gouvernement dirigé par le socialiste Murayama Tomiichi en 1994, soit moins de trois ans après la chute de l'URSS et au moment où le Japon subit l'éclatement de la bulle financière.



LA TOUR DU RENOUVEAU
Du haut de ses 333 m, la tour de Tokyo domine le paysage de la capitale. Construite en 1958, en plein boom économique, elle fut à l'époque le symbole de la reconstruction du pays encore marqué par les ravages de la Seconde guerre mondiale.

L'Occident a la vision d'une société japonaise très policée. Pourtant le pays est traversé à partir des années 1950 par de grandes vagues de contestation…

Absolument. Ces mouvements de révolte, synchrones de la très forte croissance économique, s'incarnent à travers les actions de la ligue Zengakuren [pour *Zen nihon gakusei jichikai sorengo* : Fédération japonaise des associations autonomes étudiantes], créé en 1948. On y retrouve des maoïstes, des trotskistes… On oublie souvent que les Japonais se sont très tôt intéressés au marxisme, qui leur donnait des outils intellectuels pour penser la relation de domination entre l'Occident et les pays non occidentaux, les bouleversements industriels, la transformation du monde du travail… Même si les historiens se disputent encore sur la question, une révolution a bien failli éclater en 1960 lorsqu'une partie du Zengakuren s'est fait le bras armé des manifestations contre le traité de coopération mutuelle entre les Etats-Unis et le Japon. Le mouvement aboutit en juillet à la chute du gouvernement de Kishi Nobusuke, mais l'Assemblée ne fut pas dissoute, et le PLD resta au pouvoir.

Après un regain à la fin de la décennie, lors des manifestations contre la guerre au Vietnam, la contestation s'est tarie. Elle ne s'est ravivée que récemment, lorsqu'en 2012, après l'explosion des réacteurs de Fukushima, 200 000 personnes ont manifesté devant le Parlement contre le gouvernement et l'industrie du nucléaire. Le lendemain, un seul article dans la presse a relayé ce mouvement de masse. Ce verrouillage dévoile en partie la limite de la démocratie japonaise…

Pourquoi les Jeux olympiques de Tokyo en 1964 ont-ils marqué un tournant dans l'histoire de l'après-guerre ?

D'abord parce qu'à partir de cette date, toutes les traces de destruction par les bombardements ont été effacées de la capitale. D'une certaine manière, le Japon se retrouvait alors comme en 1940, date à laquelle auraient dû se dérouler initialement à Tokyo les 12e Jeux olympiques. Comme si la parenthèse de la guerre et de la défaite se refermait enfin… Et aussi parce qu'on retrouvait, lors de ces épreuves, le sens du dépassement, de la compétition, du sacrifice qui a longtemps habité l'esprit du Japon impérial. Rappelons que, lors de la finale du tournoi de volley-ball féminin, le Japon écrasa l'URSS 3 à 0, et la retransmission télévisée obtint un record d'audience. Ce n'est pas un hasard si cette équipe, surnommée les «magiciennes de l'Orient», était entraînée par un ancien des commandos, Daimatsu Hirobumi, qui avait survécu à la campagne de Birmanie et connu les camps de prisonniers.

Pour la première fois depuis vingt ans, l'idéologie pour laquelle le Japon avait combattu n'était plus associée à la défaite et à la ruine, mais à une médaille d'or face à un ancien ennemi. Il existait au Japon un lien très net entre les victoires sportives et l'essor industriel. D'ailleurs, la majorité des joueuses de l'équipe venait, à l'origine, d'une fabrique de textile pour qui le volley servait à stimuler la productivité. J'en suis persuadé : la réussite économique et sportive a été vécue par certains comme une revanche sur l'Histoire. On s'est battu dans les entreprises et sur les terrains de jeux pour remporter une seconde manche…

Aujourd'hui l'Occident connaît le Japon à travers Super Mario, Goldorak, Totoro… La culture a-t-elle joué aussi un rôle dans la renaissance du Japon ?

C'est très net. Après 1945, le mot d'ordre était : «Construire une nation de culture.» Ce qui allait se traduire par un développement de l'éducation, de grandes réformes, une démocratisation de l'accès aux études… Le renouveau passa aussi par la construction d'une industrie culturelle de masse. Les Etats-Unis ont eu Walt Disney, le Japon a eu Tezuka Osamu (1928-1989), qui, dès l'après-guerre, devint la tête de file du renouveau du manga avec *Astro Boy* ou *Le Roi Leo*. Le déclic a aussi eu lieu dans les années 1960, lorsque les Japonais ont pris le virage de la télévision et sont devenus les experts des dessins animés en *limited animation*, de l'animation restreinte qui permettait d'augmenter sensiblement la production.

« Les J.O. de Tokyo, en 1964, ont redonné de la fierté aux Japonais. Ce fut, là aussi, une revanche sur l'Histoire »

Il est clair que les dessins animés ont constitué un vecteur très important de conquête économique. Ils ont permis, par la suite, de populariser aussi les jeux vidéo et les mangas en Europe. Je pense que si les mangas séduisent autant les jeunes Occidentaux, et les Français en particulier, c'est à cause de l'emphase mise sur les sentiments. L'Europe et les Etats-Unis ont tendance à mettre de la politique partout. Dans la culture populaire japonaise, c'est l'émotion qui prime et pas la critique. Mais la frontière entre les deux civilisations est plus ténue qu'on ne croit. L'archipel partage en effet avec l'Occident une partie importante de sa culture : des impressionnistes aux grands romanciers du XIXe siècle, du cinéma hollywoodien au rock, toutes ces références partagées par les sociétés postindustrielles… Si le Japon intrigue autant, c'est parce qu'il paraît à la fois singulier et familier. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC GRANIER ET CYRIL GUINET

1185-1989 : NEUF SIÈCLES

Rivalité entre shoguns et empereurs, isolationnisme puis expansionnisme,

1185
La victoire des Minamoto ouvre l'ère des shoguns
Après cinq années de guerre entre les clans des Taira et des Minamoto, ces derniers l'emportent, fondant le shogunat de Kamakura. Ce premier régime de chefs militaires et civils instaurera un système basé sur des liens de vassalité entre seigneurs et samouraïs.

1324-1333
Instabilité et violence
Profitant d'une période de chaos, l'empereur Go-Daigo s'allie aux troupes d'Ashikaga Takauji, chef d'une branche des Minamoto. Ils renversent le régime de Kamakura.

1333-1336
Brève restauration impériale
L'empereur Go-Daigo rétablit la prééminence de l'empereur lors de l'éphémère régime Kemmu, qui prend fin trois ans plus tard quand les Ashikaga imposent un autre empereur, Komyo, au nord du pays.


Go-Daigo, 96e empereur du Japon.

1467-1477
Les guerres d'Onin ravagent Kyoto
Deux groupes de gouverneurs militaires, les Hosokawa et les Yamana, s'affrontent dans les rues de la capitale. Cette guerre civile ouvre la période Sengoku, un siècle de terribles conflits internes. Les sengokus daimyos («seigneurs de la guerre») ne reconnaissent plus l'autorité du shogun et se conduisent comme des souverains locaux.

1185 — PÉRIODE DE KAMAKURA — 1336 — PÉRIODE DES COURS DU SUD ET DU NORD — 1392 — PÉRIODE MUROMACHI — 1477 — PÉRIODE

1274
Les Mongols lancent leur flotte à l'assaut de l'archipel
Après plusieurs victoires, notamment à Tsushima et Iki, l'armée mongole subit un revers lorsque sa flotte est dispersée par un typhon. Une nouvelle tentative, cinq ans plus tard, s'avérera tout aussi infructueuse. Le «vent divin» (*kami kaze*) a sauvé le Japon.

1336-1392
Nord contre Sud
Les partisans de la cour du Nord, installée à Kyoto, se lancent dans une guerre civile contre la cour du Sud, exilée au sud du Yamato. Cette période dite du «Nanbokucho» («Sud contre Nord») est aussi marquée par le bouddhisme zen.

1392
Le Japon enfin réunifié !
Le clan des Ashikaga remporte la guerre civile. S'ouvre alors pour le pays une période de stabilité dans laquelle s'épanouit la société féodale, et où les shoguns se succèdent sans heurts. Début du commerce sino-japonais, apparition du théâtre nô… Le début de la période dite «Muromachi» (du nom d'un quartier de Kyoto, siège du pouvoir) s'apparente à un premier âge d'or pour le Japon.


Navire portugais arrivant à Tanegashima.

1543
Premier contact avec des Occidentaux
Le 23 septembre, un navire portugais s'échoue sur Tanegashima, une île située dans l'archipel d'Okinawa. Le seigneur local accueille les rescapés qui lui enseignent les principes de fabrication des armes à feu.


Japonais contre Mongols en 1274.

DE FUREURS ET DE PAIX

conflit mondial…Du XIIe au XXe siècle, l'histoire du Japon est jalonnée de ruptures.

SENGOKU | 1573 PÉRIODE AZUCHI-MOMOYAMA | 1603 PÉRIODE D'EDO | 1867

1549

Arrivée de missionnaires jésuites

Le 15 août, le père jésuite François Xavier débarque avec ses compagnons à Kagoshima. D'abord bien reçu par les autorités, il baptise un millier de Japonais, essentiellement dans la région de Yamaguchi, au sud du pays.

1582-1598

Hideyoshi modernise le pays

Lieutenant de Nobunaga, Toyotomi Hideyoshi lui succède. Il met au pas les organisations militaires et religieuses, fonctionnarise la classe guerrière, désarme les paysans, établit le cadastre des terres et force les samouraïs à résider près des châteaux… Mais ces réformes sont éclipsées par des revers militaires, dont deux expéditions ratées en Corée.

1603

Repli sur soi

Les Tokugawa installent leur capitale à Edo. La dynastie cherche à maintenir la stabilité du pays et l'isole des influences extérieures. Les missionnaires sont massacrés, les Espagnols et Portugais expulsés… A partir de 1635, les Japonais n'auront plus le droit de quitter l'archipel.

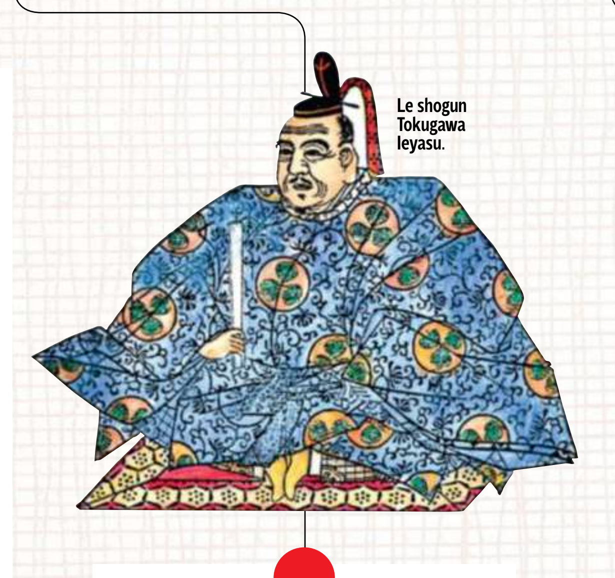


Vue d'Edo par Hokusai (vers 1830).

1573

Le seigneur Nobunaga s'impose

Après sa victoire contre les Yoshitomo, Oda Nobunaga devient le plus puissant seigneur du Japon central et parvient progressivement à mettre au pas ses adversaires, notamment les moines bouddhistes qui ont monté contre lui des forces armées. Nobunaga arrive à chasser le dernier shogun de Kyoto et à mettre fin au régime shogunal.



Le shogun Tokugawa Ieyasu.

1600

Bataille de Sekigahara

Hideyoshi meurt sans laisser de dynastie : une guerre de succession s'ouvre, culminant à Sekigahara, les 20 et 21 octobre. Vainqueur, Tokugawa Ieyasu fait assassiner ses opposants et sera nommé shogun par l'empereur trois ans plus tard.

1731

Une grande famine décime la population

Après un accroissement démographique et économique sans précédent, l'archipel est affecté par une vague de famines, ce qui pose la question des ressources limitées de l'archipel en période d'autarcie. La misère se développe, accentuée par les catastrophes naturelles et les épidémies.

1853

Face aux navires américains

Le 8 juillet, une escadre américaine aux ordres du commodore Perry jette l'ancre dans la baie d'Edo. Ce dernier exige la conclusion d'un traité commercial avec le Japon, qui sera signé un an plus tard. Le shogunat est ébranlé par cette décision.

1867

Fin du shogunat

Le dernier chef militaire et civil, Tokugawa Yoshinobu, restitue ses pouvoirs à l'empereur. Une nouvelle ère s'ouvre alors, fondée sur la dynastie impériale : l'ère Meiji («de la politique éclairée»), qui durera quarante-cinq ans.

Photos de gauche à droite : DR (x2) ; Dagli Orti/Suntory Museum of Arts/Granger Collection ; Granger NYC/Rue des Archives ; Fine Artimages/Leemage.


Mutsuhito, premier empereur Meiji.

3 janvier 1868

Restauration impériale
L'empereur Mutsuhito quitte symboliquement Kyoto pour s'installer à Tokyo. Il signe la charte du Serment, en avril 1868, qui marque officiellement le début de la modernisation du pays du Soleil-Levant et met fin à son repli sur lui-même.

Juillet 1894

Guerre contre la Chine
Le «Grand Japon impérial» débute son expansion en Asie. Face à l'opposition de la Chine, un conflit éclate. Les Japonais triomphent et s'emparent de la Corée, de la péninsule du Liaodong et entrent en Mandchourie.

30 janvier 1902

Alliance avec les Anglais
Un pacte se noue à Londres entre le secrétaire d'Etat Lord Lansdowne et l'ambassadeur Hayashi Tadasu : l'archipel dispose dorénavant d'un allié européen, et la Grande-Bretagne met fin à sa *«splendid isolation»*. Dans leur ligne de mire : la Russie.


En 1923, un séisme détruit Tokyo, la capitale.

1er septembre 1923

Séisme dans le Kanto
De magnitude 7,9 sur l'échelle de Richter, un tremblement de terre détruit le centre du pays, provoquant d'énormes dégâts dans les principales villes (Yokohama, Kanagawa, et surtout Tokyo). On compte plus de 100 000 morts.

Septembre 1931-février 1932

Tensions avec la Chine
Les troupes japonaises du Guandong envahissent la Mandchourie, qui devient un Etat fantoche, le Mandchoukouo. Il sera contrôlé par les Nippons jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

1868 — PÉRIODE MEIJI — 1912 — PÉRIODE TAISHO — 1926

Janvier-septembre 1877

Baroud d'honneur des samouraïs
Opposés à la politique du gouvernement impérial, les samouraïs de Satsuma se rebellent. Leur ultime confrontation aux troupes impériales se déroule sur le mont Shiroyama. Leur défaite marque la fin de cette classe de guerriers, emblématique de l'époque dite «médiévale».

Février 1904-septembre 1905

Victoire face au géant russe
Le Japon et l'empire tsariste se heurtent en Mandchourie et en Corée. Cette guerre moderne voit la victoire des troupes japonaises pourtant moins nombreuses. C'est la première fois qu'une nation occidentale plie sous les assauts d'Asiatiques.

30 juillet 1912

Fin de l'ère Meiji
Après quarante-cinq ans de règne, Mutsuhito meurt, laissant derrière lui une période de réformes économiques et sociales sans précédent. Son fils Yoshihito lui succède. Début de l'ère Taisho.


Hirohito, 124e empereur du Japon.

25 décembre 1926

Hirohito, nouvel empereur
Après cinq ans de régence, le prince devient officiellement empereur à la mort de son père. Fin de la période Taisho. Une nouvelle ère est proclamée, appelée Showa («Paix céleste»).

26-29 février 1936

Coup d'Etat manqué des ultras
Durant quatre jours, une faction ultranationaliste de l'armée impériale japonaise tente de prendre le pouvoir à Tokyo. De nombreux hommes politiques sont assassinés, et le centre de Tokyo est pendant une courte période aux mains des insurgés, avant que le putsch ne soit réprimé.

Décembre 1937-février 1938

Le massacre de Nankin

Durant six semaines, à Nankin, en République de Chine, des centaines de milliers de soldats et civils sont assassinés par l'armée impériale japonaise et entre 20 000 et 80 000 femmes sont violées.



En 1937, les Japonais poursuivent leur expansion en Chine.

5-7 juin 1942

Midway ou le début de la fin

Echec de l'amiral Yamamoto lors de la bataille aéronavale de Midway qui met fin à la supériorité des forces japonaises dans le Pacifique.

Février-mars 1945

La bataille d'Iwo Jima

Les forces américaines donnent l'assaut sur cette île japonaise solidement défendue par l'armée impériale. Iwo Jima est conquise par les marines ; 21 000 Japonais sont tués.



Aux JO de 1964, un athlète japonais allume la flamme olympique.

10 avril 1946

Renouveau démocratique

Le pays organise les premières élections générales depuis la fin de la guerre. Shigeru Yoshida devient Premier ministre. Les femmes peuvent voter et 39 femmes sont élues au parlement.

10-24 octobre 1964

Jeux olympiques de Tokyo

Dix-neuf ans après la défaite, le pays montre au monde entier son renouveau lors d'un événement couronné de succès. L'équipe féminine de volley-ball remporte la médaille d'or.

1989

PÉRIODE SHOWA

27 septembre 1940

Alliance avec les fascistes

Le Japon signe le pacte tripartite avec le IIIe Reich d'Hitler et l'Italie fasciste de Mussolini. D'autres pays rejoindront la coalition (Hongrie, Roumanie, Slovaquie, Bulgarie...).

7 décembre 1941

Attaque de Pearl Harbor

Sur ordre d'Hirohito, l'aéronavale lance une offensive surprise contre la base navale américaine située sur le territoire d'Hawaii. Dès le lendemain, les Etats-Unis entrent dans la Seconde Guerre mondiale.

6 et 9 août 1945

Bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki

Face au rejet par le Japon des conditions de l'ultimatum établi à la conférence de Potsdam, les Etats-Unis larguent deux bombes à l'uranium et au plutonium sur ces deux grandes villes de l'archipel nippon ; 70 000 habitants d'Hiroshima et 35 000 de Nagasaki sont tués dans ces attaques.



L'explosion atomique à Nagasaki, le 9 août 1945.

2 septembre 1945

Fin de la guerre, le Japon vaincu

Quinze jours après l'allocution d'Hirohito acceptant les termes de la Déclaration de Potsdam, l'empire officialise sa défaite et signe sa capitulation sur l'*USS Missouri.*

7 janvier 1989

Mort d'Hirohito

Après soixante-deux années de règne, l'empereur le plus controversé de l'histoire du pays, qui fut l'incarnation de l'impérialisme japonais et de ses dérives, décède dans son palais de Tokyo. L'ère Showa prend fin avec la succession de son fils, le prince Akihito, qui ouvre la période Heisi («accomplissement de la paix»). Le 24 février, Hirohito est inhumé dans le mausolée de Musashino.

D'UN PAYS CLANIQUE ET FÉODAL

Coup de projecteur sur quatre périodes clés de l'histoire d'un archipel

XIIe SIÈCLE À L'AUBE DU MOYEN ÂGE



❶ LE KANTO, SIÈGE DU POUVOIR
En 1192, le shogun Minamoto no Yoritomo installe sa nouvelle capitale à Kamakura.

❷ LE KINAI, CŒUR DU PAYS
Avec une population de 1,4 million d'habitants, cette étroite région est le berceau de la civilisation impériale.

❸ 1185, LA FIN D'UNE ÈRE
La bataille navale de Dan-no-ura marque la victoire des Minamoto sur les Taira et la fin de l'hégémonie de l'empereur.

Pendant les premières années de l'époque médiévale (1185-1573), le Japon présente un espace plus réduit qu'aujourd'hui : l'île d'Hokkaido, tout au nord, et l'archipel des Ryukyu, au nord de l'actuelle Taïwan, ne sont pas contrôlés par le pouvoir. Les disparités sont grandes, et les territoires aux extrêmes sont considérés à moitié barbares. La vie sociale et politique s'articule autour des régions du Kinai et du Kanto et des villes de Kyoto, cœur de la civilisation impériale, et Kamakura, devenu capitale effective du shogunat en 1192. Durant tout le Moyen Age, le pays est tiraillé entre ces deux centres politiques. ■

1573-1603 LE CHEMIN VERS LA STABILITÉ

❶ LE CHÂTEAU D'AZUCHI
Construit par Oda Nobunaga en 1576 afin d'intimider ses rivaux, il protège la région de Kyoto.

❷ LE CHÂTEAU DE MOMOYAMA
Toyotomi Hideyoshi ordonne sa construction en 1592. Il veut en faire le symbole du Japon pacifié.

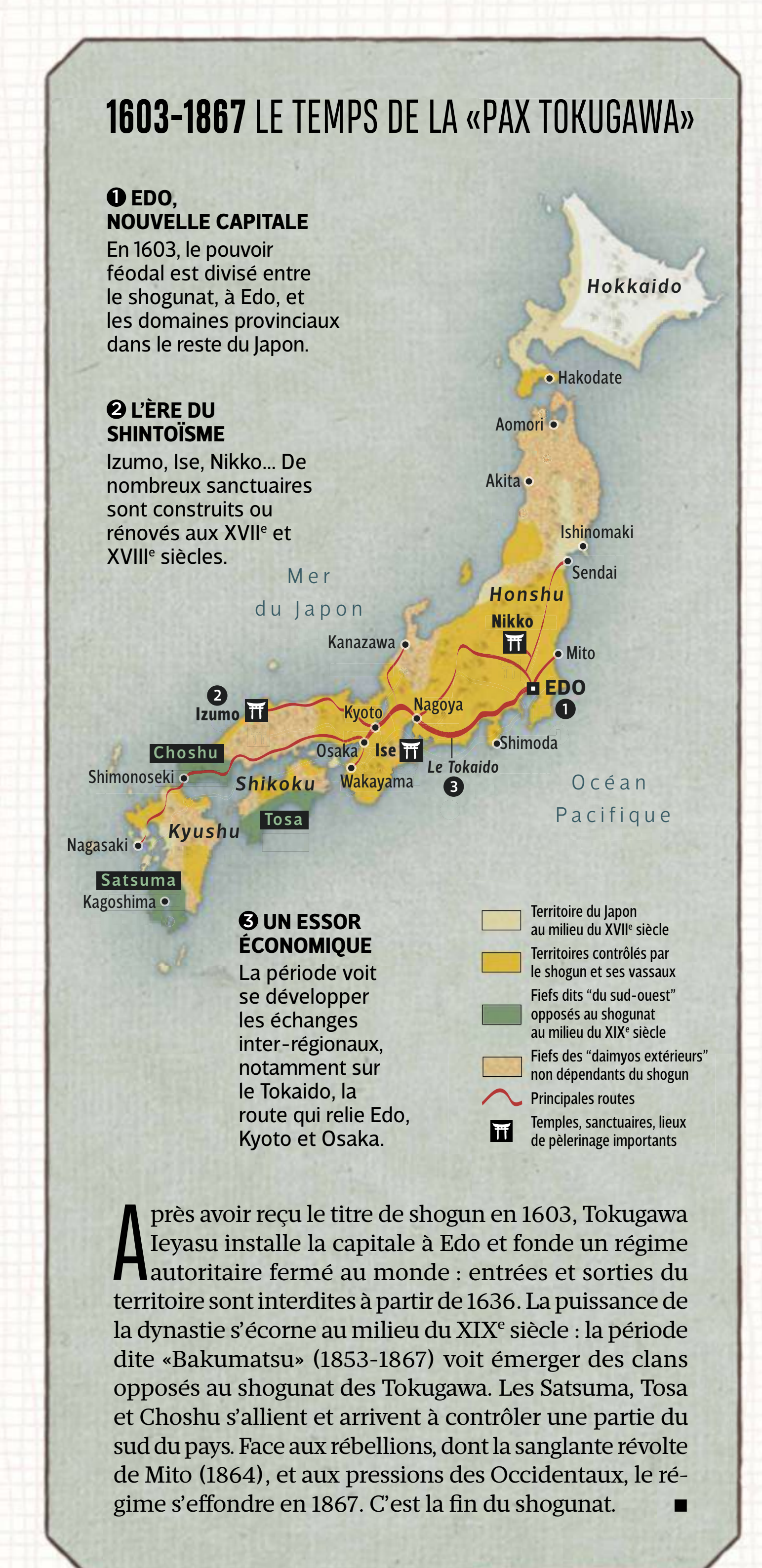
Hokkaido
Mer
du Japon
Nagata
Honshu
Océan
Pacifique
Takata
Uesugi
Sekigahara, 1600
Maeda
Azuchi
Hojo
Choshi
Ukita
KYOTO
Momoyama
Mori
Sakai
Shikoku
Odawara, 1590
Hakata
Yamazaki, 1582
Nagashino, 1575
Otomo
Chosokabe
Nagasaki
Kyushu
Shimazu

Territoire du Japon à la fin du XVIe siècle
Territoire du clan Oda (1560)
Territoire conquis par Oda Nobunaga et Hideyoshi (1582)
Principaux daimyos opposés à Hideyoshi en 1582
Châteaux
Batailles importantes

Le Japon entre dans une nouvelle ère, après des siècles d'instabilité. Trois seigneurs vont progressivement prendre le contrôle du pays. Oda Nobunaga remporte plusieurs victoires, notamment celle de Nagashino (1575), grâce à l'utilisation des armes à feu, avant d'être nommé shogun par l'empereur. Toyotomi Hideyoshi achève l'unification du pays en 1590 mais meurt sans laisser de dynastie. Les guerres de succession reprennent, avant que Ieyasu Tokugawa ne remporte la victoire à Sekigahara (1600) et installe un régime stable qui durera deux siècles et demi. ■

À UN EMPIRE COLONIAL

où les luttes internes et les ambitions territoriales ont façonné l'espace.



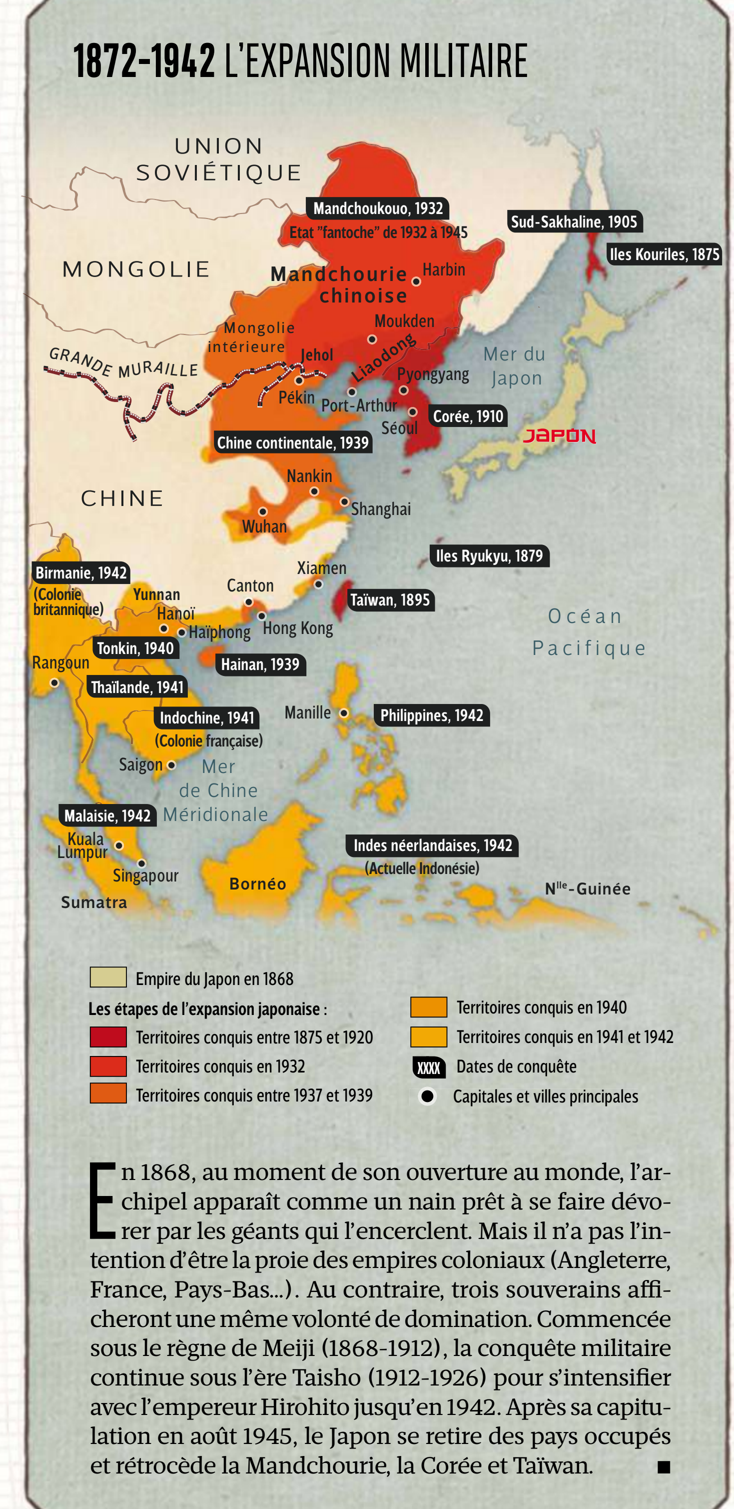
1603-1867 LE TEMPS DE LA «PAX TOKUGAWA»

❶ EDO, NOUVELLE CAPITALE
En 1603, le pouvoir féodal est divisé entre le shogunat, à Edo, et les domaines provinciaux dans le reste du Japon.

❷ L'ÈRE DU SHINTOÏSME
Izumo, Ise, Nikko... De nombreux sanctuaires sont construits ou rénovés aux XVIIe et XVIIIe siècles.

❸ UN ESSOR ÉCONOMIQUE
La période voit se développer les échanges inter-régionaux, notamment sur le Tokaido, la route qui relie Edo, Kyoto et Osaka.

Après avoir reçu le titre de shogun en 1603, Tokugawa Ieyasu installe la capitale à Edo et fonde un régime autoritaire fermé au monde : entrées et sorties du territoire sont interdites à partir de 1636. La puissance de la dynastie s'écorne au milieu du XIXe siècle : la période dite «Bakumatsu» (1853-1867) voit émerger des clans opposés au shogunat des Tokugawa. Les Satsuma, Tosa et Choshu s'allient et arrivent à contrôler une partie du sud du pays. Face aux rébellions, dont la sanglante révolte de Mito (1864), et aux pressions des Occidentaux, le régime s'effondre en 1867. C'est la fin du shogunat. ■



1872-1942 L'EXPANSION MILITAIRE

En 1868, au moment de son ouverture au monde, l'archipel apparaît comme un nain prêt à se faire dévorer par les géants qui l'encerclent. Mais il n'a pas l'intention d'être la proie des empires coloniaux (Angleterre, France, Pays-Bas...). Au contraire, trois souverains afficheront une même volonté de domination. Commencée sous le règne de Meiji (1868-1912), la conquête militaire continue sous l'ère Taisho (1912-1926) pour s'intensifier avec l'empereur Hirohito jusqu'en 1942. Après sa capitulation en août 1945, le Japon se retire des pays occupés et rétrocède la Mandchourie, la Corée et Taïwan. ■

Cartes : Sophie Pauchet



13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45. Fax : 01 47 92 66 75.

RÉDACTEUR EN CHEF
Eric Meyer

SECRÉTARIAT
Corinne Barougier

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Jean-Luc Coatalem

DIRECTRICE ARTISTIQUE
Delphine Denis

CHEFS DE SERVICE
Frédéric Granier, David Peyrat

PREMIER SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
François Chauvin

CHEF DE STUDIO
Béatrice Gaulier

PREMIÈRE RÉDACTRICE GRAPHISTE
Patricia Lavaquerie

CHEFS DE SERVICE PHOTO
Claire Brault, Agnès Dessuant

CARTOGRAPHE-GÉOGRAPHE
Emmanuel Vire

FABRICATION
Stéphane Roussiès, Mélanie Moitié

GEO.FR ET RÉSEAUX SOCIAUX :
Claire Frayssinet, chef de service, Emeline Ferard et Léia Santacroce, rédactrices,
Thibault Cealic, responsable vidéo, Elodie Montréer, cadreuse-monteuse,
Marianne Cousseran, social media manager, Claire Brossillon, community manager

ONT CONTRIBUÉ À LA RÉALISATION DE CE NUMÉRO
Secrétaire de rédaction : Valérie Doux. Rédactrice graphiste : Alice Checcaglini. Cartographe : Sophie Pauchet.

Magazine édité par

 PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.
Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Rolf Heinz
DIRECTRICE EXÉCUTIVE PÔLE PREMIUM : Gwendoline Michaelis
DIRECTRICE MARKETING ET BUSINESS DÉVELOPPEMENT : Dorothée Fluckiger
CHEF DE GROUPE : Hélène Coin
DIRECTRICE DES ÉVÉNEMENTS ET LICENCES : Julie Le Floch-Dordain

(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

PUBLICITÉ
DIRECTEUR EXÉCUTIF PMS : Philipp Schmidt (5188)
DIRECTRICE EXÉCUTIVE ADJOINTE PMS PREMIUM : Anouk Kool (4949)
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ PMS PREMIUM : Thierry Dauré (6449)
BRAND SOLUTIONS DIRECTOR : Arnaud Maillard (4981)
AUTOMOBILE & LUXE BRAND SOLUTIONS DIRECTOR : Dominique Bellanger (4528)
ACCOUNT DIRECTOR : Florence Pirault (6463)
SENIOR ACCOUNT MANAGERS : Evelyne Allain Tholy (6424), Amandine Lemaignen (5694)
TRADING MANAGERS : Tom Mesnil (4881), Virginie Viot (4529)
DIRECTRICE EXÉCUTIVE ADJOINTE INNOVATION : Virginie Lubot (6448)
DIRECTRICE DÉLÉGUÉE CRÉATIVE ROOM : Viviane Rouvier (5110)
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DATA ROOM : Jérôme de Lempdes (4679)
PLANNING MANAGER: Rachel Eyango (4639)
ASSISTANTE COMMERCIALE : Catherine Pintus (6461)

MARKETING DIFUSION
DIRECTRICE DES ÉTUDES ÉDITORIALES : Isabelle Demailly Engelsen (5338)
DIRECTEUR MARKETING CLIENT : Laurent Grolée (6025)
DIRECTRICE DE LA FABRICATION ET DE LA VENTE AU NUMÉRO : Sylvaine Cortada (5465)
DIRECTION DES VENTES : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674)

Photogravure : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.
Imprimé en France : Imprimerie Pollina Z.I. de Chasnais - 85407 Luçon. © Prisma Média 2019. Dépôt légal : février 2019.
Provenance du papier : France. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : P_{tot} 0,01 kg/to de papier.
Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012. Numéro de commission paritaire : 0422 K 89010.



CHEZ Pink Lady®

NOS POMMES ONT UNE HISTOIRE !

Une pomme unique

La Pink Lady® est née du croisement naturel de deux variétés de pommes : la Lady Williams et la Golden Delicious, qui lui ont donné sa saveur et sa couleur inimitables.

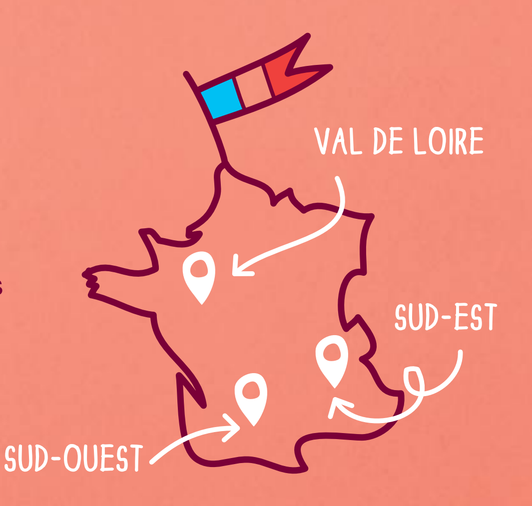


Issue de terroirs de qualité

Cultivée dans des régions adaptées à son épanouissement, elle tire son goût de la terre et du climat où elle est produite. Elle a besoin de nuits fraîches et de journées chaudes pour développer sa couleur et ses arômes uniques.

Cultivée par un collectif de producteurs passionnés

en France, en Italie et en Espagne, elle participe à l'entretien des paysages locaux et au maintien d'une activité sociale et économique.





Tellement plus qu'une pomme